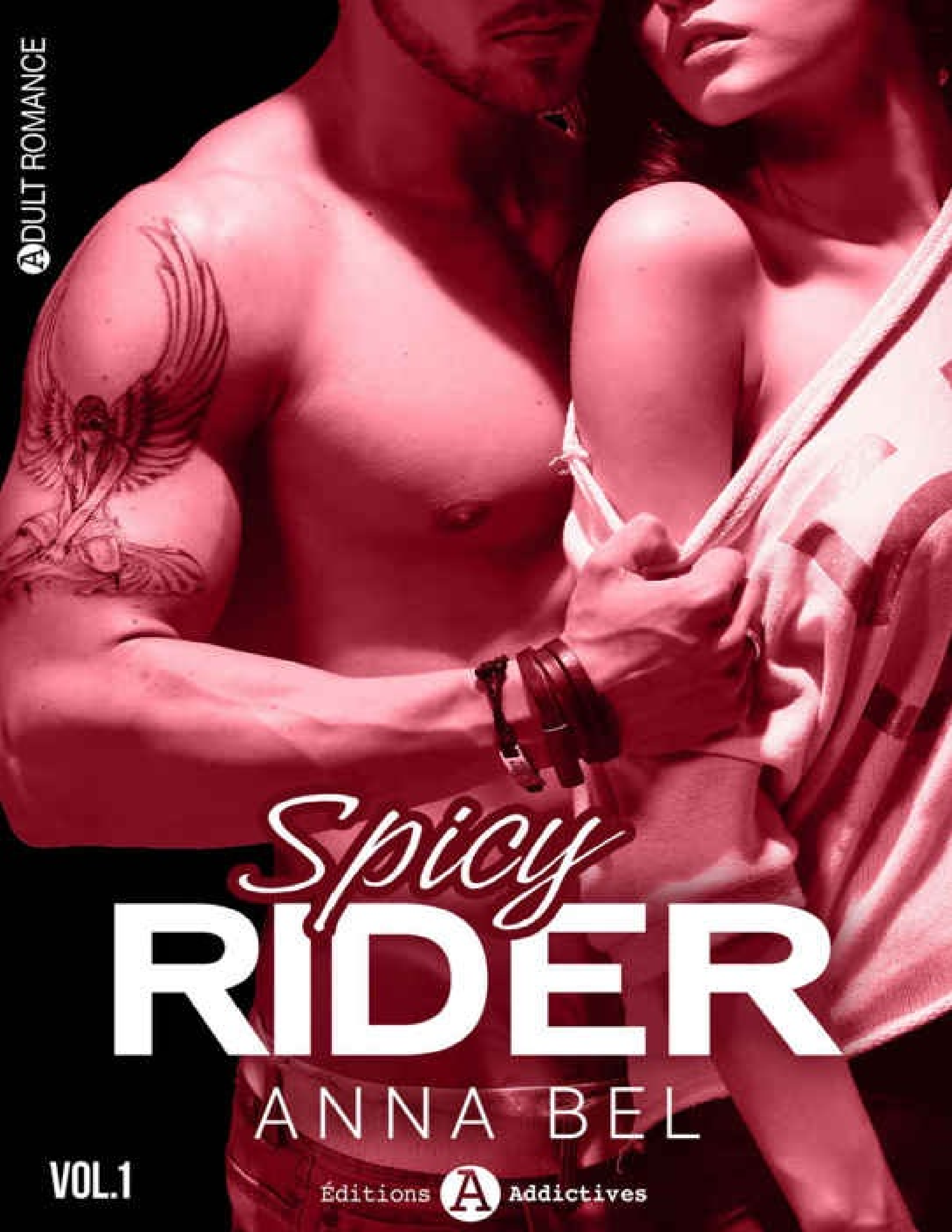


A ADULT ROMANCE



Spicy
RIDER

ANNA BEL

VOL.1

Éditions



Addictives

A ADULT ROMANCE

Spicy
RIDER

ANNA BEL

VOL.1

Éditions **A** Addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

Sexy Rider

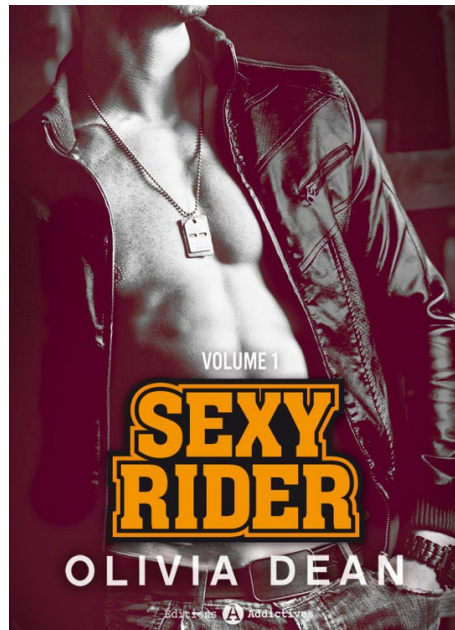
Samuel et sa sensualité torride n'étaient pas prévus au programme !

Quand Chloé arrive à Las Vegas, laissant derrière elle une vie morne et sans couleurs, elle s'attend à retrouver sa sœur Jane et vivre de nouvelles expériences. Mais Jane l'a plantée, probablement sur les routes avec son nouveau mec, et Chloé doit se débrouiller seule... jusqu'à sa rencontre avec Samuel.

Grand, mystérieux, tatoué et motard, cet homme à la sensualité dangereuse l'entraîne dans un tourbillon de sensations torrides.

Mais alors que les jours passent, sans nouvelles de Jane, l'inquiétude monte et Chloé découvre une autre facette de Las Vegas, plus sombre et inquiétante... Quand tout le monde triche et ment, Chloé ne peut plus se fier à personne. Pas même à Samuel.

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Également disponible :

TOI (mon ex, ton ex) et MOI

Gia est obsédée par son ex, elle n'arrive pas à l'oublier même s'il n'a pas volé le surnom de « monsieur Connard » ! Elle doit le revoir et, pour cette occasion, sa meilleure amie l'incite à y aller accompagnée de Giulian, un célèbre restaurateur au charme fou, qui a accepté de jouer les cavaliers. Troublée autant à l'idée de revoir Matt que d'être accompagnée de Giulian, Gia comprend que sa vie va prendre un tournant... Mais lequel ? Retrouver Matt et lui pardonner tout le mal qu'il lui a fait ou accepter la relation torride et solide que lui offre Giulian même s'il semble lui cacher un passé plus que trouble ?

[Tapotez pour télécharger.](#)

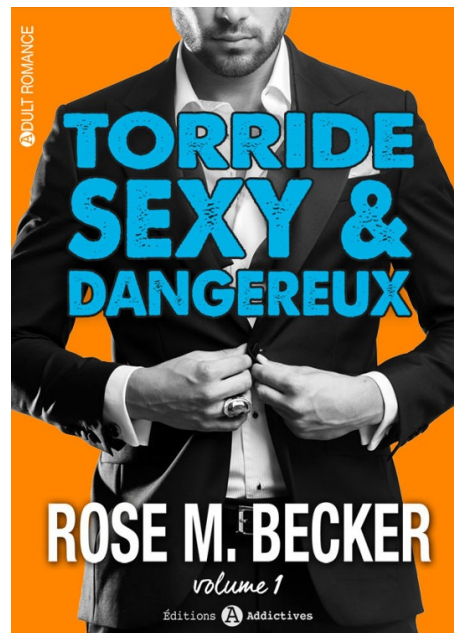


Également disponible :

Torrìde, sexy et dangereux

Le sexe, parfait ! Le mariage, à la limite. Les sentiments, certainement pas !
Informaticienne et hackeuse de génie, Karlie a piraté le site de trop. Mais au lieu de la faire arrêter, Malcolm Taylor – le patron du site – décide de l'engager.
Karlie n'a pas le choix... Si elle veut rester aux États-Unis, elle doit accepter de devenir l'employée de Malcolm, mais aussi sa femme !
Seulement, les ombres de leurs passés rôdent...

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Également disponible :

Fast

Sensualité, sexe torride... danger !

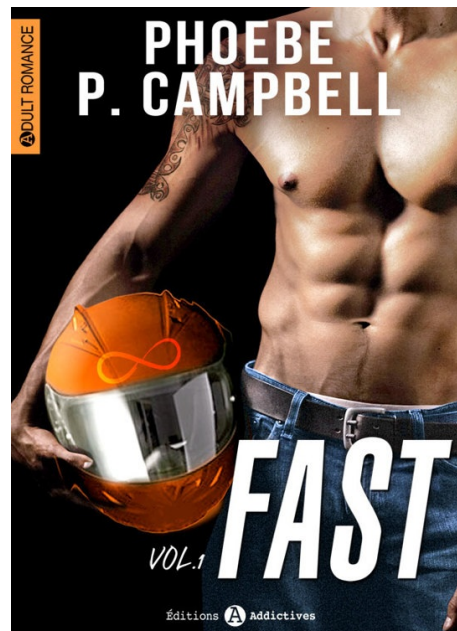
Pilote star et enfant terrible des pistes, Nate est un prodige de F1 accro au risque. Rien ni personne ne lui résiste !

Joana le déteste autant qu'elle est attirée par lui, mais hors de question de craquer. Nate est un concurrent de son écurie de course ! Et elle compte bien lui faire mordre la poussière.

Mais quand la passion irréprensible l'emporte sur la raison, impossible de résister. Tout les sépare, tout est interdit, et le secret ne devra jamais être révélé.

Facile, non ?

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Également disponible :

Emma X, Secrète et insoumise

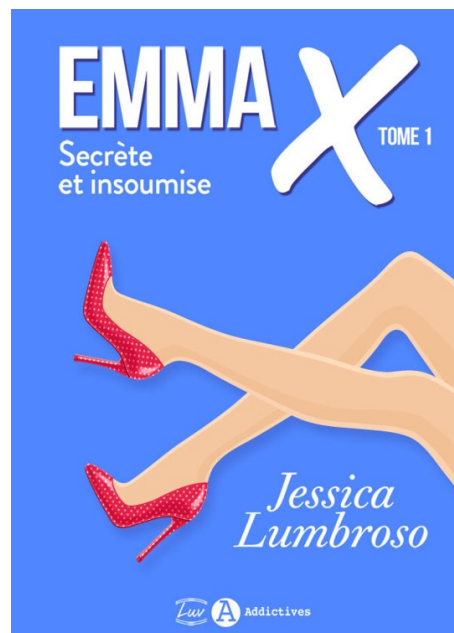
Dans la vie, Emma sait ce qu'elle veut ! Propre sur elle, polie et discrète la journée, sa vraie nature se révèle le soir. Emma se transforme alors en femme sûre d'elle séductrice et fière de ses atouts.

Elle s'est fixé deux règles :

- protéger son secret
- rester libre et insoumise.

Alors pour elle, l'amour s'apparente à des rencontres avec des hommes qu'elle ne reverra jamais. Et ça lui suffit. Mais c'était sans compter sur cet homme troublant, capable de tout pour l'approcher, même du pire des chantages...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Anna Bel

SPICY RIDER

Volume 1

1. Une rencontre électrique

SUZE

Alors que j'ai eu peur d'arriver en retard après ma visite du loft de Sutton Place, au cœur de Manhattan, j'approche enfin de l'entrepôt où se déroule le tournage de *Keep Calm and Cook !*, le jeu de télé-réalité auquel ma meilleure amie, chef de cuisine, participe.

Monde du show-biz me voilà !

Je porte des stilettos flambant neufs aux talons en jean trop mignons et une robe corail. Enfin, « corail » selon le descriptif en ligne, même si je veux bien reconnaître qu'en réalité, on peut penser à du fluo tant la teinte est... pétante, dirons-nous. Le tout me donne un look actuel, mais juste assez apprêté pour l'occasion.

Je repère assez vite le père et la mère de Camélia, avec qui j'ai rendez-vous avant de retrouver celle-ci au studio d'enregistrement. Sa mère lui ressemble, version *old school*. Une sorte de Kim Basinger au sommet de sa forme même à 50 ans passés. Elle est grave classe, j'aime beaucoup. La mienne fait plus bohème à côté, voire débraillée les mauvais jours.

Elle me fait signe et je coupe à travers la chaussée, sprintant au passage pour sauver mes miches quand un SUV tente honteusement de me percuter. Je les rejoins sous un concert de klaxons.

Moi, troubler l'ordre public ? À peine !

À un mètre d'eux, je souris largement et ouvre grand les bras pour annoncer crânement :

– Regardez-moi ça, ovationnée partout où je passe !

Un nouvel automobiliste me klaxonne vertement en passant à notre niveau, me donnant raison. Les parents de Camélia éclatent de rire et je remarque aux coins des paupières de M. Chardenne quelques pattes d'oie qui n'étaient pas là avant. Clooney n'a qu'à bien se tenir, il n'est pas le seul à bien vieillir !

– Suze, ma belle ! Tu es magnifique ! déclare M^{me} Chardenne. Fais-moi un câlin...

Elle me serre dans ses bras et je me laisse faire. J'ai presque l'impression d'être à nouveau ado, avant qu'on ne parte vivre aux États-Unis. À cette période, je traînais sans cesse chez Camélia. J'aimais ses parents, le calme et l'harmonie qui régnaient dans leur maison – ce qui est plutôt loin de ce que j'ai pu connaître.

Quand elle me lâche, c'est le père de Camélia qui me presse à son tour un instant contre son torse, pataud, en me tapotant le dos. Il a un sourire malicieux lorsqu'il remarque :

– Tu as bien grandi.

Je soulève la jambe pour mettre en évidence mes adorables chaussures chinées sur la Cinquième, il y a deux semaines à peine, ce qui fait tinter les breloques en forme d'étoile accrochées à mon bracelet de cheville.

– Dix centimètres de talon aident bien, admetts-je. Ça ou la comparaison avec Camélia ! Heureusement que tout ce qui est petit est mignon...

Nous nous regardons, amusés, repensant aux crises existentielles de Camélia ado.

– D'ailleurs, tu sais où nous avons rendez-vous ? s'enquiert son père.

– Bien sûr ! Suivez-moi.

Je les entraîne au contrôle de sécurité qu'il faut passer pour entrer dans le bâtiment. Bilingue, je me charge de la traduction. Une fois que nous avons prouvé notre identité, nous rejoignons, sur les indications d'un grand costaud blond, le plateau de tournage.

Et si je m'ennuie, j'irai me « sécuriser » auprès du blond !

La célébration du gagnant de *Keep Calm and Cook !*, l'un des concours culinaires les plus connus de la télé, s'appête à démarrer. Nous sommes tous ici pour assister à la remise du trophée et du chèque de 100 000 dollars que remportera le vainqueur en présence de ses proches. Camélia a déménagé de France pour participer à ce concours. Elle a bossé dur pour tenter d'y arriver première et prouver à ses parents que la cuisine est pour elle une passion qui peut la mener loin. Vu ses capacités, je ne peux envisager autre chose qu'une victoire écrasante contre son adversaire, Alessandro : elle le mérite amplement !

Alessandro, qui s'est révélé en fait le mec de sa vie, a priori. Un italien chaud comme la braise un tantinet psychorigide. C'est le dernier des candidats à lui avoir tenu tête ; un juste présage de leur relation, je suppose, même si je donnerai toujours Cam gagnante !

L'équipe s'active encore à installer le plateau pour le tournage et Camélia apparaît, suivie de près par son beau gosse italien qui la couve du regard comme la huitième merveille du monde.

Quand elle nous voit, la surprise illumine ses traits fins et je souris, ravie de mon mensonge. Elle salue les siens, manquant de peu de ruiner le chignon serré qu'a dû lui faire la coiffeuse de l'émission, avant de me menacer du doigt.

– Sale cachottière, je croyais que tu ne pouvais pas te libérer ! m'accuse-t-elle.

Je hausse un sourcil amusé.

– Ah, tu me connais, j'aime bien torturer les gens !

En ronchonnant, elle m'attire dans ses bras avant de me chuchoter un « merci » ému.

Je reste en retrait, pour la laisser retrouver sa famille et lui présenter Alessandro. Il semble un peu

plus crispé face aux Chardenne... Il vient probablement de réaliser qu'un enjeu de taille est à la clé : séduire la belle-doche ! Pendant que Camélia et sa mère parlent toutes les deux en même temps, je croise son regard. Il a l'air étrangement calme. Je le dévisage un instant et le soupçonne aussitôt de connaître les résultats. Mais mon amie doit être tenue au secret et n'a pas pu me les dire. Si je ne me trompe pas, je parie que mon amie a dû l'exploser !

Suprématie féminine, cuisine française... Il n'avait aucune chance le pauvre !

La manière dont il la couve du regard ne trompe pas : il est fier. Je les observe ensemble et, à mon sens, ça fait un moment que la victoire de Camélia lui importe plus que la sienne, c'en est presque touchant. Enfin, pour une fille sympa. Moi j'ai plutôt envie de le taquiner et de lui demander si ce n'est pas trop dur d'être un loser, ce genre de choses.

Bah quoi ?! Camélia est trop gentille, si personne ne malmène un peu Alessandro, il aura trop de bonheur pour un seul mec, je travaille à réajuster la balance !

Son expression change soudain et ses yeux verts s'illuminent. Je me retourne et repère deux bruns assez grands, l'un est jeune, encore ado, et l'autre outrageusement sexy. À leurs côtés, je remarque une femme un peu ronde au visage solaire, habillée tout de rouge. Elle sourit largement, donnant l'impression que nous sommes tous ses invités, dans son salon. Et qu'elle est ravie de nous y voir.

Camélia m'a assez parlé de son homme pour que j'identifie ces gens comme la *famiglia* d'adoption de son cher et tendre. Donc le beau gosse, a priori, serait le fameux Nevio, dont le physique méditerranéen lui donne effectivement un petit côté italien. Selon Camélia, c'est presque un frère pour Alessandro. Je découvre donc enfin celui que je n'ai jamais vu en photo malgré mes demandes répétées ! Alors que Camélia va les saluer et que la femme la serre dans ses bras, je croise le regard chocolat du beau gosse. Il me lance un clin d'œil et sourit de toutes ses dents. Je reste un instant interdite.

Euh ? Il s'est cru où là ?!

Je le détaille pour vérifier s'il en a au moins le droit : est-il assez beau gosse pour avoir un tel culot ? Sinon, je devrais juste lui demander de tenir sa paupière tranquille, sous peine de représailles ! Un second examen plus minutieux révèle une musculature puissante et des jambes longues que redessine un jean noir. Son polo gris aux manches courtes dévoile le long de ses deux bras le bas d'un tatouage de style tribal qui vient mourir au niveau du coude...

Maori peut-être ? Aucune idée !

Il a les cheveux en bataille et une mâchoire puissante, mais ça lui va bien, ça le fait paraître moins lisse qu'Alessandro. À part ça, ces deux-là se ressemblent beaucoup physiquement, partageant le même teint, une taille assez haute et une certaine allure. Peut-être une ombre de cicatrice sur la tempe donne-t-elle à Nevio un côté plus baroudeur...

Baroudeur ?! Je craque, non mais depuis L'homme qui tombe à pic, c'est interdit cette expression !

Sans doute plus jeune qu'Alessandro de trois ou quatre ans, il ne donne pas la même impression de mec posé, il fait... *bad boy*. Du genre à plaire un peu trop aux filles, d'ailleurs. Et par-dessus le marché,

du genre parfaitement conscient de ces atouts, dont il doit malheureusement souvent user. Genre « je suis classe, méga canon, je le sais et j'en abuse ». Il doit faire des clins d'œil à tout va, pas la peine de me faire d'illusions à ce sujet.

À fuir, donc !

Ses lèvres m'adressent un sourire franchement insolent : il a remarqué l'examen auquel je viens de le soumettre sans vergogne. Devant son expression, je lève un sourcil qui annonce en substance : « bah quoi, tu croyais être le seul à reluquer peut-être ? ».

Son regard sombre m'épingle sur place et je fais mon possible pour ne pas broncher et me composer un visage neutre. Malgré son corps, sa tête et son expression qui pue le sexe. Toujours nier quand un *crush* arrive, ça donnerait trop de pouvoir au type en question ! Si le gars en face est sexy en diable et qu'en plus vous le confortez dans cette idée en bavant dessus, vous ne rendez service à personne ! D'abord c'est un coup à s'écorner l'ego, alors que le sien sera reboosté sans en avoir eu besoin : il se la jouait déjà ! En clair, que des perdants et pas de gagnant dans cette équation. Et puis ça entretient le mythe que les filles deviennent cruches dès qu'un mec potable passe à portée. Or, pas du tout, on est des princesses, discrètes, intelligentes, détachées...

My god ! C'est quoi ce cul ?! Un attentat à la pudeur ?

L'auteur du délit vient de se retourner, rappelé à l'ordre par sa mère, tante ou je ne sais qui, en lui donnant une claque sur le bras. J'en profite sans vergogne pour reluquer un peu plus son large dos. Il doit faire de la muscu, à tous les coups.

Avant que je n'aie pu approfondir le sujet, des types surexcités et forcément drogués à la caféine nous demandent de nous mettre en place : le tournage va commencer. À partir de là, tout s'ébranle, les membres du jury – un rondouillard, une blonde avenante et un dandy patenté – apparaissent. C'est donc ce dernier le connard qui a fait pression sur Camélia, se comportant comme un rustre de première ?

Attends que je le croise en tête à tête, je vais vérifier, si, comme je le crois, mes talons peuvent servir d'armes létales...

Le tournage commence enfin ! J'assiste aux bla-bla du jury avec impatience, avant de ressentir une excitation croissante dès qu'ils expliquent à mon amie à quel point elle déchire ! Quand elle reçoit le prix, j'applaudis et mets les doigts dans ma bouche pour siffler comme j'ai pu le faire à un match des Yankees avec mon père, il y a des années de cela. Je repère le regard oblique du beau gosse, posé sur moi.

Bah quoi ? Il n'a jamais vu une nana siffler comme ça ou quoi ?

Camélia semble ébahie. Elle serait presque bonne actrice, mais on ne me la fait pas à moi ! Je vois bien qu'elle joue la comédie. D'ailleurs, quand Alessandro la galoche devant tout le monde, on ne peut que reconnaître qu'elle reste meilleure cuisinière qu'actrice : là, elle est réellement surprise !

Si j'étais du genre cœur tendre, je trouverais ça mignon, je garde donc mon sourire en coin un peu moqueur pour moi...

Bon, en vrai, ils sont super chou mais ça ne me fait ni chaud ni froid ! Bien évidemment !

Une petite fête suit la remise du chèque *king size* de Camélia, pendant laquelle je louvoie entre le buffet et les différents groupes, vaguement à la recherche d'un producteur riche et célèbre à charmer.

S'il n'a pas l'âge d'un George Lucas, bien entendu. Un des frères Affleck m'irait mieux !

Après tout, si Camélia s'y met, il va falloir que je me décide à me caser pour de bon – même si j'ai une liste d'exigences à satisfaire. Je trouve effectivement un homme qui semble correspondre. Habillé d'un costume sur mesure, il porte une Rolex. Mais il parle fort pour qu'on l'entende. Et je pourrais aussi ajouter aux charmantes qualités du bonhomme : chauve, déjà quinquagénaire, et surtout, malpoli avec les serveurs ! J'abandonne aussitôt l'idée de m'en approcher : pas du tout ma tasse de thé ! En plus, je suis bien placée pour savoir à quel point ce genre de clients m'insupporte quand je tiens moi-même un plateau et que j'ai toutes les peines du monde à ne pas le jeter à la tête du gros lourd.

Alors que j'hésite entre une verrine et une mignardise, un sifflement appréciateur qui m'est apparemment destiné résonne derrière moi. Je demeure immobile, consciente que beau gosse ou pas, le pauvre type qui siffle encore les filles au XXI^e siècle mérite d'être ignoré. Je sors donc l'arsenal de défense *ad hoc* de la nana moderne – l'humour – et lance d'une voix traînante :

– Pas cool, mec, d'avoir perdu ton chien. Si je vois un chihuahua, je te fais signe, promis...

Je me décide pour la verrine, juste pour la pipette de sauce marrante à ajouter à la préparation. Je m'apprête à tourner les talons, quand le type insiste et me contourne. Sans trop de surprise, c'est Nevio. Il me détaille des pieds à la tête, lentement, ce qui, en plus du sifflement, fait beaucoup ! Je sens qu'on va bien s'entendre, lui et moi...

Si tu crois qu'être canon excuse tout : raté !

Je m'apprête à rouvrir la bouche pour lui lancer une nouvelle pique, quand il me coupe l'herbe sous le pied :

– Je me demande ce qui peut pousser une nana aussi jolie à porter une robe qui semble taillée dans du tissu orange fluorescent. À moins que ça soit professionnel et que tu bosses à la voirie ?

Je cligne des paupières, essayant de discerner dans ses yeux marron s'il est sérieux...

Merde, on dirait...

Son expression change du tout au tout, puis il me fait un clin d'œil trop appuyé pour être celui d'un mauvais dragueur, c'est du second degré – ou alors sa paupière déconne, clairement, parce que ça ferait deux fois.

– Mais, malgré tout, je suis prêt à t'emmener voir les étoiles. Demande et on s'arrache !

Je n'ai rien entendu d'aussi ringard depuis la seconde, quand un mec m'a sorti que « mon père était un voleur qui avait volé toutes les étoiles pour les mettre dans mes yeux ». Je pousse un soupir exaspéré.

C'en est trop pour moi, je lève bien les yeux au ciel, histoire d'en rajouter une couche au cas où il serait lent à comprendre, puis tourne les talons et le plante sans un mot.

Draguer en étant faussement lourd, pourquoi pas, ça peut être marrant. Mais critiquer ma robe corail ?

Si, j'ai dit « corail » ! C'était marqué dans le descriptif, bordel !

Je me décide à rejoindre Camélia et, surtout, à prendre sur moi pour pardonner à Alessandro de ne pas savoir choisir ses amis. Après tout, c'est un mec, on ne va pas le lui reprocher : c'est génétique. Même quand Camélia m'explique que la vanne pourrie de Nevio se référait en fait à mon bracelet de cheville, je tranche la question d'un geste : non merci !

2. Rouler des mécaniques

1 mois après

NEVIO

Je sors de la douche et frotte mes cheveux avec une serviette-éponge. J'aperçois mon reflet dans le miroir embué de la salle de bains et me détaille sans complaisance, conscient de l'examen auquel je serai bientôt soumis en rejoignant la *famiglia* au resto. Ça va, il me semble qu'on ne peut pas deviner sur mon visage que j'ai peu dormi ces dernières quarante-huit heures et que je souffre encore du jet-lag.

Mon portable sonne et j'hésite à répondre, de mauvais poil : il est trop tôt pour être dérangé au téléphone. Mon humeur ne s'améliore pas en voyant le nom de l'appelant.

Génial, il me vire du circuit, me renvoie chez moi et, en plus, il rappelle...

– Allô ?

Mon ton est aussi sympathique que prévu, il gèle en Antarctique quoi.

– Nevio, c'est Jack.

Typique de mon patron : il est d'une autre époque et semble toujours oublier qu'on en a fini avec le petit suspense quand on décroche.

Les années quatre-vingt sont loin, boss.

– Quelle surprise...

– J'ai parlé avec les patrons et on est tous d'accord : tu es en repos forcé pendant plusieurs semaines, tu restes sur New York et tu te ressaisis !

– Parce qu'en plus de m'avoir demandé de ramasser mes petites affaires et de décoller d'Italie car je t'ai contrarié, maintenant tu veux me punir dans ma chambre ? Papa, c'est trop injuste...

Je choisis volontairement le ton geignard d'un ado prépubère, aidé en ça par la fréquentation assidue de mon propre frère, Pepino, pas encore sorti de cette douloureuse période. Mais Jack Avolia, patron de la *team* Zukaï Motors, semble trouver mon humour assez pourri.

– Je suis parfaitement sérieux, crétin ! Si tu te crois drôle, nous, nous n'avons pas envie d'enterrer un pilote tout ça parce qu'il fait la tête brûlée sur un Grand Prix ! T'as fait n'importe quoi à Mugello et je suis furax, alors me gonfle pas ! prévient Jack, menaçant, au cas où je n'ai pas capté l'idée.

Je lève les yeux au ciel, truc qu'il déteste et dont je peux enfin abuser maintenant qu'on se parle au téléphone. En fait, je ne m'en prive pas non plus devant lui. Pas que je sois vaguement casse-couille, non,

je suis une crème...

Qui je trompe là ?

Le portable toujours à l'oreille, je passe dans ma chambre pour trouver un boxer et un jean qui serait à la fois propre et sans déchirure. Autant dire que je pars dans des fouilles archéologiques... Mais il y a une chance sur deux que je finisse par aider au resto et ma mère ne me raterait pas si j'arrivais débraillé. Et une rouste par Sofia Bosco, même à l'heure actuelle où je dois la dominer de quarante centimètres, ça reste douloureux ! Ma maternelle ne rigole pas avec deux sujets : la famille et notre resto, c'est sacré.

J'essaie de garder mon calme pour répondre à Jack. Si on part tous les deux dans les tours, c'est mal barré.

– Je n'ai même pas quitté la piste, Jack ! J'ai juste *failli* le faire. Y a une grosse différence. Corto faisait de la merde comme d'hab et, ça aussi, tu le sais. Je ne suis pas le seul à blâmer...

J'entends un soupir excédé dans le téléphone et trouve enfin un jean noir, le dernier qui soit propre.

– Le MotoGP n'a rien d'un jeu ! rétorque-t-il d'une voix sifflante. Tu sais parfaitement le prix des machines qu'on met à ta disposition, l'image de notre boîte compte ; on n'emploie pas des pilotes qui font n'importe quoi, c'est la base. Zukaï est une marque sérieuse qui fait autorité dans l'univers des Grands Prix. Tu dois te montrer plus pro. Les frondeurs, ça ne vaut rien sur une piste. Arrête de...

– Rouler des mécaniques ? proposé-je, railleur.

Bon, là, je cherche un peu. Clairement, chatouiller un monstre du genre de Jack Avolia quand il est en colère, c'est frôler l'inconscience.

Tout moi, quoi...

En réalité, lui comme moi savons parfaitement ce qui se joue dans cette discussion. Mais aucun de nous n'est prêt à aborder la vraie raison de son agacement...

– Nevio, t'es une foutue tête à claques quand tu veux, crache Jack avant de me raccrocher au nez.

J'ai à peine le temps d'enfiler mon boxer, un futa et une chemise noirs, que je reçois un SMS.

[Je ne vais pas essayer de faire rentrer de force quoi que ce soit dans ta tête dure, Bosco. Reprends-toi ou on finira par te virer de la compète, pour cette année ou de manière définitive. C'est toi qui vois.]

Quel rayon de soleil ce mec... Je ne crois pas vraiment à ses menaces : déjà, je suis bon. Il a beau me tomber sans cesse dessus, Jack est une sorte de papa grognon. Il a une carrure d'ours, une grande gueule... En fait, on pourrait penser à mon propre père. Le chef des Bosco est un peu comme ça, même si on le dépasse maintenant en taille et que sa femme est, en réalité, plus effrayante que lui. Chez les Italiens, ceux que je connais en tout cas, c'est souvent la *mama* le cœur de la famille.

Je quitte mon appart sous les toits d'East Flatbush, un coin de Brooklyn un peu chaud, mais où j'ai mes habitudes depuis que j'ai emménagé dans cet immeuble un peu par hasard grâce à un pote. Alessandro a

bien tenté de m'en dissuader ou de me pousser à déménager vers un truc plus huppé, maintenant que je pourrais me le permettre, mais je n'en vois pas l'intérêt, pour le peu de temps que je passe chez moi. Surtout que contrairement à ce qu'il craint, personne ne viendrait me cambrioler. Ici, les voleurs n'essaient même pas : ils savent que personne n'a rien qui mérite d'être volé !

La température est encore supportable en ce mois de juin, on est loin des chaleurs étouffantes que peut atteindre New York en été. Enfin, pendant cette saison-là, je suis sur les circuits, donc pas de souci...

Normalement, tout du moins...

Cette voix qui susurre dans ma tête ne vaut rien d'autre qu'un beau *fuck* et mérite d'être royalement ignorée ! Ça n'arrivera pas, Jack et les mecs de Zukai vont se calmer. Je ne suis même pas sorti de piste, j'ai juste un peu poussé ma moto sur le circuit, une petite frayeur, mais j'ai rattrapé à temps, aucun souci. Je ferai le gars repentant au prochain Grand Prix – ou GP pour les intimes –, et... roule.

Non, une vanne plate ne mérite jamais d'être oubliée !

De toute façon, jusqu'à présent, je m'en suis toujours sorti. J'ai beau aller plus vite, prendre plus de risques, foncer tête baissée, ça passe. Tant que rien ne freinera ma course, je continuerai ainsi, sûrement jusqu'à voir où se trouve le point de rupture...

3. La fille aux étoiles

NEVIO

En arrivant au resto, j'ai la même sensation que d'habitude, celle d'être à la maison. J'ai grandi avec une mère cuistot et un père gourmand. Chez nous, les odeurs de cuisine étaient presque permanentes ; il y avait toujours une boule de pâte à reposer, un plat en train de mijoter ou le four en marche. Maman n'a jamais arrêté de faire à manger pour nous, même quand elle trimait dur au resto pour le vieux Angello, elle prenait encore le temps à la maison. Quand je débarque ici, après les effluves des circuits – bitume chauffé, gomme de pneu, cambouis, essence et j'en passe –, j'ai l'impression de respirer à nouveau !

L'atmosphère chaleureuse qui se dégage de ce lieu me met du baume au cœur. À peine le seuil franchi, je me sens bien, tout simplement, et mon sourire revient, chassant au loin les menaces de Jack. Je fais un tour en cuisine pour saluer ma mère qui, comme d'habitude, me serre contre elle et me trouve trop maigre. Puis, je vais voir quelques habitués, tape dans le dos d'un vieux qui m'a couru après quand j'étais haut comme trois pommes et j'amène à la table 5 les assiettes qui attendent sur le chauffe-plats.

Pris dans le tourbillon d'activités, de saluts, de gens qui viennent me parler, je ne repère pas de suite Alessandro accompagné de sa dulcinée. En face d'eux, il y a une brune qui se tient dos à la salle. Je plisse les yeux.

Mais c'est la fille au bracelet de cheville étoiles !

À propos d'étoiles, j'ai presque une pointe de honte en repensant à ma vanne de l'autre jour, qui est complètement tombée à plat, me donnant l'air d'un gros lourd... Je dis « presque », parce que je la trouve encore marrante en fait !

Même de dos, je reconnais la cambrure affolante de la brune... dont j'ai perdu le prénom, bravo ! Si je voulais comparer les filles aux bécanes – et je ne le fais pas souvent, contrairement à certains collègues –, je pourrais dire qu'elle est à la hauteur d'une moto de GP : belle carlingue et, vu sa repartie, y en a sous le capot, peut-être ronronne-t-elle encore plus fort dans l'intimité.

C'est étrange, plus une nana me rentre dedans en mode *girl power*, plus je m'attache à ressembler à un vrai macho. Un sens aigu de la contradiction, sans doute.

J'interpelle mon frère qui passe à mes côtés :

- Pepino, prends-moi ce plat, je vais manger avec Sandro, j'ai la dalle !
- Eh ! Tu viens d'arriver ! râle mon cadet.

Je le regarde des pieds à la tête – heureusement, j'ai toujours deux bonnes têtes de plus que lui – et j'enroule mon bras autour de son cou. Pas besoin d'en faire plus, il sait très bien ce que veut dire ce geste

innocent entre nous : s'il la ramène, je lui frotte le dessus du crâne ! Et s'il adorait ça gamin, maintenant que ce petit coq squatte la salle de bains deux plombs pour coiffer – avec beaucoup de gel – sa tignasse, il tuerait quiconque toucherait à cette œuvre d'art.

Il recule aussitôt en grognant.

– Lâcheur !

– Je t'aime aussi, *stronzo*.

Je lui balance l'insulte à voix basse et l'entends rétorquer un truc bien plus grossier encore en italien. Sauf que là, il a mal géré : il était en train de pousser la porte de la cuisine et la voix de ma mère se fait aussitôt entendre.

– Pepino !

J'éclate de rire et file entre les tables. Alessandro, qui m'a vu arriver, relève la tête. Souvent au diapason, Camélia suit son regard et me sourit. Je leur lance un clin d'œil et tire sans un mot la chaise aux côtés de la brune pour m'y laisser tomber.

La *trattoria* est plutôt conviviale, donc petite. Avec la taille de mes épaules, même sans le vouloir, j'ai l'air de m'être collé à elle, alors j'en profite pour lui sourire largement. Je lis de la surprise sur ses traits, mais très vite, elle se reprend et retrouve un visage impassible.

– Salut, désolé de vous avoir fait attendre, je sais que ça a dû être long pour vous, bande d'impatients, attaqué-je aussitôt.

Alessandro se retient de lever les yeux au ciel quand j'attrape la paume de Camélia pour y déposer un baisemain cérémonieux. Je devine l'amusement dans les prunelles de ma quasi-belle-sœur.

– Camélia, rappelle-toi, un signe, je t'enlève et nous filons...

Sandro secoue la tête entre irritation et résignation.

– Laisse-la. Tu as de la chance qu'elle soit assez intelligente pour supporter tes manières de gros rustre, rétorque-t-il.

– Tu as peur, car tu as conscience qu'elles sont toutes folles de moi. Comment va la jolie... c'est quoi ton nom, déjà ?

Camélia hausse un sourcil, visiblement un peu déstabilisée, mais c'est trop tard : je me suis décidé à égayer un peu ce repas en taquinant ma voisine qui n'a pas encore mouffé.

Sans façon, je pose un bras sur le dossier de sa chaise. Juste pour voir comment elle va réagir.

Mais contrairement à ce que ses yeux en mode mitraillette laissent supposer, elle ne recule pas. Non, elle m'ignore pour de bon. Pour pousser le vice, je prends donc son verre et bois dedans.

Hmm, pas mal : elle a choisi un bon vin, pas un truc de nana ridicule, type blanc liquoreux.

– Alessandro, je t’aime bien, mais tes goûts en matière d’amitié sont assez déplorables...

Son regard sur moi est lourd de sens. Dans le genre méprisant, cette œillade est une merveille. Mais je suis loin d’être con et y distingue l’intérêt qu’elle dissimule consciencieusement...

– Allez, dis-moi ton prénom... C’est injuste que tu rêves chaque nuit du mien sans que je puisse te rendre la pareille, dis-je, amusé.

Elle lève les yeux au ciel, mais je vois bien qu’elle se retient de sourire.

– Mais bien sûr, se contente-t-elle de rétorquer au bout d’un moment.

Comment elle s’appelle déjà ? Si je lui sors un truc bateau genre « merveille » en italien, je parie qu’elle tente de m’émasculer...

Je me décide à la taquiner un peu, Alessandro ou Camélia vont finir par intervenir et lâcher son nom...

– Je suis quand même rassuré ; je me demandais si tu étais toujours déguisée en cône de signalisation et ta tenue de ce soir est presque normale en comparaison, répliqué-je, tout sourire.

Elle semble scandalisée, passant la main sur sa cuisse. Ce qui attire inmanquablement mon regard plus bas. Elle a de très belles jambes, même si la table en dissimule une partie.

– « Normale en comparaison » ? Si c’était une tentative de compliment, je n’ai jamais rien entendu d’aussi foireux...

Son ton est vif, piquant. Je souris, nullement vexé.

– OK, on se calme, dit Sandro en soupirant. Suze, ignore-le, ça vaut mieux. Nevio, tu veux manger avec nous ? On en est au plat principal mais...

Bingo ! Elle s’appelle Suze... C’est le diminutif de quoi ?

Comme un fait exprès, Pepino claque sur la table une assiette. C’est des pâtes à la carbo, le truc que je mange vraiment si c’est la dernière chose du menu acceptable : c’est bon pour les touristes, rien de plus. D’ailleurs, c’est pour ceux qui échouent ici, plutôt rares au demeurant, que nous gardons ce plat à la carte. Il y a plus typique et savoureux chez nous que ça. Je le dévisage, amusé.

Oh oh, le minot se rebelle.

– Tu as de la chance que je ne puisse pas t’insulter en italien devant les dames, petit frère.

– C’est bien la première fois que tu te retiens, remarque Pepino, aigre.

Je l’ignore et me concentre sur ma voluptueuse voisine. Suze... Je savais bien qu’on avait dû me le dire. Comme Alessandro m’assassine du regard, je finis par me redresser un peu et la laisse tranquille... pour l’instant. Parce que clairement, je viens de me rappeler pourquoi elle m’avait plu il y a un mois et que je ne l’aie pas oublié tient du miracle.

Elle me dévisage en silence, ses yeux sombres sont perçants, elle a des lèvres qui demandent à être embrassées et ses pommettes hautes donnent du caractère à son visage. Si je trouve Camélia très belle avec sa petite taille et ses cheveux blonds, elle paraît surtout fragile. Je sais qu'elle fait semblant : à tous les coups elle finira par faire de mon pote un doux agneau, mais on ne peut s'empêcher d'avoir envie de la protéger... et je ne veux surtout pas ça chez une fille. Trop dangereux ! À ses côtés, son amie est tout l'opposé : une sorte d'Amazone au regard lapidaire et, honnêtement, je préfère !

Que la partie commence, je sens que ça va être fun !

4. Chiche ?

NEVIO

Les cafés sont finis. J'ai résolument tourné ma chaise vers ma voisine, pour pouvoir la reluquer à loisir malgré ses œillades assassines – elle m'a même balancé un morceau de gressin quand Alessandro et Camélia essayaient de se noyer dans les yeux l'un de l'autre, hésitant visiblement à se sauter dessus et rouler sous la table.

J'adore déjà la repartie de cette fille, que j'ai pu admirer en direct pendant tout le repas, et cerne mieux son amitié avec Camélia. Bien que très différentes, ces deux-là semblent s'entendre à merveille. Donc derrière les aspects vénéneux de Suze, il doit y avoir un peu de la gentillesse de Camélia. D'ailleurs, je suis le seul qui provoque chez elle ce genre de réactions : avec Sandro, elle se montre plus taquine, à peine piquante.

Ce traitement de faveur en dit long : je ne lui suis pas indifférent, il lui reste seulement à l'admettre !

Si je l'ai moins taquinée, je n'ai pu retenir une remarque sur sa divine poitrine – j'admiraïs seulement ! Ça aurait été un crime de ne pas le reconnaître. Mais elle n'a pas dû apprécier... Quand je lui ai demandé le sel, elle me l'a passé en marmonnant : « à défaut de poison... ».

Bref, entre nous, ça promet ! Je suis sûr qu'on pourrait passer une très bonne soirée. Voire plus ; je doute qu'elle rentre les griffes sans un vrai travail au corps... ce qui me réjouit plutôt ! Une nuit entière n'y suffira pas, ça tombe bien, je suis sur NYC pour plusieurs semaines.

– Nevio, s'impatiente-t-elle, si tu continues à me reluquer le décolleté, je jure que je te vide cette salière dans les yeux pour t'apprendre la politesse.

Je souris largement.

– On est chez moi ici, quelqu'un viendrait à mon secours...

Sandro me regarde avec une expression du genre « dans tes rêves, mon pote ! ».

– Si ça te fait fantasmer, on peut y réfléchir : mets du sel sur moi, on ajoute du citron, une larme de tequila... Je te montre, si tu veux.

Je lis l'amusement dans les prunelles de Suze, qui fait pourtant la moue, pour afficher un dégoût qu'elle est loin de ressentir, je pourrais parier cher là-dessus.

– Mais bien sûr ! Bon, je vais aux toilettes... et ça sera mon cadeau d'adieu pour toi Nevio : matte mes fesses pendant que je marche, tu n'auras pas tout perdu ce soir.

Sur ce, elle quitte la table avec la hauteur d'une reine offensée. J'éclate d'un rire tonitruant et je suis presque certain, au mouvement de sa tête, qu'elle aussi doit m'imiter discrètement. Alessandro hausse un sourcil alors qu'il repose sa tasse à café.

– Elle doit vraiment te plaire, je ne t'ai pas vu si *Terrone* depuis longtemps.

Terrone chez nous serait l'équivalent de « gros lourd », alors que les étrangers pensent, à tort, qu'on vous a juste traité de « sudiste », sans comprendre l'insulte.

– J'ai envie de m'amuser pour mon séjour à New York ! Camélia m'ignore malgré toutes mes supplications alors...

– Et elle va continuer, confirme cette dernière en se levant.

Elle embrasse Alessandro sur la bouche, puis caresse son bras. Comme s'il lui avait posé une question alors qu'il n'a pas bougé, elle désigne simplement le fond de la salle.

– Je rejoins Suze deux minutes, puis on pourra rentrer. Je crois qu'elle a parlé d'une virée en boîte, donc on aurait l'appart pour nous tout seuls...

– Et si tu t'installais chez moi, ça serait toujours le cas, lui dit tout bas Sandro d'une voix que je ne lui connais pas et qui me fait hausser les sourcils.

Ce mec est foutu, cette nana le tient, il sera père avant d'avoir dit « merde », le pauvre...

Camélia s'éclipse et je regarde Alessandro, amusé. Il ne semble pas en avoir honte. Mon sourire s'élargit encore et il finit par se lever. Il se faufile le long de la table et tape dans mon biceps au passage.

– Gamin ! Et fais gaffe avec Suze, OK ? Si tu fais n'importe quoi, rappelle-toi que Camélia et elles sont très proches... Et ma femme sait hacher menu tout un tas de choses, tiens-le-toi pour dit.

– Ce n'est pas ta femme, rétorqué-je sans réfléchir, destabilisé par cette idée alors que j'ai pensé presque la même chose il y a quelques minutes.

Alessandro rit doucement et me jette avant de s'éloigner :

– Pas encore...

Me voilà seul, abandonné comme un pouilleux. Je m'apprête à aller faire la foire ici ou ailleurs, voire à me servir un verre d'alcool, quand je remarque le smartphone de Suze, que Camélia a gardé en otage. A priori, Suze est accro aux réseaux sociaux et checke son portable en douce. En représailles, Camélia lui vole dès qu'elles passent la soirée ensemble, soi-disant pour la désintoxiquer un peu.

Je regarde autour de moi et récupère l'engin. Si j'ai un téléphone super high-tech équipé de toutes les applis de réseaux sociaux actuels, je ne m'en sers que pour le minimum : appeler et envoyer des SMS. Ça doit être mon côté traditionnel.

Le seul et unique : sur le reste, no comment !

Je fais glisser la page d'accueil sur le côté et, bingo, le portable n'est pas verrouillé, juste en veille.

Je me décide et appuie sur l'icône du téléphone puis pianote pour enregistrer mon numéro dans son répertoire. Quand il me demande « Nom du contact », j'hésite à peine avant de taper une connerie, mort de rire. On peut ajouter une photo de profil. Je regarde autour de moi vite fait : Alessandro est toujours au bar avec Pepino, les filles ne sont pas en vue... la voie est libre !

Je lance la fonction appareil photo et fais un selfie, sourcil levé, gros clin d'œil... la totale du mannequin qui poserait pour un mauvais calendrier.

Si seulement je pouvais forcer ce truc à prendre une photo quand elle découvrira ma surprise, et me l'envoyer aussitôt, ça serait trop bon !

J'ai à peine reposé le smartphone que le mien bipe pour annoncer l'arrivée d'un message. Ce dernier me fait sourire et un plan se dessine aussitôt dans mon esprit.

Suze apparaît au fond de la salle. Elle se faufile pour me rejoindre et j'admire son corps qui bouge avec naturel. Cette fille a un look un peu étrange ; ce soir, elle n'a plus de robe fluo, mais la voilà avec un haut asymétrique qui lui découvre largement une épaule et le bras droit quand, de l'autre côté, elle porte une manche longue. Par contre, son jean, plus traditionnel, lui fait un cul à se damner, le genre cousu sur elle, sans aucun défaut, sauf si vous devez lui enlever... mais me laisserait-elle faire ?

Elle se met de profil pour passer entre deux de nos habitués légèrement corpulents. Ma gorge s'assèche.

Il me faut cette fille !

La révélation est brutale, je la sens partout en moi. Ce qui n'était qu'un jeu devient une résolution. J'ai l'impression d'en avoir envie comme quand je n'ai pas fait de virée à moto depuis plusieurs jours ; ça pulse en moi, m'envahit jusqu'à ce que je cède et prenne la route. Un besoin soudain et irréprouvable... Cette fille a un goût d'adrénaline.

Elle repère que je suis seul et manque de faire demi-tour, alors pour l'appâter, j'attrape son smartphone sur la table et le lui désigne, le secouant en souriant. Elle grimace, puis finit par me rejoindre. Je suis tenté de le tenir hors de portée ou ce genre de gag éculé – imaginons qu'elle se penche par-dessus moi, j'aurais une vue imprenable sur... Passons !

Effectivement, elle me tend aussitôt la main pour récupérer son bien. Je profite de sa position pour avancer et mettre mes jambes autour des siennes sans les toucher. Son visage incliné alors qu'elle consulte ses notifications Facebook semble indifférent. Mais, rapidement, ses yeux quittent l'écran pour se focaliser sur mes jambes et remonter jusqu'à mon torse.

Intéressant...

– Est-ce que, cette fois, tu me laisserais t'embarquer pour découvrir New York autrement ?

Elle délaisse pour de bon son portable et me dévisage, imperturbable. Tout à l'heure j'aurais juré qu'elle montrait des signes d'intérêt assez net pour moi. Là ? Je doute un peu plus. Je fais mon possible pour ne rien laisser paraître.

– On me l’avait jamais faite, celle-là, se contente-t-elle de remarquer du bout des lèvres.

– Et je parie qu’il y en a d’autres...

Elle lève un sourcil. Si je crois une seconde qu’elle est intriguée, je comprends qu’en réalité, elle se fout de moi ouvertement.

Ce n’est pas possible, le diable a créé sa bouche...

– En fait, je crois que tu es un peu peureuse. Je parie que tu préfères rester dans un petit quotidien tranquille que prendre des risques, pas vrai ?

Ni une ni deux, sa main se pose sur mon bras, qu’elle remonte lentement, centimètre par centimètre. Je retiens ma respiration sans y penser, tout entier tendu par ce contact. Se faisant, elle se penche en avant jusqu’à s’approcher de moi, comme pour m’embrasser. Surpris, je ne tombe pourtant pas dans le panneau et ne bouge pas d’un poil quand elle s’arrête tout près de moi.

– C’est ça, hein, ton truc pour séduire les nanas ? Faire le *bad boy* dangereux, montrer les tatouages sur tes bras, dit-elle en soulignant l’un d’eux de son doigt... Mais tu as raison, je ne traîne pas avec les mauvais garçons.

Son souffle est sûrement plus court qu’elle le voudrait. D’ici, je sens son parfum. Le resto et son joyeux brouhaha me semblent disparaître autour de nous. Je murmure avec ma voix « spécial sexe » :

– Pas cap...

Dans ma tête, cette phrase trouve une fin assez indécente et, juste pour voir, j’hésite à balancer le fond de ma pensée pour contempler sa réaction. Elle fronce les sourcils, comme si elle avait deviné.

– De ? Coucher avec toi ? Tu rêves, si t’espères qu’en me provoquant je vais tomber dans le piège...

Ses lèvres ont frémi, on se dévisage longuement. Ne pas l’embrasser me demande un effort dingue. Je finis par articuler lentement, avec tout le flegme que je peux simuler quand, sous la surface, je bouillonne :

– Tu n’es pas capable de prendre un risque, pas vrai ? Camélia a dit que tu étais dans l’immobilier ? Tu fais visiter des gentilles maisons à des couples de banlieue, tu te contentes d’un peu de folie dans ta garde-robe, c’est ça ta vie ?

Elle paraît décontenancée. Quelque chose de fugace passe sur son visage et je réalise que ma pique, qui se voulait caustique, frise le jugement méchant à l’emporte-pièce. Au même moment, elle essaie de reculer et je la devance en la retenant, la touchant pour la première fois. L’attraction que je sens entre nous se développe sous mes doigts par ce simple contact sur sa nuque.

– Rassure-moi, tu es capable d’être dingue ? Il n’y a rien de plus ennuyeux que les filles sages... Ne me dis pas que tu as peur des défis, si ? Tiens, montre-moi que j’ai tort : je propose de t’emmener à un truc que tu ne verras avec aucun autre mec. Après, je te ramène chez toi, sans tenter de te sauter dessus... Même si tu me supplies. Ça te va ?

Elle semble hésiter, mais mon argument a porté assez pour qu'elle oscille entre un oui et un non, au lieu d'un « va te faire foutre » ou « si tu continues, je te casse une dent ! ».

– T'es conscient que ça ne marchera pas ta technique, si ton but est de me mettre dans ton lit ? Jamais je ne te supplierai de me sauter dessus. Jamais...

Je lui souris sans rien ajouter, histoire de ne pas la pousser à refuser, conscient que je suis proche de la faire céder. Elle finit par pincer les lèvres, à peine, mais je devine sa capitulation avant qu'elle ne l'admette vraiment.

– Si jamais tu m'as baladée...

– Tu n'es pas près d'oublier ce que je vais te montrer, promis, lui assuré-je, confiant.

5. Coup d'accélérateur

SUZE

Je ne sais pas comment je dois prendre le coup d'œil lancé par Camélia quand nous avons quitté le resto des Bosco : stupéfaction, inquiétude... autre chose ?! Je ne peux la blâmer, car je suis réellement folle d'avoir suivi un type pareil : il pue l'embrouille à plein nez !

Surtout qu'au fond, c'était quoi son argument ? « Chiche ? » Clairement, je suis dingue, ou alors il est diaboliquement convaincant !

Si je m'attendais à finir dans une boîte à la mode, genre Le Bain, ou dans un *rooftop bar*, pour m'en mettre plein la vue – littéralement, ces bars étant installés sur les toits de Manhattan –, je réalise assez vite que ça ne ressemble pas à Nevio. Il n'a rien de prévisible. Au mieux, il risque de m'emmener dans un tripot malfamé, voire clandestin ; il paraît que ça existe !

L'idée me donne un drôle de frisson, ce qui est étrange pour moi. Quand il m'entraîne vers le métro, il termine de planter le décor : un taxi, une voiture particulière de golden-boy ? Pas pour Nevio, a priori !

Nous nous retrouvons dans une rame bondée où un type qui sent le whisky à plein nez me fait des clins d'œil appuyés. Alors que je ne réagis pas, ce qui est préférable plutôt que répliquer alors que le mec risque de dérapier et se montrer lourd, Nevio se décale pour se placer entre « Whisky Man » et moi.

– Tu sais ce que c'est un SCB ? me demande-t-il en se penchant vers moi, ignorant les grognements du type.

Bizarre cette subtile odeur de parfum masculin après les relents de l'autre... Euh, qu'est-ce qu'il vient de me dire déjà ?

– Je ne sais pas, un acronyme ? Genre « Sexy Connard Bosco » ?

Il éclate d'un rire tonitruant qui fait se retourner plusieurs personnes dans la rame... Et bizarrement, j'ai l'impression que c'est moi qu'on reluque ?!

Mon sens aigu de la mode, sans doute !

Ses yeux pétillent quand il me dévisage avec un drôle d'air.

– Tu ne m'as pas déçue une seule fois depuis que je t'ai croisée, c'est plutôt rare, tu sais ?

Je hausse un sourcil, surprise et flattée malgré moi. Il se tient à peine à deux pas et les mouvements de la rame le font régulièrement pencher vers moi. J'en viens même à me demander s'il le fait exprès, le métro n'a pas viré si brutalement au dernier tournant, non ?

- C’est normal, les mecs sont bien plus décevants que les femmes, en général...
- J’ai eu du bol d’être hétéro dans ce cas, rétorque-t-il du tac au tac.

Nous arrivons au niveau de West 30th Street, et je le suis à l’extérieur à travers la foule du vendredi, déjà sous tension bien qu’il ne soit pas tout à fait 22 heures. L’énergie de cette ville crépite en permanence dans les rues, les bars et j’adore ça. Je me demande si je pourrais encore vivre en France après avoir habité New York, j’aurais peur que tout m’y semble plus lent, presque trop calme en comparaison.

Nous traversons une avenue, laissant filer un taxi jaune devant nous ; celui-ci se glisse dans le trafic à une allure plutôt inquiétante. Nevio me guide vers la High Line, cet ancien chemin de fer à travers New York reconverti en parc suspendu. Je sais qu’elle ferme à 22 heures donc, dans quoi... une dizaine de minutes ? Nous nous y faufileons malgré tout juste avant la fermeture.

À cette heure, cela devrait être vide. Pourtant, il y a tout un tas de badauds autour de nous... étrangement jeunes, ils ont tous à peu près entre 18 et 25 ans, je dirais. Je fronce les sourcils en remarquant certains des types proches de nous. Ils ont une dégaine qui ne trompe pas, c’est le genre de mecs dont je m’éloignerais dans le métro tant mes sens me crient, comme en ce moment même, « Danger ! ». Certains commencent d’ailleurs à me détailler avec insistance et je me sens un peu trop sexy avec mon haut moulant et décolleté.

Mais dans quoi il m’a embarquée exactement ?!

Je me rapproche un peu de Nevio, juste par principe, parce que même sans le connaître beaucoup, je sais qu’il a une aura solide et qu’il en impose, tout de noir vêtu. Aussitôt, je remarque que les regards se détournent de moi.

Ils me prennent pour sa copine ? Enfin, là, ça m’arrange...

Pour tromper mon début d’inquiétude, je finis par le relancer, préférant une conversation pleine de piques à un silence troublant :

- Alors, c’est quoi cette histoire de SCB ?
- *Street Cannonball* ! s’exclame-t-il. Je vais te faire découvrir ça, Lady.

Surprise, je fronce les sourcils avant de répéter :

– Lady ?

Il me détaille en attrapant ma main pour m’inciter à avancer plus vite.

- Accélère, on doit s’éloigner de la porte ; si un gardien essaie d’évacuer les gens, il aura trop à faire pour s’occuper de nous...
- C’est clair qu’il aura du boulot, vu le monde... Et tu n’as pas répondu à ma question pour « Lady »...

Il rit et dans la semi-obscurité, ses dents blanches sur sa peau mate ressortent.

– Tu n’es visiblement pas une « princesse » : tu ne plisses pas du nez dans le métro, donc tu as l’habitude de le prendre. Mais malgré ta langue bien pendue, tu gardes un certain style... Bref, tu es une « lady », pas une « princesse ».

Son explication me donne envie de sourire, surtout quand on connaît ma sonnerie de portable et la théorie qu’elle illustre, détails qu’il ignore forcément. Il m’a entraînée jusqu’à un des bancs qui jalonnent la High Line ; ils sont composés d’épaisses lattes de bois carrées, coupées dans des troncs entiers, chacune fait bien dans les cinquante centimètres de haut.

Nevio saute dessus d’un bond et me tend une main que je dédaigne royalement, avant de l’imiter. Il ne dit rien et se contente de monter les deux degrés suivants, pour se retrouver sur les deux poutres les plus hautes, à un bon mètre cinquante du sol.

– Qu’est-ce qu’on fait ? On admire la vue en attendant qu’un gardien déboule ? Tu n’as jamais entendu parler des *rooftop bars*, c’est fait pour ça normalement... Pourquoi il y a autant de gens ?

Contre toute attente, Nevio sort son portable sur lequel il commence à pianoter.

Il est pas sérieux ?!

OK, j’ai une grave addiction au portable et checker les réseaux sociaux toutes les deux minutes tient un peu du toc compulsif... mais je n’ai justement pas sorti mon foutu téléphone depuis qu’il m’a embarquée à Little Italy, et là, il m’ignore, trop occupé à textoter ?!

Alors que j’hésite à descendre illico du banc pour aller voir ailleurs si un beau mec y est, il me montre son écran et me fait signe d’approcher.

– *Street Cannonball*, répète-t-il comme si ça expliquait tout, avant de me dévisager. Tu n’en as jamais entendu parler, on dirait bien. Ce sont des courses clandestines qu’on organise et dont on fait passer les coordonnées au dernier moment sur Twitter. Ce soir, c’est ici que ça a lieu...

Son geste large englobe la High Line, que je détaille tout de suite d’un autre œil. Je ne peux m’empêcher de plaisanter :

– Comme dans *Fast and Furious* ? Vin Diesel est dans le coin ?

Je regarde autour de nous et évalue les distances...

– Aucune voiture ne peut circuler là, tu te fous carrément de moi, remarqué-je, faisant la moue. Et qu’est-ce que tu fais avec ton tél ?!

Il me montre l’écran qui affiche une page Twitter et un compte : @SCBHighLine.

– L’un des coureurs, un pote, a une caméra embarquée. Ça va être retransmis en temps réel, il faut juste attendre que ça commence sur Twitter. Je ne sais pas trop comment ça marche, mais ça permet de ne pas se faire choper et on pourra suivre la course même après leur passage, m’explique-t-il.

Il parle de l'appli en streaming Periscope ? C'est vrai que pour quelque chose d'improvisé, ça semble une bonne solution. Je m'apprête à nouveau à le contredire tant je suis persuadée qu'il se paie ma tête, quand un bruit me parvient dans notre dos. Celui d'un moteur bien trop fort pour qu'il vienne de la rue. Nous nous trouvons à cinq grosses minutes à pied du début de la balade de la High Line et je regarde de ce côté sans trop y croire.

Autour de nous, la foule s'agite, les bancs sont pris d'assaut, les gens se pressent pour dégager la voie le long de la rambarde. Je suis bousculée et Nevio me ramène contre lui. Vu la hauteur de mes talons et notre position, plus la cohue, je mets quelques secondes avant de lui donner raison et de me coller contre son flanc, pour éviter de finir expulsée. Si jamais une voiture – rien que cette phrase est surréaliste ! – est vraiment sur le point d'arriver, je préfère ne pas tomber comme une idiote sur sa route.

Ça ferait un entrefilet sympa dans un journal, ceci dit, mais non merci !

Au fur et à mesure que le bruit se rapproche, la vibration nous parvient, amplifiée par le sol et le banc, qui la répercute en tremblant. Mon cœur accélère sa course. Je comprends enfin mon erreur : ce n'est pas une voiture ! Je vois un feu unique trouer la nuit et une moto passe devant nous quelques secondes plus tard, à la vitesse d'un boulet de canon.

Cannonball !

Autour de nous c'est aussitôt la folie : les gens hurlent, sifflent, trépignent sur le banc... Une vraie explosion qui fait encore accélérer mon cœur. Je suis suspendue à la tension électrique qui parcourt l'assistance. Une dizaine de motos déboulent ainsi, l'une après l'autre. Tous les coureurs portent un casque. Les cylindrées sont plus ou moins imposantes mais ont toutes un point commun : elles vont effroyablement vite ! Je ne peux songer à ce qui se passerait si quelqu'un tombait d'un banc, traversait ou... si deux motos se percutaient juste là, à un mètre de moi à peine.

Sans y penser, je me presse contre le corps chaud et rassurant de Nevio. Son bras se resserre fermement sur moi. Je ne sais pas pourquoi, mais ça n'améliore pas vraiment mon rythme cardiaque...

Quand toutes les motos sont passées et que même une fois dressée sur la pointe des pieds, je n'aperçois plus rien, Nevio met devant nous son smartphone, imité par un grand nombre de gens autour de nous. Sur la page Twitter, on peut suivre en live la course d'une des motos. Elle doit être dans les deux ou trois premières : on voit des phares un peu plus loin et les lumières des immeubles qui défilent à toute vitesse. L'image est si rapide que ça semble flou. Je reste captivée par le spectacle surréaliste, goûtant pour la première fois l'intérêt que peut avoir ce style de courses clandestines.

L'adrénaline pure qui coule dans mes veines, la rumeur de la foule surexcitée et plus sourde au fil des minutes, tout participe à faire de ces quelques instants un moment à part dont je me souviendrai longtemps. J'ai l'impression moi aussi d'être sur l'un de ses bolides. La course file vers sa fin à fond de train : la High Line n'est pas très longue.

Un bruit de sirènes nous parvient, ainsi que des éclats de voix. Nous relevons brusquement la tête et je comprends en même temps que les premiers cris retentissent :

– Les flics !

Aussitôt, c'est la ruée. Le type derrière moi me percute très fort et je bascule en avant. C'est Nevio qui évite le choc en me rattrapant *in extremis* par le bras. L'impact est rude et se répercute dans mes tendons, mais je ne bronche pas, me rétablissant de mon mieux. Il saute au sol à mes côtés et saisit ma main.

– Cours ! ordonne-t-il d'un ton sans appel.

Alors que tous se précipitent vers la sortie la plus proche, dont nous nous sommes éloignés, Nevio sprinte dans l'autre sens, m'entraînant avec lui. Je réalise assez vite qu'il a eu raison, les rumeurs des sirènes sont derrière nous et la foule qui s'est jetée au-devant va ralentir les policiers. À peine sommes-nous arrivés à la sortie suivante, qu'un nouveau bruit de sirène et un crissement de pneus nous apprennent que la police est là aussi. Un couple remonte au pas de course vers la High Line pour ne pas se faire attraper. Nevio réagit aussitôt, avec le même sang-froid, m'incitant à accélérer.

– On fonce à la prochaine !

Je continue donc ma course folle, mais en talons, je suis forcément moins rapide que lui et ce que je crains depuis le début finit par arriver : je me tords le pied, manquant de peu de m'étaler comme une crêpe. Là encore, le fait que Nevio n'ait jamais lâché ma main me sauve d'une humiliation bien sympa, tête plantée dans l'allée, fesses en l'air avec les flics après nous !

Bien décidée à ne pas me comporter en « princesse » selon les critères de Nevio, je me relève aussi sec malgré ma cheville douloureuse. Nevio s'en aperçoit et, sans prévenir, s'accroupit devant moi avant de tirer sur mon bras pour que je monte sur son dos. À peine me suis-je accrochée dans un pur réflexe de survie, qu'il se redresse et repart à grandes foulées. Je m'agrippe de mon mieux, tout ça sans l'étrangler pour éviter de glisser de mon perchoir. Cramponnée, je serre les cuisses autour de lui et remercie le ciel de n'avoir pas eu l'idée de porter une jupe comme prévu. Vive les jeans !

Sans quoi je serais juste en train de me faire tripoter les cuisses à l'heure actuelle...

Maintenant que mon allure en mode « + 8 » – hauteur de mes talons du jour – ne nous ralentit plus, nous gagnons rapidement la sortie au niveau de la West 26th.

Mon cœur remonte considérablement dans ma poitrine quand ce psychopathe saute directement dans les escaliers plusieurs marches, nous faisant descendre d'un bon mètre d'un coup. Je me cramponne à lui comme une dingue et me retiens de crier : si ça se trouve, ça lui plairait !

– Nevio, après tout ça, je vais te buter, grogné-je en reprenant mon souffle.

Il rit et accélère encore. Nous ne sommes pas les seuls à emprunter cette sortie et la porte qui donne sur la rue a visiblement été forcée par des gens passés là avant nous. Je décide de ne pas m'attarder trop sur l'idée que, si on nous attrape, je suis vraiment mal : c'est du vandalisme pur et simple !

Nevio doit avoir une forme de tous les diables, car dès que nous sommes dans l'avenue, il poursuit son sprint à bonne allure, avec moi sur le dos, sans sembler gêné ou fatigué. Il oblique vers une rue transversale et continue de courir tandis que nous entendons des bruits de sirène. Je me retourne et aperçois malgré mes cheveux qui volent en tous sens une voiture de police qui file à toute allure dans

l'avenue que nous venons de quitter.

Nous gagnons une bouche de métro et Nevio entame la descente vers le sous-sol à un rythme plus raisonnable. Mon cœur commence enfin à ralentir : je vois mal comment on pourrait maintenant nous arrêter si loin des lieux du SCB. Quand je suis sûre d'avoir récupéré une voix à peu près normale, je demande avec un flegme qui m'amuse, tant il est peu représentatif de mon état réel :

– Tu peux me poser ?

Il m'ignore royalement, pendant que nous passons un des portiques du métro.

– Nevio ? Y a quelqu'un en bas ?

Il tourne la tête et j'ai un aperçu de son profil amusé.

Non, carrément hilare serait plus juste ! Mais quel foutu...

– Allez ! Je veux descendre !

– Ta cheville ? se contente-t-il de rétorquer.

Je baisse la tête et tente d'apercevoir le bas de ma jambe. Je ne peux nier que ça m'élançe depuis tout à l'heure... Après, est-ce que ça mérite de rester juchée sur le dos d'un quasi-inconnu ? Pas sûr.

Dans quel monde parallèle un truc pareil a-t-il pu arriver, d'ailleurs ?!

– Ton silence en dit long... Je me sens responsable de toi, c'était mon idée et tu t'es fait mal par ma faute dans cette course-poursuite. Je te garde sur mon dos, tu devras t'y faire, conclut-il enfin avant de se mettre à siffloter en attendant notre rame.

Mais pourquoi je lui ai dit le nom de ma rue tout à l'heure ?!

J'évalue mentalement la distance qui me sépare du sol en prenant en compte la variable cheville blessée... Ça fait quand même assez haut, en fait. Ce mec fait quoi ? Un mètre quatre-vingt et des poussières ?

Eh merde !

Et c'est ainsi que nous attendons le métro, avec l'intégralité des gens présents à la station qui nous regardent, dont certains même qui nous prennent en photo, sûrement pour relayer ça sur Internet dans la seconde.

Quand nous entrons dans la rame, moi toujours accrochée à lui, je fais mon possible pour me maintenir et l'aider un peu, craignant pour mon ego de le voir demander grâce sous mon poids.

Sauf qu'il tient bon, a priori galvanisé par ceux qui nous interpellent et lui demandent s'il a perdu un pari... ce qui semble ravir Nevio. Nous sommes l'attraction du jour, et le mec se marre tout seul !

Pitié !

Au départ, je suis à cran, énervée de me donner ainsi en spectacle. Puis, sans que je sache pourquoi, je finis par trouver ça fun : au fond, c'est lui qui ressemble à un cheval de course et moi à une Amazone, l'inverse aurait été pire, non ? J'en prends donc mon parti et contemple la rame de métro d'un point de vue inédit.

Une fois à destination, nous descendons finalement sous des sifflements et j'éclate de rire en faisant un large signe du bras pour saluer les usagers : tant qu'à être ridicule, autant y aller à fond !

– Bon, Lady, vers où ?

Un de mes bras lâche ses épaules pour lui indiquer la direction. Nevio a beau dire, son rythme est déjà moins fringant qu'à la High Line. Dans le métro, il s'est même appuyé sur un dossier pendant qu'il parlait avec un groupe de gars qui voulaient savoir comment faire pour eux aussi, je cite, « se trimballer ce genre de bombe sur le dos ». Évidemment, ça aurait pu être flatteur pour moi, mais avec Nevio, c'était devenu un concours de fanfaronnade : il a osé prétendre, avant que je n'arrive à le faire taire – en menaçant de l'étouffer sur place, mais c'est du détail ! – que c'était moi qui refusais de le lâcher.

– Tu aurais dû me poser, tu ne tiendras jamais jusqu'au bout, le provoqué-je, un brin mauvaise.

Je sens ses côtes qui s'agitent quand il rit sous moi. Soudain, le monde bascule autour de nous et je crie alors que je plonge brusquement en avant. Je me cramponne comme je peux à ses épaules et sa nuque, paniquée, certaine de ne pouvoir éviter la bise que je vais bientôt faire au béton malgré mes muscles tendus. Au dernier moment, je suis arrêtée par ses bras solides et ses mains. Curieusement agrippées à mon cul au passage.

J'ai les cheveux qui pendent et frôlent le trottoir, la tête à l'envers, et je jure comme un charretier. Nevio s'est penché vers l'avant, cassé en deux, m'entraînant avec lui dans le mouvement. S'il me lâche, c'est simple : je m'écrase par terre, je ne peux retenir mon propre poids dans cette position et son t-shirt, qui a glissé sous moi, n'aide pas puisque j'essayais justement de m'y accrocher. Quand je comprends qu'il n'a pas du tout failli tomber, qu'il a seulement fait ça pour me mener en bateau et pour me faire taire... je suis furax !

Il me relève enfin et je crisper les doigts sur ses épaules à travers le tissu de son t-shirt : demain il aura de jolies empreintes en forme de croissants de lune, une dizaine, pour être précise !

– T'es vraiment...

– Un mec adorable ? Inoubliable ? Intrigant ? Excitant ?

J'éclate de rire, incapable de m'en empêcher.

– Mais t'as fini ! T'en as zappé plein, je t'assure ! Comme impossible, insupportable ou infernal, par exemple.

Il secoue la tête comme s'il réfléchissait et j'ai l'envie un peu folle de caresser ses cheveux... ou de tirer dessus, au choix ! Ce qui est mortellement stupide et formellement interdit !

Interdit est à ajouter à impossible, souviens-t'en, ça vaudra mieux...

Si dans le métro l'agitation, le regard des gens, la gêne... tout ça me tenait loin de préoccupations plus prosaïques, je sens maintenant parfaitement sa musculature sous mes cuisses et mes mains. Tout comme la chaleur qui émane de lui ou son parfum dans son cou quand il m'a fait chuter en avant. La situation est bizarre, inédite, mais elle ne réussit pas à elle seule à éclipser le léger trouble que je tente d'ignorer. Surtout ses mains qui en ont profité pour glisser vers mes fesses. Genre vraiment, vraiment proches...

Ou c'est moi qui bloque ?

Je me concentre sur un reste de colère, pour éviter de trop penser à ce que je ressens. Nevio est trop m'as-tu-vu, rien que ce truc de me porter. Non, vraiment, il n'est pas fait pour moi...

Qui tu essaies de convaincre ?

Nous arrivons devant chez moi, en bordure de Chinatown. C'est un immeuble étroit et ancien, les escaliers sont le pire cauchemar des gens qui déménagent, et c'est ce que Nevio constate par lui-même en bas de la première volée de marches.

– Lady, nous sommes arrivés à bon port, tu vas pouvoir...

Je resserre ma prise sur ses épaules.

– Même pas en rêve ! Grimpe, canasson ! Il y a quatre étages, je te conseille de ne pas parler, tu pourrais t'essouffler...

Je sens son hésitation et c'est à mon tour d'exploser de rire.

La vengeance est un plat qui va se manger marche après marche...

– Suze...

– Assume ! Allez, grimpe !

Il râle un peu, mais finit par s'élancer. Les deux premiers étages passent assez vite, je sens un ralentissement au troisième, et le suivant lui demande un réel effort.

Je suis une sadique si ça me fait kiffer, je suppose... ? Tant pis ! J'adore !

Quand il me pose devant ma porte, je suis littéralement morte de rire. Ses yeux chocolat me dévisagent et, plus que de la fureur, comme je pensais y lire, il y a une sorte de chaleur surprenante. Il finit par s'incliner, comme pour me saluer, avant de faire jouer les muscles de ses épaules.

– OK, ce point est pour toi ! admet-il de bonne grâce... et le souffle court.

J'approuve, faussement sérieuse.

– C'est le karma !

Il me fixe une seconde, puis sans que je m'y attende, me vole un baiser. Le contact est fugace, sa bouche me semble brûlante contre la mienne. L'idée de le repousser ne me vient même pas à l'esprit : ce

que je veux, c'est plus ! Qu'il penche un peu la tête et se rapproche, sentir sa langue... Mais j'ai à peine réalisé ce qu'il est en train de faire qu'il m'a déjà relâchée. Il a les lèvres bien plus douces que leur aspect ne le laisserait supposer. Après la chaleur de son corps, c'est celle de sa bouche qui me manque tout à coup.

Un silence gêné suit, je m'efforce d'ignorer le fait que j'ai froid depuis que je ne suis plus contre lui... et que vu notre activité de la soirée, ce mec est forcément pile le genre de gars à éviter.

Il lit peut-être quelque chose sur mon visage, car le sien devient impénétrable. On dirait presque un tour de magie tant c'est rapide et immédiat ! Il m'adresse un sourire de façade et, après un signe, dévale les premières marches. Alors qu'il passe l'angle de l'escalier, se dérobant à ma vue, il me lance :

– On dîne demain soir ensemble, rendez-vous au Meatpacking District !

Je cligne des paupières avec l'impression d'halluciner. Heureusement, mon esprit se remet enfin en route après avoir été court-circuité par un baiser surprise, totalement hors de propos.

– J'ai même pas ton numéro, Roméo ! crié-je en me penchant par-dessus la rambarde.

Au niveau du second, son visage apparaît au tournant.

— Mais si, évidemment ! Cherche à H.

Je fronce les sourcils devant son expression taquine. Une minute après, la porte de l'immeuble claque. Il est parti.

À nouveau prise de cours, et honnêtement, c'est rare qu'un mec arrive à ce résultat, du moins pas depuis des années, je sors mon téléphone de mon sac. Ce qui me fait réaliser que je ne l'ai pas fait depuis notre départ du restaurant. Soit combien de temps ?

Ouah, trop étrange pour la nana qui pourrait assurément donner son nom à un syndrome de dépendance lié aux réseaux sociaux...

Je repère toute de suite une icône SMS mais l'ignore, cherchant dans mon carnet d'adresses. Pourquoi a-t-il parlé de « H » d'ailleurs ? Il s'appelle Nevio Bosco, aux dernières nouvelles...

Je manque de peu de rater le contact, faisant défiler la liste d'un pouce impatient. Plus lentement, je remonte à nouveau les prénoms et contemple mon écran, ébahie.

Sérieusement ?!

Effectivement, vu comme ça, tout s'explique ! Il n'a pas écrit « Nevio » mais « Hot Nevio »... Normal quoi.

Ce mec est bon à enfermer en fait !

Sans réfléchir, je sélectionne le contact et la photo attribuée apparaît : un selfie de lui, la tête penchée sur le côté, en pleine imitation d'un top modèle de lingerie. Enfin, c'est ce qu'il doit croire, ce n'est pas

que je confirme le potentiel... Bon, si !

Je bascule en mode SMS.

[Sérieusement ?!]

Non, ce n'est pas assez fort. J'aurais dû essayer un truc plus genre : « WTF ?! » Mon portable vibre dans ma main.

[Lady, tu n'as encore RIEN vu, crois-moi...]

Et en effet, à cet instant, je le crois sur parole !

Je secoue la tête. La vraie question, dans le fond, c'est plutôt *comment* une nana comme moi, avec un caractère pareil, limite ingérable... a pu trouver un mec qui a l'air pire ?! Jamais un type ne m'a fait paraître sage et posée. Même pas en rêve.

Je déverrouille ma porte, rentre dans l'appart et joue des pouces pour raconter toute la soirée le plus rapidement possible par SMS à Camélia, qui a finalement décidé d'aller chez Alessandro, suite à l'insistance de ce dernier.

Euh... oups ? Peut-être sont-ils occupés... Je rectifie : sûrement le sont-ils, en fait.

Trop tard, le SMS est déjà envoyé. Tant qu'à jouer les trouble-fêtes, je demande aussi si elle a la moindre idée de la manière dont le numéro de Nevio a pu atterrir dans mon carnet d'adresses.

Alors que je me prépare une tisane – je ne l'avouerais pas, même sous la torture, mais j'en ai une espèce de passion honteuse, ce qui me donne un air de mémé – mon portable vibre.

Je le récupère, armée de mon mug *Keep Calm and Cook !* utilisé discrètement – espérons – sur le plateau de tournage la fois où j'ai rendu visite à Camélia.

[Quand on est allées aux toilettes, visiblement, Alessandro est parti parler à un habitué et a laissé Nevio sans surveillance à table. Erreur stratégique, dont il s'excuse platement, pour le citer. Nevio a dû en profiter. Alessandro a levé les yeux au ciel en disant ça...]

La précision me fait rire. Camélia pourrait le peindre son Alessandro, tant elle le reluque, le contemple, le dévore des yeux... et du reste ! Nouvelle vibration de mon portable.

[Tu peux toujours effacer le numéro... Si tu veux, quoi...]

L'abus de points de suspension parle de lui-même. Pourquoi semble-t-elle douter que j'hésite une seconde à balancer « Hot Nevio » à la corbeille ?

Je relis mes SMS... Non, je n'avais pas l'air excitée ou contente, Camélia s'imagine tout ça ! C'est simplement l'adrénaline après avoir failli nous faire pincer par les flics, évidemment que je me fiche de ce mec comme de mon premier tweet... dont je me souviens encore, en fait.

Je regarde l'écran et la touche pour supprimer un contact de mon répertoire. Alors que je prends une gorgée cassis-hibiscus-grenade, mon pouce n'a toujours pas fait la fameuse action. Impossible de cliquer sur cette icône.

Bah ! Je le ferai demain, voilà tout...

6. Les amis d'abord

NEVIO

Quand j'émerge, la matinée est déjà bien avancée. La veille, il m'a fallu une heure pour rallier Brooklyn en métro. J'ai ensuite craqué et regardé sur le câble des courses de moto-cross auxquelles je savais qu'un pote participait, juste pour voir comment il s'en était tiré.

Le MotoGP et le cross ont des points communs tout en étant très différents. Le GP, c'est l'adrénaline pure due à la vitesse : foncer sur la bande d'asphalte, prendre un virage à la corde... Le cross, c'est autre chose. Le circuit n'est pas en bitume mais en terre battue, les frissons viennent du challenge : ne pas s'embourber, gérer chaque ornière qui risque à tout instant de t'envoyer valser... Tu ne peux pas aller vraiment à fond, juste faire une performance de maîtrise. Or, c'est moins drôle, clairement – du moins, à mon goût.

S'il y a un truc pour lequel je dois plaider coupable, c'est ma dépendance à la vitesse !

Je m'étais mis au SCB pour ça : aller vite. Je n'étais pas majeur quand j'ai commencé à devenir obsédé par ça. J'ai commencé à m'entraîner sur des circuits autorisés pour des GP grâce à Clive. C'est lui qui m'a permis de ne pas terminer en taule, j'aurais fini condamné comme bien de mes potes, sinon.

L'évocation de Clive me réveille brutalement, et je roule hors de mon pieu qui est sens dessus dessous. Le soleil rentre dans ma chambre par la lucarne, accompagné d'une odeur de curry du resto du coin. Je m'étire et les draps jouent sur ma peau nue : je pionce toujours à poil.

Mon téléphone est sur la table de nuit, je le récupère et vérifie l'heure en bâillant. L'idée d'emmerder la Lady me vient aussitôt. Je tape donc un SMS rapide :

[Je parie que t'as mal dormi, ma belle. C'est l'effet que j'ai sur les filles, pas besoin de nier, je sais que tu as rêvé de mon corps toute la nuit, te tournant et te retournant comme une dingue. Mais respire, Lady, ce soir je mets fin à cette torture, je t'autoriserai à dormir dans mes bras.]

Le SMS est bidon, ça va juste lui filer les nerfs et j'adore cette idée. Cette fille doit provoquer un truc chez moi, c'est... son regard ? J'ai toujours aimé les yeux bruns, ils ont un côté dangereux, mystérieux. Ou la forme de sa bouche. Une bouche pulpeuse, un peu large mais pas trop.

Une bouche à croquer dedans, à lécher...

J'imagine ses lèvres sur ma peau... Fait chier, c'est long d'attendre ce soir ! Et puis il y a le reste : sa poitrine haute, son cul insolent, la manière dont elle penche la tête l'air de me dire « tu déconnes ? » en permanence, comme pour me défier...

Un bip émis par mon portable trouble mes fantasmes érotiques, bientôt responsables d'une érection...

Au temps pour moi : c'est déjà le cas.

[Dans tes rêves, mec. SCB, va...]

Je tape aussitôt, le sourire aux lèvres :

[Je savais que tu kifferais le *Cannonball* et toute cette adrénaline.]

[Nope. SCB pour « Sexy Connard Bosco » !]

Si elle n'a pas terminé par « dugland », je sens qu'elle a failli. Ce qui au lieu de m'énerver me file un gros fou rire. Je me lève enfin et traverse l'appart pour aller boire au goulot de la bouteille de jus de fruit.

Cette fille me mangera bientôt dans la main, c'est clair, net et précis !

Après l'avoir fait poireauter cinq minutes, je reprends mon smartphone.

[Sinon, j'ai remarqué que tu m'avais répondu dans la seconde, Lady.]

Avant qu'elle ne puisse réagir, j'enfonce le clou.

[Et que tu n'as pas supprimé mon numéro... Conclusion : t'es complètement accro. Un peu rapide, non ?]

Je l'imagine en train de lire ces mots, sourcils froncés, sa jolie bouche de nana sexy laissant échapper un vrai juron de camionneur.

Et là, elle va m'ignorer, trop vexée.

J'attends un moment pour vérifier ma théorie... Et mon portable reste silencieux : bingo ! Je sens que la rendre un peu dingue va m'occuper jusqu'à mon départ de New York. À part la salle de sport, je n'aurai rien de mieux à faire de toute façon.

Torturer cette fille s'annonce déjà comme mon prochain hobby favori !

En attendant ce soir, je dois m'occuper et je suis donc mon programme habituel ; je prends assez de café pour remplir l'Upper Bay, j'avale vite fait un petit pain trouvé dans mon placard qui n'a pas l'air moisi et passe sous la douche pour me réveiller pour de bon. Entre-temps, Sandro a pris le temps de répondre à mon SMS de la veille.

[OK, on se rejoint au club de Central P. J'y serai en milieu de matinée et je partirai vers 11 heures pour le resto.]

[Cool, je suis en chemin.]

Évidemment, c'est faux. Mais il me connaît, donc il le sait très bien.

Je suis peut-être pas l'ami idéal, j'admets !

Enfin prêt, j'attrape mon sac, me promets de choper en chemin un truc comestible, n'importe quoi, mais de préférence un bagel ou un bretzel, puis je claque la porte. Je dévale les escaliers quatre à quatre pour retrouver l'animation de la rue. Le sweat à capuche que je porte me tombe sur le visage et je dois avoir l'air d'un type qui s'apprête à braquer un épicier. Mais vu le quartier craignos dans lequel j'habite, il faudrait que j'aie en plus un automatique dans la ceinture de mon futaal pour inquiéter les passants.

Une heure plus tard, j'arrive à la salle où nous nous entraînons ensemble, avec Sandro. Quand il n'est pas dispo, je préfère aller dans un autre club, à Brooklyn ; il y a un cours de boxe et plein de gars qui essaient de devenir pros y vont. C'est une ambiance particulière, plus urbaine et authentique que celle de ce club huppé, même si l'odeur de sueur qui l'accompagne en décourage certains. L'un des profs propose aussi du krav-maga, ce qui me convient bien.

Addict des sports extrêmes inside !

Je retrouve Sandro déjà installé sur un tapis de course. Il court tout en checkant ses mails sur son smartphone. J'approche en douce pour dérégler le tapis et le faire s'étaler comme une merde...

– Même pas en rêve, Nev !

Il continue à consulter son portable comme ça, sans me jeter un regard.

En fait, il a cru que j'allais l'écouter ?

À fond dans mon rôle de sale gosse, j'appuie sur le bouton qui déclenche l'arrêt d'urgence et, au lieu d'être déséquilibré, Sandro saute sur le bord du tapis.

Ma foi, il a beau passer sa vie en cuisine, il a encore la forme...

– *Minchia !* grogne Sandro qui jure uniquement en italien quand il devient vraiment grossier.

Je remarque malgré tout le sourire qu'il retient et lui tape dans le dos.

– J'aime quand tu me dis des cochonneries, grand fou, va...

– Rappelle-moi pourquoi j'accepte encore de te fréquenter ?

Je fais mine de réfléchir en sautant sur le tapis à côté du sien, lui a déjà repris son rythme de croisière, courant d'une foulée puissante.

– Hmm, laisse-moi chercher... la cuisine de ma mère !

Quand je prononce ces mots, Sandro, synchro, affirme « La cuisine de ta mère ! » d'un air blasé. Cela nous fait rire et on court ensuite un moment en silence.

– Cam ?

– Camélia va bien. Elle râle un peu à cause des interviews que *Keep Calm* lui demande de faire pour les diffuser à la sortie ; elle passe son temps à répéter que son boulot, c’est cuisinière, pas actrice, mais ça devrait bientôt se tasser... Et toi, que nous vaut le plaisir de te voir si longtemps à New York, monsieur le globe-trotteur ?

J’accélère un peu, juste pour emmerder Sandro, qui me suit malgré lui : ce mec est un compétiteur né !

Ça fait déjà plus de quinze ans que ça dure !

Pendant dix minutes, on s’épuise ainsi à courir comme si la fin du monde était toute proche, puis Sandro ralentit en levant les yeux au ciel, ce qui me fait marrer. En fait, il est devenu super guindé.

Ou alors c’est moi qui suis barré et il souffre de la comparaison ? Ça se discute...

– Alors ? me relance-t-il.

Merde, il est à peine essoufflé et je viens de forcer comme un con, j’ai les muscles des jambes qui brûlent !

– Ah, tu sais, j’ai buté un mec en Europe, je dois me cacher un peu...

Sandro lève les yeux au ciel. Je pense qu’il arrive à faire ça presque aussi souvent que ma lady d’hier, Suze Sexy.

Tiens, si elle persiste avec son SCB, je vais la titiller avec ça...

Si j’étais un mec normal, je reculerais et abandonnerais l’idée que j’ai eue. Mais je suis tout sauf ça... Je descends du tapis pour chercher sur mon portable en 4G. Je trouve la vidéo sur YouTube et hésite une seconde... C’est « vintage » ou pas comme référence ?

On s’en fout, ça va la faire grogner !

Je tape donc ce SMS :

[De SCB à SLS...]

En ajoutant l’URL de la vidéo de *Hey Sexy Lady* de Shaggy. Ça date de 2009, elle connaît forcément, elle devait être ado, comme moi. Ma blague pourrie me fait rire tout seul et je croise le regard intrigué de Sandro.

– Tu finiras par te faire interner, tu le sais ? Y a peu de mecs avec un comportement aussi louche que toi... Alors, tu te ramènes ?

Il vient de s’allonger sur le banc pour soulever des haltères après avoir glissé quelques poids supplémentaires sur la barre. Je passe derrière pour me placer au niveau de sa tête.

– Prêt ?

Il acquiesce. Je déloge la barre d'haltères des crochets où elle repose et l'aide à la stabiliser avant de le laisser se débrouiller. Il a un bon rythme. Je suis plus musclé que lui : je m'entraîne plus et la moto est très physique, je suis obligé de m'entretenir pour être sûr de tenir le coup lors des GP. Mais je dois le reconnaître, il n'est presque pas ridicule.

Au bout d'un moment, je me livre à ma blague préférée : j'appuie sur la barre pour le freiner dans la remontée. Les muscles de ses bras se bandent et je me marre en le provoquant :

– Allez, force... Tu m'as traité de quoi tout à l'heure ?

Il grommelle entre ses dents, répétant l'insulte, puis quelques autres pour faire bonne mesure.

– C'est avec cette bouche que tu embrasses Camélia ? ironisé-je.

Il ne dit rien, luttant déjà pour remonter l'haltère malgré la pression que j'exerce. Enfin, d'une voix terriblement calme, il remarque :

– On va inverser les rôles dans dix minutes, mais bon, c'est toi qui vois...

Un bip s'échappe de ma poche arrière et je lâche la barre pour vérifier mes messages. Le grognement soulagé de Sandro me fait ricaner.

– Enfoi...

J'ouvre le SMS, ignorant mon ami devenu belliqueux.

[Si tu m'envoies *Boombastic*, je supprime ton foutu numéro de mon tél ! Promis, juré... je ne peux pas cracher, je suis dans un loft à 1,2 M >.>]

Je souris et réponds aussi sec.

[Tu préfères Eminem, Akon ? Je ne te sens pas très rap, R'n'B, je me plante ?]

Sa réplique ne se fait pas attendre :

[Faites-le taire...]

[Cypress Hill ?]

J'aime bien insister. Ça rend les gens un peu chèvre ce côté « irritant » dont j'use et abuse.

[!!! Nevio, tu es juste un pauvre timbré... Je vais t'éviter jusqu'à la fin de ma vie !]

Mouais... Je ne dis rien et attends pour voir, juste par jeu. Et effectivement, une minute plus tard :

[Pourquoi : SLS ?]

[Tu aimerais bien le savoir, hein ?]

[Nevio... Et là, comme tu ne peux pas me voir, je lève les yeux au ciel si fort que j'ai peur qu'ils fassent un tour complet !]

Je souris.

[Merde, ça doit être douloureux... Cherche, on en reparlera ! À ce soir.]

Je range mon portable, bien décidé à ignorer le SMS qui ne va pas tarder à m'annoncer qu'elle ne voudra plus jamais me voir... alors même qu'elle aura répondu dans les deux minutes. De son taf, qui plus est.

À mon tour de succéder à Alessandro sur le banc. Je soulève les poids avec régularité, expirant à chaque fois que je pousse, inspirant à la redescente. J'ai fait tellement de muscu dans ma vie pour la moto que tout ça m'est aussi familier que manger ou boire. C'est tranquille, ça vide la tête.

Je vois bien qu'Alessandro hésite à me rendre la monnaie de ma pièce de tout à l'heure, mais il est du genre « mec bien » – mon opposé, quoi – et il n'osera pas. Je croise son regard bleu interrogateur.

- C'était qui les SMS ?
- Ta femme ! le défié-je.

Il ne s'agace même pas, soupirant lourdement.

– Suze...

Son visage est soudain si souriant que ça en devient inquiétant.

- Ah... Tu as tellement tort de t'attaquer à une fille pareille ! Tu vas te faire laminer, mon gars, ricane-t-il.
- Pourquoi ?

Je pose la question par politesse, pas par intérêt : je suis sûr de moi, je ne doute pas une seconde de pouvoir m'amuser avec elle. Ce type est maqué, il a juste perdu tout instinct.

- Je m'en voudrais de te spoiler la fin. Tu ne pouvais pas enfiler un futsal sans trou ? Tout le monde nous regarde, râle Alessandro, qui met toujours un point d'honneur à se fondre dans le décor pour mieux observer les autres.
- Tu sais très bien où je m'entraîne normalement, je préfère faire couleur locale... rappelé-je.
- Tu ne m'as pas répondu pour le boulot ?
- Et Camélia, comment va ?

Son soupir ressemble plus à un grognement. Sandro, je l'adore. Vraiment, un mec en or, un frère. Mais il a des tendances à se prendre pour mon paternel, qui me traque déjà assez ! Donc, quand il m'interroge, même sur des trucs cons, j'aime bien répondre à côté.

– Je te l'ai dit : elle bosse comme une dingue, est montée sur ressort, c'est une perle. Et toi ? Pourquoi tu es sur New York ? martèle-t-il, ensuite, impitoyable. Je dois téléphoner à Jack ?

Je grommelle, vexé :

– Oui, papa... Rien, une course où j'ai eu une conduite un peu plus « sportive » que d'habitude, ça les a fait flipper.

Il reste un instant silencieux.

– « Sportive » ? Alors que tu es l'un de ceux qui ont la conduite la plus offensive des GP ? s'enquiert-il, avec, pour le coup, une vraie angoisse dans la voix.

– La barre...

Il l'attrape et la remet dans le logement alors que je me relève, refusant de continuer la muscu alors qu'il commence à m'agacer à me flicker ainsi. Je m'essuie sur une des serviettes-éponges du club.

– Écoute ça va, rien de sérieux... Je dois juste réfléchir un peu, selon eux. Je fais ma période de pénitence et j'y retourne.

Sandro tique.

– Jack t'a rarement suspendu, ça devait être grave, remarque-t-il.

Je me tais, pas prêt à mentir ou à faire le mec qui regrette : c'est du vent tout ça, je n'ai pas abusé, ou en tout cas, je n'ai mis personne en danger – seulement moi.

Nous recommençons à nous entraîner, et devant mon mutisme, Sandro fait des efforts pour relancer la conversation. Une heure après, il me quitte pour le resto. Je fais près de trois heures de sport en tout, avec quelques plages de récupération intercalées.

Quand je regagne le vestiaire pour me laver, je trouve un SMS de Ted, celui qui m'a prévenu du dernier *Street Cannonball*. L'un de mes potes de l'époque s'est fait pincer par les flics au bout de la High Line et est en prison. Il a besoin d'aide pour payer sa caution.

Je me lave rapidement, enfile un jean et un t-shirt noir avant de rejoindre le métro. J'ai l'adresse de l'endroit où il a été emmené par SMS. Quand un de mes potes est arrêté, il sait qu'il peut compter sur moi. Alessandro y voit des profiteurs, personnellement, je me doute de ce que ressentent ces types qui n'ont pas un foutu rond. Les SCB sont l'unique truc qui leur permet de mettre de la folie dans leur vie monotone de chômeurs ou d'ouvriers – quand ils font des tafs réglos. Je suis le seul à avoir eu du bol et à avoir pu en faire mon métier.

La thune, ça se gagne, ça se perd, ça se donne.

Tous mes potes connaissent ma devise, c'est la même pour la famille dont j'ai épongé des dettes sans chercher. La moto me permet de vivre à l'aise, autant que ça profite à d'autres, et quoi qu'en pense Sandro, je sais très bien reconnaître les faux-culs des autres, et ceux-là n'obtiendront jamais rien de moi.

Pire, j'ai presque le devoir d'aider ces mecs-là, qui n'ont pas eu la même opportunité que moi. Je n'abandonne jamais personne, quel que soit le prix à payer.

Et comme je le prévoyais, sur mon portable, il y a un message de Suze.

[Non mais, ne m'attends pas, hein ! Flash info : je vais te fuir à tout prix, SCB !]

Curieux, j'ai failli lire son SMS avant celui de mon pote, je dois être crevé...

7. Made in Manhattan

SUZE

Mes talons claquent sur le bitume de Midtown alors que je rallie mon agence. Car Dieu merci, au réveil ce matin, j'ai pu constater que ma cheville allait bien, même si j'ai évité de prendre des escarpins trop hauts pour ne pas tenter le diable. J'ai rendez-vous dans une heure avec Sergueï Anishka, un jeune client d'origine russe particulièrement taciturne et friqué. Avant ça, il me faut récupérer les clés du loft que je dois lui montrer. Je suis un tout petit peu en retard.

Oui, bon, je devrais déjà être à l'agence ! Toujours positiver...

À la base, le mec est plutôt gentil. Et, clairement, ce n'est pas toujours le cas ! Il a une espèce de classe froide presque sexy, un genre de James Bond en costume...

Enfin, version trentenaire ! James a vieilli...

Il a toujours été poli avec moi, même si je l'ai vu devenir glacial et remettre à sa place l'un de ses collaborateurs pour un dossier oublié. Dans ces cas-là, on pourrait plutôt penser aux méchants qui collent aux basques du fameux espion britannique.

Un AK-47 humain ; on voit que ça vient de chez lui !

Avec moi, il est toujours gentleman, avec une adorable pointe de désuétude si je le compare aux hommes que je fréquente habituellement. Il me tient la porte, m'appelle « mademoiselle », me laisse passer devant... C'est tellement rare que j'ai pensé à le proposer pour un documentaire, genre : « Le dernier gentilhomme encore en vie, portrait, interview d'un Darcy moderne » !

Je croise une femme qui détaille mes vêtements sans la moindre subtilité, sourcil haussé. En réponse, je lui souris largement : ma tenue saumon et blanc attire certes un peu l'œil au milieu de cette foule aux couleurs tristes, mais c'est très tendance.

Achète le Cosmo du mois prochain, ils le diront tous dès qu'ils m'auront vu fringuée ainsi !

J'accélère un peu plus, paniquée à l'idée qu'Anishka arrive avant moi. À ce rythme, je n'aurai pas besoin de faire de sport aujourd'hui, marathon en talons hauts oblige !

Enfin, je pousse la porte de l'agence. Mary, notre secrétaire, est derrière le bureau gris de l'entrée. Un casque vissé sur la tête, elle répond plus vite que son ombre tout en tapant un courrier. Ses joues rondes, ses yeux clairs et un sourire avenant lui donnent un air de bonne copine difficile à ignorer. En l'apercevant, on a aussitôt envie de lui confier les derniers potins ou nos états d'âme.

J'en déduis que notre boss est dans le coin ; sinon elle a plutôt tendance à se faire les ongles à cette

heure !

–... en vous remerciant, conclut-elle en raccrochant.

Elle détaille ma tenue d'un œil sans compromis : Mary est une amie tout aussi fashionista que moi, même si sa taille XL la contrarie beaucoup. J'ai beau lui proposer une virée shopping ensemble, car ça n'a rien d'une fatalité, elle ne m'écoute pas à ce sujet.

– Coucou, ma belle ! Ça va ? s'enquiert-elle.

Je lui rends son sourire, avant de m'approcher du bureau.

– Pas mal, j'ai rendez-vous avec M. Anishka, il me faudrait les clés du loft sur Union Square.

Dans l'enceinte de l'agence, je porte une scrupuleuse attention à bien utiliser les « monsieur » ou « madame ». Becky, une collègue, ne le faisait pas et le patron l'a recadrée de manière assez sévère : aucune familiarité ! Et je ne peux pas me permettre de perdre ce taf. Mary jette un regard au couloir qui mène aux bureaux que les agents immobiliers de la boîte se partagent, avant d'enchaîner à voix basse :

– J'ai a priori un nouveau contrat, j'attends les arrhes pour être sûre. Ça serait samedi en 8, donc un nouveau job de serveuse en vue pour toi !

Elle ne me demande même plus ou ne se sert plus du « s'il te plaît », super...

Je soupire, consciente que je n'ai guère le choix. Mary, en plus de son boulot de secrétaire, a un rêve : celui de monter sa boîte pour proposer des serveurs lors de soirées, cocktails et autres événements organisés par des particuliers. Elle s'est associée à une femme traiteur à domicile et je bosse régulièrement comme serveuse pour la dépanner.

Je réponds d'une voix légère, bon gré mal gré... Il me faut de l'argent : mon compte est actuellement sous le niveau de la mer et je crois que, si ça continue, je finirai dans les abysses insondables du découvert bancaire.

– Bien sûr ! Pense à me faire suivre les infos par SMS et me le rappeler avant...

Mary se penche pour atteindre le coffre-fort dissimulé sous son bureau, qui contient les clés des biens que nous avons à la vente. J'attrape celles du loft, puis la quitte sur un salut.

Notre agence n'est pas trop loin d'Union Square et je n'ai qu'à marcher vers le Vineyard Theatre, qui se situe dans la même rue que le loft. J'avance à vive allure, brûlant quelques-unes des calories engrangées la veille dans le resto des Bosco. Cette réflexion en amène une autre : Nevio. Le délirant, inattendu, ébouriffant – et je pourrais continuer ainsi un moment – Nevio. Je repense aussi au *Street Cannonball*, responsable d'une de mes plus grosses montées d'adrénaline de ces dernières années. Si on m'avait dit un jour que j'assisterais à ce genre d'événement, j'aurais juste explosé de rire.

Je fuis le danger, les trucs à palpitations, même les manèges à sensations ! J'aime avoir une vie *girly*, confortable. Mon pic d'adrénaline à moi ? Le *Black Friday* ! Personne ne parcourt les allées de mes

magasins de fringues préférés plus vite que moi les jours de soldes et quel bonheur de dénicher le top Donna Karan à moitié prix ! Pour le reste, je passe mon tour ! Mon métier y contribue, mes règles de conduite sont accompagnées d'objectifs bien précis, bref : tout est sous contrôle.

La seule folie de mon quotidien se trouve dans la couleur et les formes atypiques de mes vêtements.

Un coup d'œil à ma montre me rappelle que j'ai moins de cinq minutes pour rallier mon rendez-vous ou je vais commettre une faute professionnelle ! Sergueï m'a proposé de m'emmener sur place avec sa voiture, mais j'ai préféré refuser. Il a un côté *control freak* qu'il me plaît de contrecarrer. Enfin, autant qu'il est possible avec ce genre de clients.

Une fois arrivée, je reconnais le SUV gris métallisé et me dirige vers lui d'un pas pressé. Sergueï en émerge aussitôt, comme s'il me guettait. Je lui souris et m'approche, main tendue. Comme souvent, il la serre un moment, avant de m'attirer à lui pour me faire la bise. J'ai des origines françaises, j'ai longtemps vécu à Paris, pourtant même là-bas personne n'agirait ainsi avec un client !

D'ailleurs, c'est bizarre, je pensais ça très français, et en fait, les Russes doivent le faire... en affaires ? À moins qu'il n'adore mon parfum !

– Bonjour monsieur Anishka, je vous ai fait attendre ? demandé-je, tout sourire, pour l'empêcher subrepticement d'oser répondre oui.

Il se recule et me dévisage de ses yeux bleu glacier. Sergueï Anishka est un bel homme, c'est indéniable. Il doit faire à peu près un mètre soixante-dix, une carrure respectable strictement entretenue, soulignée par un tailleur anthracite sur mesure. Ses cheveux courts et blonds amplifient un côté nordique et me poussent souvent à l'imaginer en chapka ou sur la taïga lancé à vive allure sur un traîneau tracté par une meute de chiens, jeune et valeureux guerrier à la rescousse d'une belle Russe en détresse. Sa mâchoire impeccablement rasée lui donne un air net, très... James Bond, j'y reviens.

Peut-être a-t-il un Smith & Wesson sous sa veste... Et peut-être que Daniel Craig me fait un peu craquer !

– Du tout. J'étais en *conf call*, je suis arrivé plus tôt exprès. Vous êtes magnifique, comme d'habitude. Une vraie Carry Bradshaw !

Je lui souris, pas dupe de son manège. Ce Russe est loin d'être bête ; il a dû sentir que j'étais accro à la mode et me sert cette référence pour se montrer gentil. Chose perturbante avec Sergueï : je ne sais jamais s'il me drague ou s'il se comporte de cette manière avec toutes les femmes. Mais je ne vois pas vraiment comment vérifier ma théorie : le seul à nous suivre un peu partout, son chauffeur, est un homme.

Et lui demander de but en blanc serait sympa, mais no way !

– Alors, vous me montrez ce fameux loft ? dit-il avec la pointe d'accent qui lui fait légèrement rouler les r.

J'approuve gaiement :

– Allons-y !

J'embraye aussitôt sur mon sourire de pro aguerrie – un poil faux-cul donc ! – et le précède pour me diriger vers le bâtiment. Union Square et ses alentours sont toujours recherchés par mes clients : nous sommes au cœur de Manhattan, il y a des *brownstones* pleins de charme. Ce bien a beaucoup d'atouts. Malgré tout, je doute qu'il le choisisse !

Déjà, parce que ce client est l'un des plus difficiles qu'on m'ait confiés. C'est simple, je lui ai fait visiter un quart de Midtown, sans succès ! J'ai essayé de changer de secteur ; peine perdue ! Il me parle de loft, puis quand je me concentre là-dessus, il me demande si nous avons des hôtels particuliers à la vente. Je lui en ai montré plusieurs, dont un parfait sur l'Upper West Side, et à nouveau il change d'avis pour me parler d'un duplex dans un ancien entrepôt, « plus... contemporain, vous voyez ? »

Un bipolaire de l'immobilier, en somme !

Bref, depuis deux semaines, nous sommes de retour à la case : « J'aimerais bien un *brownstone*, en fin de compte, une valeur sûre, quelque chose de... new-yorkais. » Je prends mon mal en patience parce que si jamais je parviens à le convaincre, la commission devrait vraiment m'aider financièrement !

Nous montons ensemble dans l'ascenseur privatif, où j'insère la clé spéciale qui permet de le débloquent et d'accéder aux étages, assurant ainsi une grande tranquillité aux propriétaires. J'épargne ma salive en lui faisant remarquer ce détail ; ses yeux sont en permanence braqués sur moi, il a forcément noté cet atout.

– Il y a une superficie de 400 m² répartis en duplex, trois chambres et autant de salles de bains, un bureau...

Je continue mon inventaire un moment. Être agent immobilier doit avoir des points communs avec serveur : on propose un long menu en espérant que le client aura retenu votre monologue alors qu'en général, il est bloqué sur une des premières choses que vous avez énoncées.

– 400 m² ? Un peu juste, j'en ai peur... Voyons l'agencement.

Qu'est-ce que je disais !

Pro, je reste souriante et déverrouille la porte blindée de l'appartement ; le type de détails que mes clients adorent pour cacher leurs bijoux, tableaux ou que sais-je encore, quand, personnellement, je ne peux m'empêcher de penser au film *Panic Room* !

Notre visite du loft, vu sa taille, prend plus de vingt minutes. Dans ce boulot, j'essaie de me montrer présente, tout en laissant aux potentiels acheteurs une vraie liberté d'action ; je crois qu'ainsi, ils ont plus de chance de se projeter dans le lieu. Mais gare à moi si je ne réponds pas à une question capitale du genre : « Combien de spots y a-t-il en tout dans l'entrée ? » dans une espèce de galerie des Glaces, où même l'électricien d'origine a dû arrêter de compter !

Une fois que nous sommes revenus au salon, Sergueï examine la vue par la fenêtre, pensif. Quand il entre dans cet état de maître zen, j'ai toujours mauvaise conscience à le déranger.

Mais « time is money » ! Enfin, surtout s'il signe un compromis !

Je fais un léger bruit avec mon talon pour l'inciter à tourner la tête, puis lui souris.

– Alors, monsieur Anishka, que pensez-vous de ce loft ? Des remarques, des questions ?

Il me détaille de ses yeux clairs. Son expression serait tout à fait ce que j'imagine quand on me dit le mot « nonchalant ».

– Il a... des qualités. Et, pour me montrer parfaitement honnête, mademoiselle Malloy, je crois que j'arrive au bout de l'une des miennes : la patience.

Eh merde ! Qui c'est qui va se faire passer un savon ?

J'essaie de ne pas me raidir, conservant un sourire de façade. Un client de cette trempe allait forcément me donner du fil à retordre, pourtant je pensais gérer, surtout après M^{me} Heath, la pire mégère de tous les temps qui a quand même signé son compromis de vente !

– Je suis vraiment désolée, finis-je par admettre à voix haute. Je fais mon possible pour vous présenter des produits intéressants, mais je me rends compte que nous ne parvenons pas à trouver un bien qui vous fasse réellement envie...

J'hésite sur la suite : les clients riches ont tous les droits, jusqu'à celui de visiter deux milliards de maisons et de refuser d'acheter pour des poignées de porte qui ne leur reviennent pas. Si je lui propose de continuer avec une collègue, j'aurai échoué et mon patron ne laisse rien passer. Il est donc impensable de lui faire remarquer le nombre de visites déjà effectuées ensemble qui, même pour ma clientèle ultra-exigeante, est au-dessus de la moyenne.

Il lève une main apaisante. Il se manucure ? Et cette montre : une Dior, non ?

– Je vais me montrer plus direct. En réalité, ce loft possède beaucoup des qualités que je recherche même si une surface de 400 m² est un peu juste. J'aurais besoin d'au moins 500...

Et ce mec est célibataire ! S'il se trouve une chérie, il lui faudra le Taj Mahal !

– Non, en parlant de ma patience, ce que je voulais vraiment dire, c'est qu'après quatre mois à vous fréquenter régulièrement, et vous courtiser, précise-t-il en levant un sourcil, j'aimerais passer au stade supérieur... Souhaitez-vous dîner avec moi ?

Il accompagne cette demande du sourire le plus charmeur et chaleureux que je ne lui ai jamais vu.

Je cligne les paupières.

Il est sérieux ? Il me draguait vraiment ?!

Pour le coup, je ne m'y attendais pas. Non mais c'est vrai : la moitié de mes clients me lancent des compliments, des clins d'œil, voire des répliques salaces. C'est une espèce de droit du client de se

montrer lourd – dans leur tête en tout cas. Il m’a même déjà fallu en recadrer qui ne se contentaient pas d’allusions, tandis que madame comptait les brûleurs dans la cuisine.

– Eh bien, je suis surprise, avoué-je. Je dois avoir l’air un peu aveugle, je me doute, mais je n’avais pas remarqué...

Il sourit, presque gentiment ou comme s’il était attendri.

– La plupart des biens m’ont plu, tout comme vous. Je n’ai pas voulu vous manipuler, mais je ne pouvais me résoudre à arrêter de vous fréquenter si rapidement.

En voilà une bonne ! Des heures de recherches, de visites... et il aurait peut-être pu acheter l’un des apparts ?! J’essaie de me raisonner et de faire taire le début de colère que je ressens : il dit ça pour m’amadouer, forcément. Ce genre d’hommes ne passe pas à côté d’un appart parfait pour les jolis yeux de la brunette qui lui présente.

Il ose un pas vers moi, ce qui me fait prendre conscience d’une chose : si je l’ai toujours considéré d’un œil professionnel, en fait, il est assez bel homme.

– J’avais aussi envie de savoir si vous alliez me faire des avances ou m’interroger sur mon argent et vous avez été étonnamment discrète. Vous avez de l’humour, preuve d’intelligence, un charme indéniable... Alors que pensez-vous de ce dîner en tête-à-tête ?

Tout ça est plus qu’agréable à entendre, je dois bien l’avouer. Pourquoi est-ce donc énoncé avec une telle froideur ? Un accès de pragmatisme, de timidité ? On ne dirait pas pourtant... Puis je réalise qu’il est en tout point l’homme que je recherche : installé dans la vie, calme, réfléchi, du genre à se poser... et riche. Je repense à la sonnerie de mon portable.

Tu t’es toujours promis de ne pas faire comme ton père et d’avoir une vraie stabilité financière, quitte à l’obtenir au culot ! Tu ne vas pas galérer comme ça jusqu’à la fin de ta vie et cumuler les jobs, non ?

L’image de Nevio, sans aucune logique, s’interpose entre moi et Sergueï. Ce qui me déstabilise tant que je m’entends prononcer ces mots de loin :

– Pourquoi pas ?

Une minuscule seconde, je regrette. Puis je chasse ma gêne et me rappelle les objectifs que je me suis fixés dans la vie : réussir, me mettre à l’abri, ne surtout pas reproduire le schéma familial.

Tu n’as rien à regretter, reprends-toi !

Et puis, comme ça, je pourrai déterminer si j’ai affaire à un timide ou à un renfrogné. Sergueï m’offre un sourire plutôt troublant, comme s’il ne doutait pas de ma réponse et qu’elle le satisfaisait pleinement. Ses yeux brillent d’une étrange lueur. Son expression redevient neutre lorsqu’il m’annonce :

– Je fais un nouveau tour pour être sûr de mes impressions et nous pourrons partir.

À son ton, je comprends que je ne suis pas censée le suivre. Une fois seule, je dégage mon portable, fidèle compagnon des nombreux moments d'attente dans mon job.

Je découvre un SMS de Nevio.

[Franchement, tu penses tellement à moi que je l'ai senti toute la matinée. C'est gênant que tu sois aussi à fond. J'ai peur que tu ne tiennes pas jusqu'à ce soir... Ça va bien se passer, respire, la délivrance ne tardera pas...]

Non mais quel... culot ! L'abruti prétentieux !

– Mademoiselle Malloy ? Je peux vous demander l'origine de ce grand sourire ?

La voix me fait sursauter et j'abaisse mon portable, comme prise en faute. Moi, sourire ? Je pince les lèvres sans pouvoir m'en empêcher, gênée. Je fais un vague geste de la main.

– Ce n'est rien, juste un admirateur un peu lourd et insistant... Alors ? Où en sommes-nous pour ce loft ?

Est-ce que je lui mens ? ... Non, Nevio est vraiment lourd !

8. Show must go on !

NEVIO

Le bruit autour de moi devient presque irritant. J'essaie de profiter de ma bière pour me mettre dans l'ambiance. Le bar que j'ai choisi est situé dans le Meatpacking District. La soirée a débuté en happy hour et la salle est pleine à craquer. Il y a des lolitas à peine majeures mais qui ont encore besoin d'une fausse carte d'identité pour se saouler. Je suis surpris, avec la dizaine d'années qui nous séparent, qu'elles m'adressent de telles œillades. On trouve aussi des femmes qui doivent bosser dans Midtown comme avocates, chargées de com ou Dieu sait quoi d'autre, à la fois sérieuses et branchées. Et bien sûr, tout un tas de gars, en costards ou tenues décontractées, qui rêvent d'une prise parmi ces jolies New-Yorkaises.

J'essaie d'en remarquer une, de me motiver à passer à autre chose, mais depuis l'annulation brutale de Suze en fin d'après-midi, j'ai du mal. Au départ, je pensais que c'était un jeu ou un test. Maintenant, il est 22 heures et j'ai fini par admettre qu'elle ne viendrait pas. Après le SCB et tous les SMS auxquels elle répondait du tac au tac, je réalise que je l'ai peut-être mal cernée. C'est la seule chose qui me pose souci, parce qu'en soi, je me fous bien de m'être fait planter.

Agacé par ma propre attitude, je descends ma bière et repère au fond du bar une table de billard. Un mec traîne dans les parages et je lui propose une partie. Je remarque assez vite son regard insistant.

Il est gay ou bien... ?

– Vous ne seriez pas Nevio Bosco ? Le mec des motoGP ?

C'était bien la deuxième option ! Je ne suis pas une star, mais être reconnu m'arrive de plus en plus souvent. Rien à voir avec David Beckham ; la moto reste un milieu moins médiatisé, mais depuis que j'ai remporté plusieurs prix d'affilée, mon nom commence à se faire connaître des amateurs grâce à la presse spécialisée et les réseaux sociaux.

– Ouaip, alors ? On se le fait ce billard ?

Il approuve, empressé, ce qui me donne une drôle d'impression. Mais le gars se révèle assez cool, il cesse bientôt d'avoir l'air d'une groupie pour me poser des questions de plus en plus pertinentes sur les Grands Prix.

Je lui explique un peu l'envers du décor, comment on bosse en *team*, les entraînements... Évidemment, rien de confidentiel. Alors que je suis en train de laminer le pauvre Ned, qui a deux mains gauches, mon portable vibre dans ma poche arrière. Il est 23 heures.

[Finalement, je suis libre si tu veux toujours qu'on se voie.]

Le message me fait froncer les sourcils. D'un rendez-vous en début de soirée on passe à un « pourquoi pas » tardif ? C'est quoi ce plan ? Elle a vu un mec naze et enchaîne sur du top niveau pour se reconforter ?

Plutôt que de paraître jaloux ou curieux – j'aurais l'air bien trop intéressé par elle, et c'est le genre de truc qui tue une réputation, voire détourne de vous l'adversaire – je la laisse poireauter. Je remets mon smartphone dans ma poche arrière.

Une bonne vingtaine de minutes après, ma partie est terminée. Un nouveau SMS d'elle m'attend :

[Allez, boude pas. Je sais que tu as passé ta soirée malheureux à checker ton tél. Alors, t'es où ?]

[La malheureuse accrochée à son portable, c'est plutôt toi, non ? Deux SMS en 20 min... En manque ?]

Quand je reçois sa réponse, je souris.

[J'ai surtout eu pitié d'avoir brisé tous tes espoirs si brutalement. Je voulais t'offrir un verre de consolation.]

[Trop aimable, une vraie lady.]

Sa réponse ne tarde pas.

[T'as pas idée. Je sais même boire la vodka en shot, petit doigt levé.]

Je dis au revoir à Ned et retourne vers le bar pour choper une nouvelle conso. Elle me relance bientôt :

[Bon, je suis au niveau de 1 Little W/12th St. Tu veux me rejoindre à The Ballroom ?]

Je connais assez bien le coin où elle se trouve et les restos de la ville. Si elle en sort, ce que je soupçonne, elle a un pote friqué vu le secteur... ou un rencard foireux, mais friqué. Décidé, j'envoie un SMS test. Soit elle me dit d'aller me faire voir, soit elle relève le défi.

[Pas d'accord, Lady. Tu m'as planté, maintenant c'est TOI qui te ramènes. Meatpacking District. Préviens quand t'arrives, je te rejoindrai dehors, je suis vers le Gansevoort Market.]

Je pose le téléphone sur le comptoir pour saisir la bière que la barmaid m'a amenée sans même que j'aie à lever le petit doigt. Je lui lance un clin d'œil pour la remercier, presque par jeu, et son haussement de sourcil en dit long. Sauf que ce soir, ça n'est pas elle qui m'intéresse. Me faire planter comme un malpropre m'a « un peu » agacé.

Je ne dirais pas que toutes les filles me courent après, mais j'ai quand même assez de succès pour bien m'amuser. L'effet moto ou tout le sport que je fais pour mon taf doivent aider. Par contre, je suis prudent. Si je suis un dragueur, si j'aime m'éclater, je fais toujours attention d'avoir en face de moi des nanas qui ont conscience que tout ça reste un jeu. Un jeu très *hot*, mais sans conséquence pour l'un ou l'autre si on en respecte les règles. J'évite donc celles qui sont sensibles et fragiles, ou pire : qui rêvent du prince charmant. J'aime charmer, oui, mais qu'on ne compte pas sur moi pour le reste !

Et j'ai l'intuition que Suze serait parfaite, elle comprend les règles et semble même une joueuse hors pair.

Dix minutes plus tard, mon téléphone vibre, j'abandonne ma bière ambrée sur le bar et sors dans la rue. Il me faut moins de cinq minutes pour retrouver Suze. Elle porte une robe assez classe, rouge sombre qui dénude en partie son dos et moule ses hanches. Cette fille a des jambes immenses, un vrai piège à mec, je ne vois pas qui ne rêverait pas d'aller s'y perdre.

Moi comme les autres...

J'ai à peine le temps de m'approcher d'elle que le ton est donné. Elle me sourit crânement, avant d'affirmer :

– Devant ton insistance, j'ai eu peur que tu te saoules de dépit. Le *Cannonball* était cool, donc me voici. Un genre de dédommagement !

Son regard pétille, elle a une expression farouche... que j'ai tout de suite le désir de lui faire avaler ! On se dévisage quelques secondes en silence, la tension monte d'un cran entre nous. Savoir si c'est sexuel ou de l'irritation pure est dur à dire. En tout cas, c'est électrique sans même qu'on prononce une parole.

J'hésite à parler, mais je me retiens. Je sens qu'à ce jeu entre nous, celui qui dévoilera ses cartes sera le premier à perdre. Bien, que la partie commence ! Je lui souris et remarque ses yeux qui s'attardent sur mes lèvres.

Hmm ça te fait envie ? La dernière fois était un peu courte, la prochaine sera mieux, promis.

Lentement je mets les mains dans mes poches, ce qui tend mon jean et la fait loucher vers le bas. Là encore, je me retiens pour ne pas rire.

– Dis-moi la vraie raison, ton rencard de ce soir était un mec chiant à mourir, je me trompe ?

Ses yeux reviennent se planter dans les miens, incendiaires, ce qui m'éclate plus qu'autre chose.

– Pas du tout ! Il est cultivé... et très riche.

Son regard pique vers mon jean noir au genou déchiré. Je ne bronche pas, amusé par son cirque, pas dupe une seconde.

– Alors tu as besoin d'un peu plus de rock'n'roll, quoi ? Allez, suis-moi.

Sans hésiter, j'attrape sa main et l'entraîne vers le métro. Je pensais y aller en taxi, mais sa dernière réplique mérite qu'elle se frotte un peu au bas peuple dont je fais partie ; si elle me croit sans le sou, pourquoi la détromper ? J'essaie surtout d'ignorer la pointe d'humeur que je ravale difficilement à l'idée qu'elle ait vu un autre mec ce soir... Même si, à la réflexion, elle était libre à 23 heures : ça n'augure pas une orgie de sexe débridé, mais un gros foirage.

La pauvre, elle a dû se trouver un papy impuissant...

Sa voix moqueuse s'élève dans mon dos tandis qu'on attend le métro :

– On peut partager les frais ce soir, je m'en voudrais que tu te ruines.

Je me retiens de secouer la tête, bien décidé à ne pas réagir à sa provocation comme elle s'y attend.

Méfie-toi des apparences, ma belle... D'ailleurs, ça me donne une idée !

– Ça devrait aller.

Une fois dans la rame, je reprends notre petit jeu. Je la dépasse d'une bonne vingtaine de centimètres malgré ses talons et en profite pour la snober un peu. Elle se redresse, comme si cela pouvait l'aider à me regarder à la même hauteur. Je poursuis la conversation interrompue :

– Alors, dis-moi tout. Tu chasses du millionnaire, c'est ça l'idée ?

Elle incline un peu la tête, me passant au crible de ses pupilles brunes, elle a un maquillage sombre qui les fait ressortir d'une manière assez affolante.

Un point pour elle : plus petite ou pas, elle sait encore toiser de haut.

– Pourquoi ? Toi, tu ne chasses pas, peut-être ?

Je souris, amusé.

– Si, tu m'as très bien cerné, Lady.

Elle secoue la tête.

– Je crois que je commence à aimer... le surnom, précise-t-elle, en râlant devant mon sourire moqueur.

Je me penche vers elle, par jeu.

– Je produis souvent cet effet.

Nos regards sont rivés l'un sur l'autre et sous le ton *catchy*, je sens autre chose. Ça crépite même quand on ne dit rien, ça couve même si on tente de l'ignorer. Quelque chose s'assombrit dans ses prunelles et je devine qu'elle doit voir la même chose chez moi. Mes yeux dérivent vers sa bouche et je parle sans réfléchir d'une voix basse, comme si je voulais l'amener à se rapprocher.

– Toi, tu chasses le millionnaire. Moi, je te chasse toi.

Elle retient sa respiration et je pense sérieusement à lui faire du bouche-à-bouche.

Quoi, c'est un appel à l'aide, non ? Surtout avec des lèvres pareilles, elles m'appellent tout court !

Alors que je m'apprête à fondre sur ses lèvres, elle se reprend et me lance un clin d'œil. Le moment est passé.

– Exactement ! Chacun son gibier. Mais je te le dis direct : tu t'es attaqué à un truc au-dessus de tes moyens, tu vas te ramasser, promet-elle d'un ton léger qui dément tout trouble.

Je la détaille, surpris ; aurais-je mal interprété son attitude ? J'aurais juré, pourtant...

Et la réciproque est vraie...

Nous continuons sur le même ton à nous chamailler jusqu'à destination dans le Lower East Side. Je vois bien que Suze est intriguée ; elle regarde autour de nous, cherche à deviner l'endroit où nous nous rendons. C'est devant la boîte qu'elle comprend enfin. Étonnée, elle entrouvre la bouche.

– The Box ? Tu ne comptes pas entrer là, c'est juste impossible ?! s'exclame-t-elle.

J'éclate de rire, avant de faire signe à l'un des videurs. Il bossait chez Sandro l'an dernier. On se connaît bien ; j'ai été en équipe avec lui lors d'un réveillon pour remplacer l'un des videurs du Black Dog, la boîte de Sandro, qui était malade.

Il m'invite d'un geste à le rejoindre et j'entraîne Suze dans mon sillage, grillant une file d'attente de deux heures au moins. Je lui serre la main et on rentre sans problème. Vu la tête de dix pieds de long de Lady, je viens de la déstabiliser.

Et un point pour moi...

Suze me suit, hésitante, ses yeux sont partout, et je suis sûr qu'elle n'a encore jamais mis les pieds ici. The Box est célèbre dans tout New York. C'est une boîte dont la réputation n'est plus à faire, bien des stars y vont pour assister aux shows décalés – et surtout décadents – qu'ils proposent : danse, strip-tease, pole dance, performances de gens costumés... J'étais déjà venu une fois ou deux et le terme « décadent » n'est pas usurpé. Les spectacles sont aussi connus pour être très bons, de vrais artistes défilent sur ses planches et contribuent à l'ambiance incroyable du club.

J'ai des souvenirs ici avec un pote d'une soirée complètement dingue digne de *Very Bad Trip*. C'est presque dans l'air qu'on respire : personne ne sait ce qui va se passer et on se presse à The Box pour ça. Quelque chose me dit que c'est la seule manière dont je pourrais marquer des points avec Suze. Il faut la surprendre jusqu'à la déstabiliser, briser sa zone de confort.

Ça tombe bien, je suis là pour ça !

Je l'entraîne vers le bar et parviens à nous commander deux boissons malgré la cohue. Il n'est pas minuit, mais la salle est pleine à craquer. Tout le monde le sait, à cause des shows, il vaut mieux arriver tôt. Nous devons faire partie des derniers à avoir passé le seuil ce soir.

Évidemment, elle me demande un cocktail « de nana », un Calamity Jane, tandis que je me rabats sur du whisky. Sauf que j'ai l'impression qu'elle le fait car elle croit m'emmerder, que je n'oserais jamais le dire à voix haute : raté, je m'en fous.

Son regard détaille le décor que j'aurais du mal à définir, peu calé sur le sujet, pourtant le mot « rococo » me vient. Il y a des banquettes, des luminaires qui pendent bas, du velours rouge, un balcon qui semble tout droit sorti d'un vieil opéra et même un cheval de manège à l'ancienne au-dessus du bar. Je n'ai vu ce film qu'une fois à cause d'une de mes ex, mais ça ressemble franchement à la déco de *Moulin Rouge*, avec la jolie Kidman.

Les banquettes de cuir dans les alcôves sont bondées, je décide donc de l'entraîner vers la scène où le piano à queue de la dernière fois a disparu. Petit à petit, elle se détend un peu, elle me sourit sans y penser et je sens le vent tourner entre nous, l'affrontement qu'on entretient savamment se dilue grâce à l'alcool ou à l'ambiance, je ne sais pas trop. Pas contrariant, je me mets aussitôt au diapason. Elle se montre plus familière et s'approche de moi pour me souffler à l'oreille :

– J'adore cette boîte ! J'en ai tellement entendu parler ! Merci de m'avoir emmenée ici... Surtout que les hommes aiment rarement danser, conclut-elle avec un petit geste de la main pour souligner le bruit de la musique tonitruante.

Je souris.

Décidément...

Je prends son verre presque vide d'autorité et le pose sur une table. Sur le large espace dégagé devant la scène où se trémousse déjà une masse de corps, je l'attire à moi fermement. Si elle semble un instant surprise, elle s'adapte et commence à onduler contre moi. Le rythme est syncopé, sensuel.

Nos bassins bougent ensemble avec facilité, en accord. J'ai une main sur ses reins, sans insister, et aussitôt elle se moule à moi avec plus de docilité que je n'en aurais jamais attendu de sa part... ce qui m'excite étrangement. Saurait-elle me suivre dans l'intimité ? Se montrer plus douce ? L'idée qu'il n'y a pas en elle qu'une langue acérée et ce regard qui tue me plonge presque dans un état second.

Nous dansons l'un contre l'autre, de plus en plus près. Elle a ses bras autour de mon cou et j'encadre ses hanches de ma seconde main. Ses yeux sont fermés, pour se protéger ou profiter, je ne pourrais le dire. Je la rapproche un peu plus pour mieux la sentir. Au milieu de la cohue, il n'y a plus que nous. Un instant, elle pose la tête sur mon épaule, mes doigts remontent le long de son dos et je vais caresser sa nuque, redescendant lentement, jusqu'à frôler ses fesses. Alors que je m'attends à la voir s'éloigner, elle se met sur la pointe des pieds pour faire glisser ma paume sur sa fesse.

La tension entre nous est palpable, je la ramène contre moi d'un geste brusque, dominant. Elle soupire et l'envie de l'embrasser pulse en moi comme jamais.

J'en ai besoin, maintenant, tout de suite...

J'abdique, moulé contre ce corps chaud et souple, ses lèvres se tendent, et je les attrape. Quand nous nous touchons enfin, je pense au crépitement de ces bougies d'anniversaire qui explosent en petites étincelles. Et ça lui va bien, joyeuse, trépidante de vie. Je l'incite à ployer la nuque en arrière et envahis sa bouche de ma langue, elle répond à chacune de mes caresses.

Notre baiser s'approfondit, tandis qu'elle s'accroche à moi. Ça devient si sexy, si intense, que je

regrette de me trouver au beau milieu d'un lieu public... qui ne soit en tout cas pas une boîte libertine. Mon bras s'enroule autour d'elle et je la presse contre moi pour sentir chaque respiration, chaque battement de cœur. Ses mains sur moi se moulent à mon torse, je l'entends presque gémir.

La musique change brusquement et la pièce est plongée dans le noir. Sur la scène, à deux ou trois mètres de nous à peine, apparaissent des danseuses. L'une d'elles, la seule à porter une tenue rouge quand les autres sont en noir, nous regarde, et nous envoie un baiser.

Repérés !

Les filles sur scène sont habillées en mode cabaret burlesque. Je comprends aussitôt, aux larges éventails de plumes dans leurs mains, qu'elles vont faire un strip-tease à l'ancienne, dans la tradition de « l'effeuillage ». J'en ai vu un, une fois à Berlin, avec une brune plantureuse qui avait des faux airs de la magnifique Dita Von Teese.

La musique change encore pour passer un remix de Beyoncé, une version très sensuelle et ralentie de l'un de ses plus grands tubes, pas du tout le genre auquel je m'attendais avec leurs tenues très années cinquante. Un mouvement de foule nous pousse en avant, les gens se rapprochant pour pouvoir profiter du show. Je rattrape Suze et la ramène contre moi avant qu'elle ne se retrouve broyée contre la scène, me servant de mon corps pour faire rempart entre elle et ceux qui se pressent contre nous.

Excuse idéale pour l'avoir contre moi...

Au départ, le show ressemble à un simple numéro de danse burlesque. Elles bougent en rythme, sourient, les mouvements de hanches sont langoureux... Petit à petit, tout s'accélère, en accord avec le tempo. Les éventails commencent à voler, et les traînes qu'elles portent tombent au sol l'une après l'autre : c'est le début de l'effeuillage.

Alors que la salle s'échauffe, sifflant, applaudissant, une chaise apparaît, amenée par la danseuse la plus menue de la troupe, une petite blonde. Elle la positionne au centre de la scène et la meneuse de revue, une très grande rousse aux formes généreuses, celle qui nous a fait un clin d'œil quand nous nous embrassions avec Suze, marche lentement le long de la scène devant le public. Elle fait un aller-retour, puis deux, détaillant la foule d'un regard coquin. On comprend vite qu'elle cherche un volontaire pour monter la rejoindre et des doigts timides se lèvent dans l'assistance.

Au troisième passage, avant même que ça n'arrive, je devine ce qui va se passer. Je ne sais pas si c'est le sourire amusé de la rousse, sa manière de se tenir, mais quand elle s'arrête devant nous, je ne suis pas surpris. Elle me tend la main. Je ne bouge pas, refusant de laisser Suze seule. Alors que je m'apprête à décliner plus fermement, elle propose son autre paume, cette fois à Suze. Cette dernière se tourne vers moi, étonnée. Je hausse les épaules, lui donnant le choix.

Les gens autour de nous sifflent et nous encouragent, applaudissant : visiblement, la troupe de danseuses est très connue et les faire attendre représente un petit affront. Suze accepte finalement l'invitation, son doigt se crochète dans l'encolure de mon t-shirt pour m'entraîner à sa suite.

Et, sans l'avoir prévu – quand je disais que les soirées ici dérapaient toujours ! –, je me retrouve au milieu d'une scène, devant un public, entouré d'une nuée de nanas sexy à moitié dénudées, en costumes

burlesques. Les spots m'aveuglent un peu, me forçant à plisser les yeux.

La musique a glissé vers d'autres titres de la même chanteuse et je regarde les filles faire une ronde autour de nous, agitant leurs éventails comme si elles voulaient nous cacher. Suze a l'air éberluée et je ne peux m'empêcher de rire. On se dévisage, puis un sourire en coin apparaît sur son visage.

L'une des danseuses la fait asseoir pendant qu'une autre me pousse à reculer, son doigt accroché à ma ceinture. Je la vois, à mes côtés, faire semblant de s'éventer et des rires résonnent dans la foule. Maintenant que je suis là, je me rends compte que, moi aussi, je vais devoir faire le show, pas simplement jouer les gardiens de Lady. Et quand autant de femmes sexy se pressent autour de toi, si t'es pas un mec trop bête, tu sais toute de suite qu'il faut te méfier et filer droit...

Comme pour me donner raison, je sens deux paumes froides au bas de mon dos, puis mon t-shirt est tiré vers le haut. En deux secondes, je me retrouve torse nu devant l'assistance qui me siffle.

Super, me voici en mode toy boy, j'ai pas l'air con !

L'une des filles m'invite à faire un tour sur moi-même et, sous le regard hilare de Suze, je finis par m'exécuter. Une autre danseuse me désigne de ses bras grands ouverts comme si j'étais un article à vendre qu'elle présenterait à une foule d'acheteurs.

De mieux en mieux !

Pendant que deux des danseuses commencent à tourbillonner à mes côtés, mutines avec leurs éventails surdimensionnés – je m'en prends d'ailleurs un dans la tête ! – j'en vois trois autres entourer Suze. Elles font aller et venir un boa sur sa peau dans une ronde sensuelle. Les éventails en plumes rouges qui volettent autour d'elle la mettent en valeur, on dirait une star du vieux Hollywood avec sa tenue, le boa vapoureux qui souligne la courbe de ses épaules.

Marilyn était sûrement moins sexy !

Distrait, je mets quelques secondes à remarquer le jeu de la fille qui me tourne autour, caresse la courbe de mes abdos en descendant vers mon jean. Alors que je ne m'y attends pas, d'un geste vif, elle fait sauter le premier bouton. De nouveaux hurlements dans l'assistance retentissent et je porte la main à ma braguette, pour éviter de finir désapé par une armée d'Amazones déchaînées !

La musique accélère et, en ligne devant moi, elles recommencent à danser en rythme. Je respire un peu et me retrouve aux premières loges pour profiter du spectacle. Après les traînes, ce sont des nœuds attachés à l'arrière de leurs guépières qui volent en tous sens, l'un d'eux me tombe même sur l'épaule. La blonde, toujours la même, vient se frotter à ma jambe et virevolte autour de moi comme si j'étais une barre de pole dance. J'éclate de rire en voyant son air effronté, avant de vérifier si Suze ne se fait pas elle aussi dénuder.

Visiblement, les danseuses le lui ont proposé mais Suze a décliné, se contentant de suivre la chorégraphie avec les autres. Je ne peux m'empêcher de la regarder, je la trouve gracieuse. Son visage est souriant, son côté piquant s'accordant infiniment bien au « burlesque ».

Quand les premières jarrettières se dégrafent, je commence à réaliser que la situation pourrait vite devenir gênante, surtout à quelques pas de celle qui m'intéresse vraiment. Alors que j'hésite, la petite blonde qui s'était éloignée pour un duo avec une de ses collègues revient vers moi et enroule l'une de ses jambes aux miennes, se laissant tomber en arrière jusqu'au sol. La position plus qu'équivoque est une invite assez frontale. Elle se redresse avec lenteur devant moi, roule des épaules... avant de porter les mains à sa guêpière. Je sens que l'effeuillage va monter d'un cran.

Ou de dix, en l'occurrence...

Si j'ai joué le jeu jusque-là, en relevant la tête, le malaise s'installe en moi quand je croise le regard de Suze braqué sur moi. Il y a quelque chose dedans qui me frappe : elle agite encore des éventails devant la star de la troupe, ses gestes me semblent plus mécaniques, son sourire, de façade. Les guêpières tombent tout autour de moi et je garde les yeux rivés sur elle. La blonde autour de moi minaudes et approche son buste de moi, ses seins nus n'ont plus que les tétons cachés par de larges *pasties*.

Je ne réagis plus, interpellé par l'expression de Suze. Je sais que nous ne sommes pas en couple. À aucun moment, je n'ai tripoté cette danseuse, alors que la situation s'y prêtait. La seule chose dont on peut m'accuser, c'est d'avoir laissé faire... Mais je suppose que de voir un strip-teaseur agir ainsi avec Suze m'aurait aussi posé souci : nous sommes venus ensemble.

Le show se termine, les danseuses nous applaudissent et, après une courbette rapide, je récupère *in extremis* mon t-shirt que l'une d'elles s'apprête à envoyer valdinguer dans la foule. La meneuse de revue fait un gros câlin à Suze et l'embrasse sur la joue. Cette dernière la remercie, félicite les autres danseuses, puis d'un bond agile, saute dans la salle avant que j'aie pu la rejoindre.

Performance plutôt impressionnante pour une nana avec des talons pareils !

Je l'imites et atterris au milieu du public, déstabilisé par la pénombre après le plein feu des PROJOS. Alors que Suze se faufile entre les groupes devant moi, je presse le pas pour la rattraper, ignorant les nanas qui tentent de me parler.

Le regard verrouillé sur ma cible, une brune à robe rouge plus rapide que son ombre, je fonce. Elle traverse la boîte à toute vitesse alors que j'entends un nouveau show commencer, la musique beaucoup plus house dénote un tout autre style. Avec ma carrure, je perds du terrain, bloqué par la foule. J'accélère et franchis la porte du club.

Nous nous retrouvons sur le trottoir. Ce n'est qu'à ce moment que je parviens à la rejoindre alors qu'elle est déjà à une cinquantaine de mètres de The Box. Je me positionne entre elle et la bouche de métro qu'elle semble viser.

– Eh, Lady ! Qu'est-ce qui se passe exactement ?

Sa mâchoire se crispe un peu plus, elle relève le menton. Ses yeux me lancent des couteaux, on pourrait croire que je me suis transformé en cible humaine.

– Alors, tu es jalouse ?

La taquinerie est facile, mais je me dis qu'elle m'enverra botter en touche et qu'on pourra renouer le dialogue. Au lieu de ça, elle me dévisage froidement et recommence à marcher. Je suis le mouvement et me mets à marcher à reculons devant elle, priant pour qu'aucun obstacle ne se trouve sur ma route ou que la bouche de métro soit aussi loin que je le pense... sinon je vais bientôt avoir l'air sacrément con !

– J'ai fini de jouer, lâche-t-elle, presque dédaigneuse.

Sentant le vent tourner, je me décide en un quart de seconde. Je m'immobilise et me retrouve ainsi à lui bloquer le passage. Nos yeux s'accrochent alors qu'elle s'apprête à me dépasser et elle ralentit, malgré elle. Je demande très calme :

– Tu es sûre de ça ?

Elle ne dit rien, mais elle s'arrête, comme hypnotisée. Son regard sombre est difficile à analyser dans la pénombre. Je fais un pas de plus pour mieux voir ses yeux, réalisant après coup que mon geste donne l'impression d'essayer de la dominer ou de m'imposer à elle pour la pousser dans ses retranchements. Enfin, je murmure :

– Tu es bien certaine de vouloir en rester là ?

La distance qui nous sépare est si faible que je peux sentir son souffle et l'odeur de la framboise qui s'y attarde grâce au Calamity. Nous sommes proches à nous toucher, mais je demeure immobile. Je la laisse choisir.

Nos yeux sont rivés l'un à l'autre, bouger ferait tout basculer, nous sommes sur une frontière infiniment fragile. Pourtant, à cet instant, je donnerais tout ce que j'ai pour ce baiser suspendu entre nous depuis qu'on s'est séparés dans la boîte. C'est ça, la stricte vérité.

– Bien, dit-elle d'une voix enrouée. Ramène-moi chez toi, mais ça sera juste pour une nuit...

9. Juste une nuit...

SUZE

Alors que nous arrivons près de chez lui, à Brooklyn, je ne peux m'empêcher de me traiter de dingue mentalement – étrangement, ça commence à être récurrent en sa présence !

Oui, ce mec est à se rouler par terre tant il est beau. Oui, il est sexy à damner une sainte... ce que je ne suis pas ! Mais c'est aussi un foutu nid à emmerdes, je le vois gros comme une maison ! Je sais déjà que c'est une connerie, qu'une nuit de baise ne mérite pas de prendre un tel risque, car Nevio n'est que ça : du risque à l'état brut.

Surtout maintenant que Sergueï commence à me draguer... Et si ça marchait entre nous ? Certes, cette première soirée était... un désastre. Ennuyeuse à dépérir sur place. Pire qu'un cours de physique sur la théorie des cordes et autres trucs chiants. Sergueï a, a priori, peu d'humour et envisage la vie d'une manière si réfléchie que je me demande s'il ne planifie pas tout de A à Z, pour les années à venir. Mais peut-être est-il timide ? Genre vraiment timide, capable de se déridier seulement au bout de quelques rendez-vous, par exemple... Dire qu'il n'a même pas essayé de m'embrasser ou, plus vieux jeu, de me prendre la main ! J'ai eu l'impression une seconde d'être avec un cousin perdu de vue. C'est pour ça que j'ai fini par rappeler Nevio sur un coup de tête, c'était plus fort que moi ; un besoin de m'évader ou de me prouver mon pouvoir de séduction sans doute. L'idée de n'avoir plus aucun sex-appeal m'a paru plus que probable... enfin, jusqu'à ce que Nevio pose les yeux sur moi, en fait.

Ou tu te trouves des excuses parce que tu crèves de le voir depuis ce matin, malgré tout ce que tu peux dire...

Quand nous sommes arrivés devant The Box, j'ai senti que ça dérapait : la boîte est méga branchée, sulfureuse et cool. Exactement ce que je rêve de faire à New York, plus qu'un resto chic cinquante étoiles. Ça, à la limite, ça serait du ressort de Camélia qui étudierait la carte. J'aime manger, mais pas au point de m'ennuyer dans un resto gastro pour bourges coincés ! Allez faire comprendre ça à Sergueï qui semblait fier de ce lieu sélect où il nous avait eu une réservation le jour même...

Si on va par là, The Box est tout aussi sélect et certains essaient pendant des années d'y entrer, sans succès. Pas Nevio, il est apparu, a checké la main d'un type et nous étions dedans... Comment a-t-il réussi ce tour de force ?!

Quand nous étions sur scène, c'est l'un des moments les plus fous et excitants que j'ai vécus dernièrement. Peut-être qu'avec un verre ou deux de plus, si j'avais été moins surprise, j'aurais osé l'effeuillage. Ça n'était pas vulgaire, c'est vraiment autre chose et une part de moi garde un petit regret de ne pas m'être lâchée. Me retrouver au milieu de ces filles sublimes, qui s'assumaient, dansaient et provoquaient le public avec leurs nœuds jetés ou leurs éventails qui les cachaient tout en les dévoilant, c'était une expérience unique, géniale !

Enfin, jusqu'à ce que je réalise vraiment que la blonde rivée à Nevio ne faisait pas semblant : un peu plus et elle l'emballait sur scène. Le voir partager une telle expérience avec une autre, à demi nue devant lui, m'a donné des envies de meurtre. J'ai éprouvé un sentiment désagréable, presque une trahison. Déjà, parce que je ne risquais pas de lui rendre la monnaie de sa pièce : pas de danseur ! Ensuite, car il ne jouait pas selon les règles ; nous y étions allés ensemble, je pensais vivre ça avec lui, pas le regarder en profiter pour se rapprocher d'une inconnue.

Et évidemment, il fallait qu'il parle de « jalousie » juste pour me chercher, alors que c'est tout sauf ça...

Je me suis même demandé s'il ne jouait pas avec moi depuis le début : comment expliquer un tel baiser, un truc genre explosion en technicolor... alors qu'ensuite je le vois collé contre une fille qui le prend pour une barre de pole dance humaine ? Pire, comment admettre que malgré tout, j'ai voulu aller chez lui... et c'est moi qui en ai parlé, pas lui ?

Je ne sais plus où j'en suis, j'ai l'impression que mon corps commande et c'est en fait rarissime. Un demi-cocktail n'excuse rien...

Au fur et à mesure que nous approchons de son appart, je sens la tension monter en moi. Ce qui me fait craindre une grosse erreur, déjà.

Mais que cette erreur est magnifique et foutrement sexy...

Rien que le fait de me tenir à ses côtés dans le métro sans rien dire, ou dans cette rue déserte, m'a mis à fleur de peau. Je guette le moindre de ses gestes, même sa respiration. J'ai l'impression que tout mon corps se tend vers lui, n'est qu'attente.

Quand nous montons les marches jusqu'à chez lui, mon cœur bat à dix mille. Je suis à la fois excitée et effrayée. L'envie de lui sauter dessus est presque palpable, lorsque la danseuse lui a ôté son t-shirt, c'est simple : j'ai failli lui arracher les yeux à elle, avant de lécher l'intégralité de son torse, à lui !

Comment résister ?

C'est alors que je me rappelle ma règle de base : être pragmatique ! Oui, j'écoute mon corps et ses pulsions, mais c'est en fait logique de céder. Je n'arriverai sans doute pas à me concentrer sur Sergueï vu mon attirance pour Nevio à l'heure actuelle. Et pour donner une vraie chance à Sergueï, autant me débarrasser de cette obsession. Un peu comme un besoin brusque et irrésistible de Nutella, pourquoi résister tant et plus ? À force, on risque d'avalier tout le pot sans respirer. Il suffit que je m'offre... eh bien, une délicieuse nuit de sexe, ou de Nutella, donc, et je serai guérie de cette envie. Simple, facile...

L'image du Nutella invite dans ma tête des visions du torse que j'ai vu sur scène recouvert d'une fine couche de chocolat fondant...

Calme-toi ou tu vas le manger tout cru, le petit Nevio !

Lorsque la porte claque sur nous, je perds une seconde mes moyens, déstabilisée par ce qui émane de Nevio, la tension entre nous... Quand ça m'arrive, j'ai une solution infaillible : crâner ! Ne jamais

montrer ce qu'on ressent, c'est le plus simple. Je détaille donc le décor d'un air qui se veut détaché, comme si je faisais le tour d'un des biens que j'ai en vente...

L'appart sous les toits est assez petit, on y trouve un certain cachet... et surtout un sacré désordre ! Tout est sens dessus dessous : des fringues de mecs traînent un peu partout, dans la cuisine ouverte, j'aperçois quelques bouteilles de bière... Clairement, il ne semblait pas avoir prévu de me ramener ici. Ou alors il se fiche que son appart soit présentable ?

Alors que je m'apprête à sortir un petit commentaire acerbe – sûrement en rapport avec son sens de l'ordre ! – en me tournant vers lui, je me contrefous soudain de ce qui nous entoure. Je me contrefous d'être à Brooklyn, que Nevio soit le stéréotype du *bad boy* qui ruine le cœur des filles. Je me contrefous de faire une erreur, ou même que le monde s'écroule. Tout ce dont je rêve, là, maintenant, c'est d'entamer un nouveau jeu avec ce mec magnétique.

Je ne sais plus qui de nous deux fait le premier pas vers l'autre. C'est soudain, immédiat. Je suis soulevée de terre sans avoir dit un mot.

L'un de ses bras enserre ma taille avec force alors que son autre main vient se mêler à mes cheveux qu'il décoiffe. Sur sa langue, je retrouve le goût de whisky de tout à l'heure et ça lui va délicieusement bien. À cet instant, je n'imagine pas plus excitant. Il m'entraîne vers le canapé et me fait asseoir à califourchon sur ses genoux. Nous nous embrassons avec fièvre. Ses lèvres sont exigeantes, elles mènent la danse et m'imposent un rythme qui me coupe le souffle. Il aspire ma langue, mordille ma bouche... J'ai l'impression de redécouvrir ce qu'« embrasser » signifie. Avant, j'ai pu échanger des baisers par convenance, on commence par ça habituellement, mais là, je pourrais juste y passer ma nuit. Je n'ai qu'un désir : me fondre dans ses bras, me perdre dans sa bouche, caresser sa mâchoire carrée et virile. Ce mec est le sex-appeal incarné.

Ses mains pétrissent longuement mon dos, froissent mes vêtements et me poussent à cambrer les reins pour me rapprocher de lui. Depuis que nous nous fréquentons, j'ai sans cesse envie de le piquer dans son amour-propre, de le provoquer, mais tout ça s'est envolé à son contact. Ça me fait presque peur, il est rare que je me montre si... douce. Ou adoucie, je ne sais pas.

Nevio me bascule d'un coup sur le cuir du canapé, puis se presse contre moi, m'emprisonnant sous sa carrure. Ses jambes s'enroulent autour des miennes. Je parcours son torse de mes mains. Il a vraiment un corps musclé, plus que je ne le pensais à l'origine... Le voir en pleine lumière sur la scène de *The Box* m'a laissée rêveuse. Ce mec a l'air de sortir d'un magazine, en fait. Puis il embrasse mon cou, s'attardant sur les endroits les plus sensibles qui me font frémir et je tire sur son t-shirt noir.

Pourquoi se sape-t-il toujours ainsi ? On pourrait croire qu'il me signale le danger.

Nevio me domine, une jambe de chaque côté de mes cuisses, se redresse. J'observe son torse se déplier, les muscles jouent sous la peau quand il se déshabille. Il se débarrasse du vêtement d'un geste ample qui l'envoie valser sur un fauteuil voisin. Le long de ses bras, son dos et ses flancs, un grand tatouage tribal met en évidence chacun de ses muscles. Je lui trouve un charme animal, proche de celui d'un félin inquiétant.

Son sourire à cet instant n'est plus moqueur, mais plus malicieux et direct tout à la fois. On dirait qu'il a aussi baissé les armes, nous laissant profiter sans chamaillerie. Je me relève un peu, autant que notre position le permet, et redessine sur lui les lignes du tatouage noir.

– C'est tribal ? demandé-je, incapable de refréner ma curiosité.

Il acquiesce.

– Je l'ai fait faire à Tahiti, lors d'un voyage... là-bas.

Il a changé la fin de sa phrase en cours de route sans que j'en comprenne la raison. Qu'allait-il dire ? Comme un fait exprès, il recule le long de mes jambes pour se retrouver au niveau de mon nombril.

– À toi, conclut-il seulement, d'une voix sombre.

Je retiens un instant ma respiration, consciente que nous approchons du point de bascule...

Il tire sur ma robe, m'indiquant clairement la suite des événements. Je souris et me relève, stabilisée par Nevio qui entrave mes jambes. Je me contorsionne un peu, puis réussis à attraper le haut de ma fermeture éclair, je la fais glisser vers le bas. Les bretelles de ma robe tombent sur mes épaules, sous l'examen ô combien attentif de Nevio.

L'un de ses doigts caresse la vallée de mon décolleté, lentement. Nevio a des mains rudes et la peau râpeuse. Il bosse peut-être dans un garage ? Il doit travailler de ses mains... Idée qui devient infiniment érotique, lorsqu'il souligne la courbe de l'un de mes seins, précipitant ma respiration.

– Tu viens de me lancer un regard de perverse, j'espère que tu t'en rends compte ? J'ai peur pour ma vertu là, dit-il d'une voix traînante, toujours en train d'admirer mon soutien-gorge dont il commence à redessiner la dentelle noire transparente sur ma peau.

Je me concentre pour lui répondre, sourcil haussé.

– Quelle vertu ? le taquiné-je.

Il émet un drôle de bruit, presque un ronronnement et ses yeux s'assombrissent un peu plus.

– Touché... Surtout devant un tel spectacle, je n'ai rien de vertueux. Je crois que je pourrais te choquer si tu lisais maintenant dans mes pensées...

Cette révélation brusque et franche met le feu aux poudres. Quelque chose bascule dans son regard et sûrement dans le mien. L'électricité entre nous se fait plus forte, je crains presque de déclencher des étincelles au moindre mouvement et suis surprise quand il remonte au-dessus de moi, de ne pas sursauter à son contact.

Ses lèvres se posent sur les miennes à nouveau, il m'embrasse profondément et je retombe sur le coussin. Accrochée à ses épaules, je m'ouvre entièrement à lui, recevant son baiser comme si je ne voulais plus jamais faire que ça et que respirer n'avait plus d'intérêt. Mon cœur tambourine.

Ses mains courent sur ma peau, soulignant mes bras, mon épaule, puis mes côtes, ma hanche qu'il empoigne avant de me relâcher, comme s'il ne pouvait s'en empêcher. Je l'imaginai se précipiter dans une baise torride – idée plus affolante qu'inquiétante –, mais il me fait mentir. Petit à petit, la sensation s'accroît : j'ai l'impression de devenir son instrument, ses doigts redessinent chacune de mes courbes l'une après l'autre, dédaignant ma poitrine ou mon sexe. C'est moi qui finis par me débattre pour ouvrir les jambes et l'attirer à moi.

- Je le savais, tu en veux à ma vertu, raille-t-il d'une voix rauque qui dément son ton décontracté.
- Tu n'as pas idée, admetts-je.

Nos yeux se croisent une minute et je lis la force que son regard contient, une puissance brute, sauvage, assez bouleversante. À mon tour, je le force à basculer sur le côté et sans perdre une seconde, je tire fermement sur les boutons de son jean pour le dénuder un peu. Le souvenir de la blonde qui a fait de même plus tôt dans la soirée assombrit quelque chose en moi. Mes gestes se font plus incisifs, je passe ma langue sur ses abdos, remonte sur le sillon formé par ses muscles jusqu'entre ses pectoraux. Je vois du coin de l'œil son ventre se creuser sous l'attaque et continue, de plus en plus entreprenante. Ses paumes se rivent à mes fesses, comme s'il ne pouvait s'en empêcher, et je retiens un sourire.

Je mordille son cou, aspire brusquement la peau avant de relâcher la pression. Pendant ce temps, je glisse ma main entre son jean et son boxer. Son sexe est déjà en érection, tendant le tissu d'une bosse qui m'affole. Je rêve de le sentir en moi tout en ayant envie de le provoquer bien plus fort que ça.

J'entame un mouvement lent de haut en bas, caressant sa verge à travers le boxer. Son souffle court me parvient et j'observe, curieuse, son expression. Nevio a fermé les paupières, ses mâchoires sont contractées sous la peau, sa bouche m'appelle et je me redresse un peu pour l'embrasser. J'écarte du bout de la langue ses lèvres et il me cède le passage. Notre baiser devient fiévreux, je serre un peu plus son membre dans ma main.

- Stop, dit-il enfin, la voix sourde, à mon tour.

Avant que je n'aie pu réagir, il m'assoit sur lui et, de deux doigts, dégrafe le soutien-gorge bandeau que je porte. Il tombe aussitôt entre nous, me livrant à son regard.

Un long moment, il m'observe, au point que j'hésite à poser les mains sur mes seins dont je n'ai jamais eu honte. Il paraît fasciné devant mes mamelons qui se dressent petit à petit, répondant à un ordre muet. Quand il penche la tête et en prend un entre ses dents, je ne peux retenir un soupir. Il caresse le second de son pouce, lentement, d'un mouvement en rond qui attise mon excitation. Sans réfléchir, je m'appuie sur ses jambes sous moi, pour mieux m'offrir à lui. Il ramène les genoux vers son torse, me soulevant, et aspire d'un bref coup mon sein dans sa bouche. La sensation entre douleur et plaisir me fait pousser un cri. Dieu que c'est bon ! Mes doigts s'enfoncent dans ses épaules pour m'éviter de tanguer. Quand il inflige le même traitement au sein droit, je sens nettement mon intimité se détremper sous l'assaut.

Je me mets à onduler, me frottant à ses jambes, frustrée par ce contact insuffisant. Alors qu'il écarte mes cuisses, libérant un passage jusqu'à mon sexe, je n'hésite plus et attrape l'une de ses paumes pour la plaquer sur moi, dans un ordre muet. Je veux Nevio sur moi, en moi... j'en ai besoin à en crever.

– S’il te plaît, supplié-je.

Dieu merci, pour une fois il ne tergiverse pas et obéit. Ses doigts frôlent le tissu fin de ma culotte puis il commence à me caresser par-dessus. Incapable de me contenir, j’accompagne le mouvement avec mon bassin. Je sens ses yeux braqués sur moi et l’impression de me livrer à une danse impudique fait encore grimper mon excitation.

– Lady, tu vas me rendre dingue, regarde-toi... Ces seins...

Il prend un de mes mamelons entre ses dents, le fait rouler, et je tanguer un peu plus contre lui, m’accrochant à ses épaules pour ne pas tomber.

– Ce cul...

Il empoigne avec force mes fesses. Le baiser qui s’ensuit est bestial, j’entends à peine le bruit de ma culotte qu’il vient d’arracher entre ses mains. Ça se révèle en fait le truc le plus érotique et primaire qu’on ne m’ait jamais fait. Je gémiss.

Mon sexe enfin dénudé est douloureux d’une attente trop longue. La main de Nevio me pousse alors en arrière, pour m’inciter à me cambrer. Je me retrouve allongée sur ses jambes, les cuisses toujours de part et d’autre de son torse. Sans prévenir, il caresse mon clitoris, provoquant une décharge de plaisir pur qui semble éclater directement dans mon cerveau.

– Oh mon...

Je ne parviens même pas à finir ma phrase : il me soulève soudain pour approcher mon sexe de lui, il se penche et quand je sens sa langue sur moi, tout bascule dans le chaos. Mon plaisir est si intense, si puissant, que je crains une seconde de jouir immédiatement. De mes mains, je m’agrippe à lui pour ne pas perdre la tête, pour supporter cette caresse si bonne que je me mords les lèvres pour ne pas grogner de contentement.

Il me titille de sa langue, au départ doucement, puis plus fort. Le mouvement qu’il impulse est de plus en plus pressant entre mes jambes, j’ai l’impression de tanguer, je gémiss maintenant sans aucune retenue, entièrement livrée à lui, incapable de dissimuler l’effet qu’il me fait. Sans même se servir de ses doigts, seulement grâce à sa langue, il m’amène jusqu’au point de non-retour avec une précision redoutable. Quand je veux le prévenir, lui demander d’arrêter pour venir en moi, il aspire mon clitoris une unique fois, plus forte, et j’explose dans un orgasme brut. Je crie, essoufflée.

J’ai la tête qui tourne. Je cligne des paupières pour essayer de reprendre pied dans la réalité. Le bruit d’un emballage plastique qui se déchire m’aide à revenir sur terre et rouvrir les yeux. Nevio s’est dégagé de moi pour enfiler un préservatif. Il a un regard sombre, passionné. À son expression, je me rends compte que cette nuit ne fait que commencer.

Une seconde, je m’inquiète presque ; j’ai peur de ne pas réussir à en supporter plus, de ne pas savoir ce que ça déclencherait en moi, justement... Puis ses lèvres trouvent les miennes, les peurs, les doutes et toute pensée cohérente s’effacent. J’ai encore besoin de lui et de son corps.

Alors que je craignais une nouvelle caresse, au contraire, je m'épanouis à nouveau sous ses mains. Il vient se loger contre moi et je l'aide à se débarrasser de son jean pour ne plus laisser aucune barrière entre nous. Mes jambes, avides, s'enroulent autour de son bassin pour l'attirer un peu plus près.

Nous sommes si proches qu'il lui suffit d'un simple mouvement de hanche pour se lover contre moi, d'une poussée, il me pénètre. J'ai beau être excitée, il me faut quelques secondes pour m'adapter à lui. De ses doigts, il agace l'une des pointes déjà tendue de ma poitrine, provoquant une nouvelle vague de plaisir. Je me détends et profite enfin de la sensation de son sexe qui m'emplit parfaitement, j'ouvre plus grand les jambes, bascule le bassin pour mieux l'accueillir.

Quand il commence à aller et venir en moi, adoptant un rythme lent, où il semble s'enfouir toujours plus loin, ma respiration s'accélère. Le désir n'a pas eu le temps de refluer et tout cela est presque trop, je crains de repartir à toute vitesse et me concentre sur lui pour résister. L'odeur de sa peau contre moi, la chaleur qui irradie de cette étreinte profonde... tout est bon, nous n'avons pas un geste maladroit et je suis presque déstabilisée par cette osmose évidente.

Le mouvement de va-et-vient en moi se fait de plus en plus puissant, je sens qu'il perd le contrôle petit à petit. Au diapason, je me mets à bouger en accord pour aller au bout de chaque poussée. Je presse une main sur ses fesses sexy que je serre, l'invitant à me prendre à fond et à se lâcher. Son rythme s'accélère, nos corps déchaînés se précipitent l'un vers l'autre de plus en plus fort, la passion balayant tout sur son passage.

Je m'agrippe à l'accoudoir du canapé, pour supporter cette course folle, et me mords les lèvres pour ne pas crier tant le plaisir devient intense. Son regard noir posé sur moi me dit à quel point il est en train de basculer lui aussi, voir l'effet que je lui fais est presque plus érotique que mes propres sensations. Il est à deux doigts de craquer, il est en sueur, et je viens lécher son cou. Sur une impulsion, je mordille sa peau pour aiguillonner son désir avec une pointe de douleur et il rejette soudain la tête en arrière.

L'orgasme le rend encore plus vif et le coup de reins qu'il me donne, puissant, me fait décoller quand il se frotte contre mon clitoris en feu. Je jouis en m'agrippant à lui comme si ma vie en dépendait. Tous mes muscles tremblent, mon corps est en nage.

Je retombe sur le coussin, les cheveux en bataille. Nevio, sur moi, m'écrase un peu mais je ne lui demanderai jamais de bouger tant je suis parfaitement bien à cet instant. J'étire mes jambes pour me décontracter. Même mes cuisses, tendues sous la force de ce plaisir, sont endolories, ce qui me donne curieusement l'envie de soupirer de béatitude.

Je garde bouche close, sinon j'ai peur de dire un truc idiot, comme un « Wow ! » émerveillé. Pourtant, c'est exactement ça. Si j'ai déjà eu d'autres partenaires, rien ne me semble comparable à ce qu'on vient de vivre : la meilleure baise de ma vie, et de loin. Rien n'a jamais été aussi passionnel, je pourrais le jurer.

Lovée dans ses bras, je suis épuisée. Je mets du temps à avoir le courage de croiser ses yeux. Il sourit, malicieux.

– Tu voulais vraiment que tous les voisins soient au courant, pas vrai ? raille-t-il.

À un autre moment, je pourrais mal le prendre. Là, impossible de rater la moquerie gentille, intime ou même la douceur avec laquelle il a parlé. Jamais je n'ai vu Nevio ainsi. Je me décide à le taquiner à mon tour.

– Je ne sais pas, quand tu as commencé à faire bouger le canapé, je me suis dit : « tant qu'à y aller de bon cœur »...

Il sourit.

– Bordel, ce truc est trop étroit pour nous deux.

Sans un mot, il se redresse, parfaitement nu, parfaitement à tomber à la renverse, et me soulève sans effort entre ses bras. Il traverse le salon et m'emmène dans la chambre. Mes pieds battent l'air et je me sens minuscule. J'éclate de rire. Quand nous atterrissons dans les draps imprégnés de son odeur, je me demande si je ne risque pas de m'endormir comme une masse tant je suis épuisée.

Il s'installe à mes côtés puis, d'autorité, m'attire à lui. Je ne résiste pas et viens poser ma tête sur son épaule. Les bruits de la rue nous parviennent – ce surnom de « ville qui ne dort jamais » pour désigner New York n'a rien d'un mythe ! –, j'ai grandi avec et cela me berce plus sûrement que n'importe quel autre bruit. Petit à petit, je sombre, apaisée par le mouvement de ses doigts qui me caressent le haut des fesses sans fausse pudeur.

À cet instant, je réalise que rarement je me suis autant sentie comblée, femme, et féminine. Dans ma tenue d'Ève, je suis infiniment bien et m'endors le sourire aux lèvres. Demain, il sera temps de reprendre pied dans la réalité...

10. Revoir tes définitions

NEVIO

Quand je m'éveille, les bruits de circulation sont intenses en bas. J'entends des klaxons, deux mecs se crient dessus, même si je ne peux comprendre ce qu'ils disent en étant sous les toits. Mon quartier, c'est un peu ça : une agitation populaire incessante, un bouillonnement de gens qui cohabitent – plus ou moins facilement.

C'est sans doute pour ça que je mets un moment à réaliser que je ne distingue aucun autre bruit dans mon appartement. Je ne sais pas pourquoi, mais au départ, ça me semble évident que Suze est juste dans le coin ; dans la salle de bains ou en train de boire un café à la cuisine.

J'ai eu de sacrées nuits de baise, mais là ?!

J'ai eu l'impression que jamais je ne pourrais quitter ses cuisses, m'éloigner de cette peau et arrêter de la faire soupirer. Un soupir ne peut pas être si érotique, sauf s'il est émis par cette bouche-là. La voir gémir, se tordre sous moi est la chose la plus bandante que j'ai vécue depuis... je ne sais pas. Même avant le sexe, avant de lui faire le moindre préliminaire, j'ai cru que je perdais la tête pour de bon et son corps était en grande partie responsable. J'ai dû me répéter cent fois d'y aller mollo, ou j'en serais devenu brutal. Cette nuit, je voulais tout d'elle, je ne lui aurais rien laissé, elle m'a rendu avide au point que je ne me suis pas reconnu. J'ai presque flippé.

Si cette fille est capable de ça, de ce truc dingue auquel je ne m'attendais pas, que je me suis pris en revers dans la tronche... elle est aussi capable de poser un simple mot sur l'oreiller d'un type contre lequel elle s'est pressée comme si sa vie en dépendait, un foutu mot. Quand je l'aperçois, un malaise me saisit – à moins que ce ne soit de la rage, j'ai du mal à définir. J'hésite à l'ignorer, puis finis par l'attraper en serrant les dents. Ce qui me semble assez con.

Plus calme, je déplie la page de papier arraché, un morceau d'enveloppe qu'elle a dû récupérer sur mon comptoir. Dessus, elle a jeté d'une écriture rapide :

Merci Nevio pour cette nuit, vraiment. J'avais besoin d'un truc dingue en ce moment et je pense que tu étais le seul à pouvoir m'offrir ça. Je ne sais pas trop comment te l'expliquer, mais j'ai des objectifs dans la vie, des buts... et des obligations. Je ne peux pas me permettre de continuer à traîner avec un bad boy, même s'il possède un aussi joli cul que le tien. Désolée. On ne doit plus se revoir. Je cherche mieux, même si cette nuit était... très sympa, vraiment. Prend soin de toi SCB !

Elle a paraphé d'un grand « Lady » ce court texte que je surnommerais bien un « prends-toi ça dans la tronche » !

Elle est juste... pas croyable.

Je secoue la tête, à moitié incrédule. Un gémissement agacé m'échappe. Merde, elle a vraiment osé ? À moitié dans le cirage, je relis deux fois sa note avant de la chiffonner et, d'un lancer parfait, l'envoie dans la poubelle de ma chambre.

Je me lève et m'étire. Alors que je fais jouer les muscles endoloris de mon dos, je secoue à nouveau la tête en pensant à quel point c'est ironique de me sentir courbaturé... et seul. Le mec qui a tout donné dans un match et apprend la disqualification malgré tout. Ouch, violent.

Sans me presser, je me fais un café. J'ai l'impression d'avoir une mauvaise gueule de bois et guette, bien malgré moi, un bruit qui vienne rompre le silence. Mais non, cette fille a réellement osé me planter là, elle ne va pas sortir comme une dingue d'un placard et se foutre de moi en me balançant une vanne.

Putain, même ça, j'aurais préféré !

Elle a vraiment écrit « c'était sympa », d'ailleurs ?! Je dois me forcer à ne pas aller chercher le mot dans la poubelle parce que ce bâtard ne mérite pas mieux, il faut bien que quelqu'un paye ma colère !

Toujours nu, je m'accoude au plan de travail de la cuisine et bois mon expresso noir et serré. Assez proche de mon humeur en fait.

Ça pourrait presque être drôle, finalement. Je sais ce que croient les autres, Sandro le premier : que je me comporte ainsi avec les nanas. Une nuit, et je me barre sans rien dire. Sauf que pas du tout. Je n'ai jamais planté une fille comme un gros lâche, sans l'affronter au matin.

Si tu as le courage de baiser une nana, tu dois avoir aussi celui de la regarder dans les yeux pour lui dire au revoir le lendemain, pas de partir la queue entre les jambes !

Je fais partie des gens qui trouvent ça assez malpoli. La séparation a lieu le lendemain, oui, mais la fille est réveillée et, normalement, on peut même boire un café ensemble avant de se dire au revoir. Il a pu arriver que je donne de faux espoirs, mais ensuite je lui ai fait comprendre que c'était pour une unique fois. Jamais je n'ai couru après une nana. Je n'en avais pas besoin... et rarement envie.

Ah, Lady...

Cette fille est la personne la plus bandante que j'ai croisée à New York. La meilleure baise depuis un bail. Elle est douce et carrément impitoyable. Je crois que Suze Malloy a un besoin urgent de quelques leçons.

Une, de vocabulaire, pour lui expliquer la différence entre « torride » et « sympa ». Deux, pour déboulonner ses a priori : on peut porter des jeans déchirés et avoir de l'argent sur son compte en banque sans s'afficher pour autant. On peut aussi avoir des airs de *bad boy*, puisque c'est le mot qu'elle veut employer, sans être un pauvre connard. Nuance. Trois, elle doit se lâcher, pas seulement quelques heures sous un toit de Brooklyn dans un quartier malfamé, mais tout court. Je suis curieux de savoir à quoi ressemblera la Suze une fois que les barrières qu'elle a érigées s'effondreront. Parce que moi, je l'imagine parfaitement. Je l'ai vue cette nuit.

Ai-je le temps d'être un prof patient ? Pas vraiment. Ai-je envie quand même de tout mettre sens

dessus dessous dans sa vie, de lui rappeler, gentiment, que je ne suis pas un type « sympa » ?

Oui, je trouverai le temps avant mon départ pour New York et j'aime l'idée de prendre une nana à son propre jeu. Ça va devenir chaud, pour elle, comme pour moi.

Que le meilleur gagne...

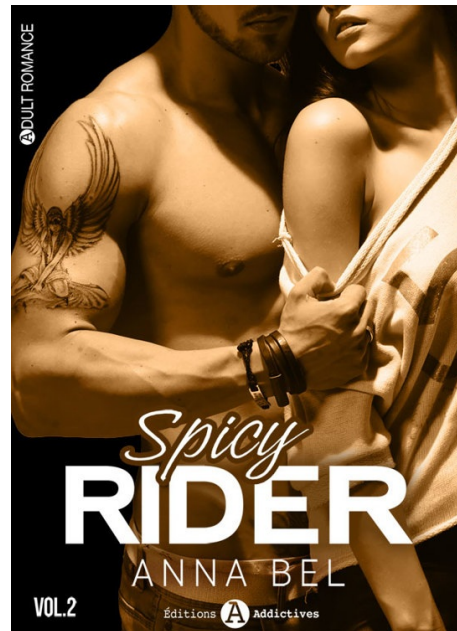
**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

Également disponible :

Spicy Rider - 2

Suze est convaincue que l'amour n'existe pas, tout simplement. Ce qu'elle cherche, c'est un homme fiable, riche et un contrat de mariage en béton armé. Alors Nevio la grande gueule, tatoué, motard et sans le sou, jamais !

Lui adore relever les défis les plus risqués, sur les circuits comme avec les femmes... Et la grande brune qui vient de l'envoyer bouler n'a aucune idée de ce qu'elle vient de provoquer !



Découvrez *Secrets interdits* de Lucy K. Jones

SECRETS INTERDITS

Volume 1

ZBRU_001

1. De la même trempe

J'avais une vie claire avec des objectifs, des principes et des valeurs, bien ancrés. J'avais réussi, à force de le vouloir, à enfouir profondément les fantômes du passé. J'avais surtout commencé à construire mon avenir, grâce à la seule force de ma volonté. Et puis, il est entré dans ma vie. Et tout a basculé...

Le soleil brille sur San Francisco et, chose rare pour un matin de juillet, il ne fait pas trop chaud. Un temps à aller à la plage... Ou à se rendre à pied au travail, quand on a, comme moi, la chance d'habiter à proximité. Autre avantage : comme je peux me changer et me rafraîchir sur place, je combine mon trajet et mes quinze minutes de jogging quotidien. J'adore commencer ma journée ainsi. Je ferme la porte, attache mes cheveux en queue-de-cheval et part à petites foulées, heureuse de sentir mes muscles travailler et le vent me fouetter le visage.

Je ralentis à quelques mètres du commissariat central, un bâtiment gris et imposant, qui m'impressionne toujours. Il faut dire que je ne l'ai intégré que depuis une semaine, en tant qu'officière de police. J'entre et salue mes collègues à l'accueil avant d'aller me changer. Dans les vestiaires, j'enfile une tenue plus présentable : un jean ajusté et un chemisier noir, cintré. Joli, mais neutre. Je range mes affaires dans mon casier et me dirige vers la grande salle. On hoche la tête sur mon passage, mais personne ne s'arrête pour me saluer.

Rien à voir avec l'ambiance feutrée de la brigade financière où j'ai passé mes deux premières années dans la police. Là-bas, les espaces de travail étaient clos et le silence, souvent bienvenu. Ici, tout est ouvert, ça parle fort, on se bouscule, on chahute...

Décidément, c'est une vraie fourmilière, ici !

Enfin, avec moi, personne n'a encore osé avoir ce type de comportement. Non que cela me dérange vraiment, mais mon nom de famille tient mes collègues sur la réserve. Je suis l'officière de police Nina Connors, fille du commissaire principal Jack Connors.

Je n'étais pas peu fière quand on m'a annoncé ma mutation au commissariat central. Mes états de service m'auraient permis de progresser au sein de ma brigade, mais j'avais envie de faire autre chose. Je n'ai pas choisi ce métier pour rester derrière un bureau ! Même si mon travail me plaisait, je voulais plus d'action. J'avais aussi besoin de prouver à mon père que je suis un bon flic. Il n'a jamais fait mystère sur ce qu'il pense de la brigade financière : « des pantouflards et des gratte-papier ». Certes, j'avais choisi la même voie que lui, mais il m'a bien fait sentir que nous n'étions pas de la même trempe. Alors, j'ai demandé cette affectation. Je savais qu'il ne m'accueillerait pas à bras ouverts. D'ailleurs, il a commencé par refuser, mais comme je n'avais émis aucun autre choix... Il a fini par accepter en me précisant bien que je devrais apprendre, comme tout le monde. Sur ce point, depuis une semaine, je ne suis pas déçue ! Paperasse et classement sont devenus mon quotidien, sous prétexte de me « familiariser

avec le fonctionnement du service ». C'est le lot des nouveaux, d'autant plus celui des nouvelles. Il faut d'ailleurs que je m'y remette...

– Salut Nina ! Je t'offre un café ?

– Non, merci, Josh.

J'ai répondu sans le regarder, mais cela ne le décourage pas. Alors que je finis de ranger mes affaires, il s'appuie contre les casiers et commence à discuter.

– Quel dommage ! J'aurais pu te raconter mon week-end. Une folie... Et toi ? Que fait un si joli brin de fille de son temps libre ?

Josh Campbell est nouveau lui aussi. Il a fait ses classes dans la prestigieuse police de New York et ses états de service au sein de l'unité criminelle dans laquelle il vient de passer dix ans sont exemplaires. Est-ce que cela lui donne le droit de me faire du rentre-dedans ? Si je déplore que mes autres collègues m'ignorent un peu trop, avec lui, c'est carrément l'inverse ! Je ne compte plus le nombre d'allusions douteuses : mon chemisier fait de moi « une vraie bombe », ou encore, il a hâte que nous soyons ensemble sur une enquête pour pouvoir me joindre « à toute heure du jour et de la nuit ». Ça n'a rien de méchant et Josh, à 32 ans, est plutôt beau avec ses cheveux noirs et ses yeux verts. Mais d'une part, il n'est pas mon type d'homme, d'autre part, je ne suis pas du genre à accepter quelque proposition que ce soit sur mon lieu de travail.

Ce qui me rassure, c'est que lui aussi est plus ou moins snobé par les autres. Ses blagues légèrement sexistes ont fait rire certains anciens pour qui la place d'une femme est dans une cuisine et non dans un commissariat, mais la plupart sont restés silencieux et indifférents. Nous n'existons pas encore. Sans doute devons-nous faire nos preuves avant d'être totalement intégrés.

Je cherche une manière polie de rembarrier mon encombrant collègue quand une voix tonitruante retentit dans tout le commissariat :

– Connors ! Campbell ! Dans mon bureau !

Nous nous présentons dans le bureau de notre chef, assis derrière plusieurs piles de dossiers. Il prend le temps de finir ce qu'il est en train de faire, sans nous regarder. L'entretien commencera quand il l'aura décidé.

Mon père est une légende ici. Déjà physiquement, avec son mètre quatre-vingt-dix et ses cent vingt kilos, c'est une montagne. Ce grand roux aux yeux marron indéchiffrables porte une cicatrice au menton qui lui donne l'air encore plus menaçant. Mais Jack Connors est avant tout un flic hors pair, qui n'a volé ni son grade ni ses galons. Il est de la vieille école : excellent au tir et au corps-à-corps, il mène ses enquêtes à l'instinct. J'aime penser que j'ai hérité de sa ténacité et de son intuition, deux qualités essentielles dans le métier que nous avons choisi.

Enfin, il relève la tête et s'adresse à nous :

– Je viens de prendre une plainte de Judith Barlow, dernière héritière de cette grande famille, commence-t-il avec emphase. Ce matin, un expert en œuvres d'art l'a informée que le tableau qu'elle

souhaitait mettre en vente était un faux. Il s'agit d'une toile de Charles Willington. Vous allez vous rendre au bureau de Bruce Willington, le petit-fils et unique ayant droit du peintre. C'est la seule porte d'entrée que nous ayons. M^{me} Barlow a acheté cette toile il y a treize ans.

– Un trafic de tableaux ? En quoi cela nous concerne-t-il ?

Un silence glacial me répond. Mon père me regarde durant un temps qui me semble infini. J'ai outrepassé mes fonctions.

– Un problème, Connors ?

– Non, chef.

Il acquiesce, satisfait. Le message est clair : il est plus que temps que je me souvienne que je parle à mon supérieur hiérarchique. À mes côtés, Josh ne bronche pas.

Incorporer le fief de mon père, sa chasse gardée, est un défi, je le sais. La police est une grande famille, dont il est une figure importante, depuis longtemps. Double pression. Pour n'importe quelle nouvelle recrue, il n'est jamais simple de se faire accepter. Je l'ai compris à ma sortie de l'école de police, il y a deux ans. J'ai dû montrer patte blanche, faire mes preuves au sein d'un groupe déjà constitué et très soudé. Pourtant, j'y suis parvenue. J'y arriverai ici aussi. Même si l'ambiance est très différente de ma précédente affectation, je parviendrai à faire ma place.

– Charles Willington était déjà célèbre de son vivant et son œuvre a pris beaucoup de valeur depuis sa mort, en 2001, continue le commissaire. Il est donc normal que des faussaires s'y intéressent. Je viens d'avoir le maire au téléphone : il m'a demandé de suivre ce dossier, car il implique deux des familles les plus riches de San Francisco, ajoute-t-il.

OK, j'ai compris.

Depuis quelques années, mon père aspire à une carrière politique. Il cultive de bonnes relations avec tous les notables de la ville, dont le maire, évidemment. L'affaire aurait dû atterrir sur le bureau d'une brigade spécialisée, mais le maire a orienté M^{me} Barlow vers son ami le commissaire Connors. Je comprends ses ambitions et son envie d'évoluer dans sa carrière, mais une part de moi ne peut s'empêcher de se dire que ce n'est pas très réglementaire.

Mais c'est ma première affaire. Et je ferai tout pour la résoudre.

– Je compte sur vous pour être irréprochables et surtout efficaces, poursuit-il. J'exige des résultats rapides.

Nous hochons la tête, presque au garde-à-vous. Le fait qu'il nous fasse travailler ensemble n'est pas anodin : il teste les nouveaux. Je soupçonne aussi mon père d'avoir eu du mal à me caser auprès d'un membre de sa brigade. Ce n'est déjà pas drôle de devoir répondre des faux pas d'une nouvelle recrue, mais quand celle-ci s'avère être la fille du patron, c'est pire. Josh va donc s'y coller et faire ses preuves en même temps. Pour lui non plus, ça ne va pas être évident...

D'un signe de la main, le commissaire nous indique la porte, avant de se replonger dans ses dossiers. L'entretien est terminé.

Des têtes se lèvent à notre sortie du bureau, mais personne ne nous demande rien. Josh ne s'en formalise pas. Mon nouveau coéquipier a un sourire jusqu'aux oreilles.

– Tu conduis ou c'est moi ?

Je le regarde, interloquée. Je ne m'étais pas posé la question. Dans mon précédent poste, il n'y avait aucun enjeu par rapport à la voiture. Mais puisque ça a l'air de lui faire plaisir...

– Je t'en prie !, lancé-je avec une pointe de sarcasme que Josh ne relève pas.

Une fois installée à côté de lui, j'attrape mon téléphone et me connecte à Internet.

– Tu ne vas pas te mettre à jouer quand même ?!

Il a l'air tellement outré que j'éclate de rire :

– Mais non ! Je recherche des infos sur le petit-fils Willington.

Il hoche la tête en feignant un profond soulagement. Il profite du premier feu rouge pour m'interroger :

– Alors ?

– Notre homme est resté dans le domaine de l'art, mais il est marchand. C'est une sorte de prodige, selon plusieurs sites spécialisés. Écoute ça : « Le plus jeune et le plus doué de toute la profession pour l'ensemble de la côte Ouest. » Et ici, ce titre accrocheur : « Milliardaire à tout juste 29 ans » ou encore, « De Seattle à San Diego, les experts se battent pour travailler avec lui. »

– Un parcours sans faute, on dirait, commente Josh. À quoi ressemble notre premier témoin ?

– En quoi est-ce important ?

– J'aime bien savoir qui je vais rencontrer.

Je ne suis pas vraiment convaincue par son explication, mais tente une recherche d'images. Surprise : je ne trouve aucun cliché récent. Les seules photos que je trouve datent de plusieurs années. Elles présentent un adolescent au côté de sa mère lors des obsèques de l'artiste, il y a quinze ans. Depuis cette date, le dernier des Willington s'est fait très discret.

– C'est curieux pour une célébrité locale, tu ne trouves pas ? demandé-je à mon coéquipier.

– Son grand-père était connu. Peut-être qu'il a voulu vivre plus au calme, corrige Josh. Tous les riches ne recherchent pas les projecteurs.

Étrange.

Je range mon téléphone et compulse le maigre dossier que nous a donné le commissaire : la plainte de Judith Barlow, sa fiche d'identité ainsi que celle de Bruce Willington, des photos de tableaux et du faux. Pas grand-chose de plus que sur Internet.

– Pourquoi crois-tu que nous devons l'interroger dès maintenant alors que nous n'avons aucune info, sommes deux nouveaux qui n'avons en plus aucune compétence en art ?

J'ai conscience de dépasser les limites et regarde Josh en coin. Osera-t-il dire le fond de sa pensée ? A-t-il compris comme moi que tout ça était probablement politique et qu'il fallait aller vite pour ne pas heurter les grandes familles de la ville ? Et bien sûr que le commissaire nous testait avec cette affaire ?

– Je n'en sais rien mais quelque chose me dit que ce n'est pas une affaire comme les autres...

La réponse de Josh est prudente.

Tant mieux !

Je préfère avoir un coéquipier qui réfléchit et ne s'avance pas, plutôt qu'une brute qui n'aurait pas manqué de me remettre à ma place.

- C'est là, me dit-il, avant de se garer au pied d'une des plus hautes tours de verre de la ville.

Je sens l'excitation de la première enquête monter en moi.

Enfin, je suis sur le terrain !

2. Défiée

Le bureau de Bruce Willington se situe au cœur du quartier financier dans Montgomery Street. À peine avons-nous passé le hall d'entrée que Josh siffle entre ses dents, impressionné par tant de luxe : du marbre, des boiseries, des lumières tamisées... Ce n'est pas mon cas. Je suis dans mon élément : à la brigade financière, tous nos « clients » venaient de ce quartier. Forte de cette expérience, je prends les choses en main et me dirige vers l'hôtesse d'accueil à qui je montre ma plaque d'un air assuré :

- Officiers de police Connors et Campbell. Nous aimerions voir M. Willington.
- Avez-vous rendez-vous ?
- Non, mais je suis persuadée qu'il sera ravi de nous recevoir. Tout de suite, précisé-je.

Je me retourne et constate que Josh m'observe avec un sourire en coin. Je l'interroge du regard, mais il m'encourage à continuer.

- Je vais me renseigner, répond la jeune femme sans se laisser impressionner.

Elle s'entretient à voix basse au téléphone puis nous indique l'ascenseur.

- Vous pouvez monter au troisième étage. M. Willington va vous recevoir.

Nous sommes accueillis par un clone de l'hôtesse précédente, grande, mince, blonde et maquillée, qui nous invite à patienter dans de petits fauteuils club. Elle nous propose même un café, que nous refusons. Je regarde autour de nous. Le luxe est encore plus présent qu'au rez-de-chaussée, bien que moins visible : les tableaux qui décorent les murs sont des toiles signées, le mobilier est design. Faire patienter les forces de l'ordre au milieu d'objets qu'un simple flic ne pourra jamais s'offrir est une tactique de riches : ils ont les moyens de nous faire attendre. Je fronce les sourcils, agacée : nul n'est au-dessus des lois.

Pour occuper mes mains, je sors mon calepin. Je l'ai acheté spécialement pour prendre des notes lors de mes enquêtes de terrain. C'est sa première sortie ! C'est aussi le moment où je me rends compte que j'ai oublié de prendre un stylo. Je retourne mes poches, désespérée par cette première bourde. Quand je relève la tête, Josh me tend un crayon en souriant.

Avant que je n'aie pu le remercier, la double porte devant laquelle nous nous tenons s'ouvre à la volée sur un homme accroché à son téléphone portable. Il est tellement absorbé par sa conversation qu'il ne semble pas nous avoir vus. Puis, nos regards se croisent.

J'ai l'impression que la pièce vacille autour de moi. L'adolescent des photos est devenu un homme, et quel homme ! Il est d'une beauté à couper le souffle : des cheveux bruns bouclent sur sa nuque, encadrant un visage à la peau hâlée et aux traits fins, rehaussés par des yeux marron clair pétillants d'intelligence. Sa bouche charnue et pulpeuse donne envie de la mordre tellement elle est sensuelle. Enfin, une charmante fossette au menton lui donne un côté fragile, très craquant. L'illusion de la vulnérabilité

s'effondre dès que mes yeux glissent sur ses épaules. Ses muscles bien dessinés tendent le tissu d'une chemise blanche sans doute hors de prix. Il la porte sur un pantalon en lin clair qui lui va à la perfection. Je n'arrive pas à détacher mes yeux de cet homme. Mon cœur s'est mis à battre fort contre mes tempes et durant une seconde, je n'entends que lui.

Qu'est-ce qui m'arrive ?

Plus rien n'existe autour de moi à part lui. J'ai oublié jusqu'à la raison de ma présence en face de lui. J'ai l'impression d'un flash, comme un souffle dévastateur et violent. Je ne comprends rien. Je n'ai jamais vécu ça auparavant.

Lorsqu'enfin je reconnecte avec la réalité, Bruce Willington est en train de terminer sa conversation :

– Je veux cette toile pour mon exposition. Peu m'importe qu'elle soit dans une galerie à Hongkong. Débrouillez-vous et rappelez-moi.

Il range son téléphone dans sa poche de chemise, puis nous regarde l'un après l'autre. Il semble surpris par notre présence. Il était dans son monde, sans doute sorti pour demander quelque chose à l'hôtesse qui se précipite vers lui. Elle non plus ne s'attendait pas à le voir surgir de son bureau ni à devoir lui présenter des visiteurs.

– Bonjour. Bruce Willington, se présente-t-il, poliment. Vous êtes ?

– Monsieur, il s'agit de...

– Police, monsieur Willington, bonjour, l'interrompt Josh en tendant la main à l'homme d'affaires. Je suis l'officier Josh Campbell et voici l'officière Nina Connors.

– La police ?

Son regard passe de Josh à moi plusieurs fois. Lorsqu'il me tend la main, il plante son regard dans mes yeux. Est-ce de la curiosité ou de la suspicion ? Je ne saurais le dire. Mon cœur s'emballe et sans y penser, je lui rends son regard appuyé. Sa main est aussi douce que sa poigne est ferme. Je remarque une chevalière à son annulaire.

Il finit par demander :

– Que se passe-t-il ?

– Pouvons-nous entrer ? demande Josh en désignant le bureau.

– J'aimerais d'abord savoir de quoi il s'agit, rétorque Bruce Willington sans se laisser intimider. Je n'ai pas l'habitude que la police s'invite chez moi.

Le mélange de condescendance et d'agressivité dans sa voix me hérissé. Alors que je m'avance, prête à le remettre à sa place, son parfum, une fragrance boisée discrète, m'enveloppe et me fait presque perdre le fil de mes pensées.

Je dois me ressaisir !

Je vais lui dire ma façon de penser quand Josh me lance un regard. Il préfère que je n'intervienne pas. Coupée dans mon élan, je me force à me taire : nous sommes deux et Josh est plus expérimenté que moi.

Même s'il n'est pas vraiment question de hiérarchie entre nous, je lui dois la priorité. Je recule de quelques pas et me concentre sur la prise de notes. Je sens alors peser sur moi le regard de Bruce Willington et relève la tête. Il affiche un rictus narquois qui va bien avec son attitude depuis qu'il sait que nous sommes de la police. Je n'aime pas ça. Mais Josh reprend, sur un ton toujours poli et affable :

- Connaissez-vous Judith Barlow ?
- Oui, répond-il en me regardant prendre en note sa réponse.
- Savez-vous qu'elle possède des toiles peintes par votre grand-père ?
- Oui.

Il parle d'une voix neutre mais je sens que ses yeux ne me quittent pas. Il me scrute et semble même attendre que j'aie fini de noter.

Qu'est-ce qu'il cherche à faire ? Me déstabiliser ?

– Monsieur Willington, l'interpelle Josh, pour capter son attention, M^{me} Barlow a déposé plainte ce matin après avoir tenté de vendre une toile signée Charles Willington. Son expert affirme qu'il s'agit d'un faux.

Bruce Willington ne répond rien. Est-il surpris ? Sonné ? L'expression de son visage est impénétrable. Je note même « sans réaction » sur mon carnet avant de le souligner deux fois. Puis, brusquement, il nous tourne le dos et pénètre dans son bureau sans refermer la porte. Nous lui emboîtons le pas.

Comme on pouvait s'y attendre, l'espace de travail de l'héritier des Willington est immense et richement meublé. Il dispose d'une grande baie vitrée, devant laquelle il trône, assis derrière un meuble massif et ancien. Autour de nous, deux bibliothèques recensent quantité de livres d'art, tous d'aspect précieux. Mon regard est attiré par les tableaux qui ornent les murs : j'ai vu ces toiles durant ma recherche dans la voiture. Elles sont toutes signées. Sans doute des originaux...

Mon carnet toujours à la main, je referme la porte derrière nous, tandis que Josh continue sur sa lancée :

- Est-ce la première fois que vous entendez parler de faux tableaux sous le nom de votre grand-père ?
- Oui, tout à fait, dit-il en prenant place derrière son bureau, sans nous inviter à nous asseoir.

Bruce Willington porte à présent son attention sur Josh. Même si je vois bien qu'il ne demandera pas de précisions, il attend que nous lui en donnions.

- Êtes-vous bien l'ayant droit de ses œuvres ? reprend mon collègue.
- Tout à fait, oui, répond-il avant d'attraper une liasse de papiers sur son bureau.

Je relève la tête de mon carnet. Je suis restée debout pour être en position de supériorité mais Bruce Willington semble tout aussi à l'aise assis derrière son bureau. En fait, il a l'air de se moquer complètement de ce que nous venons de lui apprendre.

Ce que Josh lui dit ne l'intéresse pas plus que ça ?

Son attitude désinvolte me perturbe. Il faut l'amener à se dévoiler un peu plus. J'ai peut-être une idée, mais... Tant pis. Je délaisse mes notes et décide de prendre part à l'interrogatoire :

- Monsieur Willington, cette histoire de faux tableaux vous ennuie ?
- Bien sûr que non !

Le milliardaire tourne la tête vers moi. Il semble étonné par mon audace.

Moi aussi !

Peut-être que j'aurais dû laisser Josh parler, finalement... Comment fait-il pour rester concentré sous le feu d'un tel regard ? Je me force pourtant à le toiser avant de poursuivre :

- Cela doit vous arranger finalement, non ? le provoqué-je. Un artiste copié voit sa cote augmenter, n'est-ce pas ?
- Pardon ?

J'ai un peu bluffé avec cette hypothèse lancée en l'air mais j'ai réussi : il a l'air sidéré et en colère.

Exactement ce que je voulais : des émotions, enfin !

Je suis contente de mon effet, même si je suis également heureuse qu'il ne puisse pas entendre les battements de mon cœur à cet instant !

Pour la première fois depuis le début de notre entrevue l'homme d'affaires semble déstabilisé. Cela ne dure qu'une seconde mais je jurerais que je l'ai surpris. Cependant, il reprend bien vite son expression indéchiffrable.

Josh s'approche. Il veut reprendre la parole : j'ai assez joué. Cependant, contre toute attente, je lui fais discrètement signe de se taire. Je fixe Bruce, dont les yeux aux nuances irisées semblent me scruter à nouveau.

Nous nous mesurons du regard. Je dois lutter pour ne pas détailler le reste de son visage, sa peau mate, ses lèvres pulpeuses, ses traits ciselés. Cet homme est beau, d'une beauté terriblement dangereuse.

Il pourrait vous faire faire n'importe quoi !

Entre nous, le silence s'installe. Josh se racle la gorge pour marquer sa présence. Il est prêt à reprendre la main. Bruce Willington résiste encore un peu, puis finalement ses lèvres s'étirent en un sourire.

- Que voulez-vous savoir, officière Connors ? me demande-t-il sans me lâcher du regard.
- Pourquoi, si vous n'avez rien à cacher, refusez-vous de coopérer ? dis-je avec une réelle curiosité.

Josh désapprouve clairement mon attitude : il a croisé les bras comme s'il se dédouanait de cet interrogatoire. Je le comprends, en tant que novice, j'aurais dû me cantonner à des questions sur les tableaux, ou mieux, ne pas intervenir du tout. Mon rôle consiste à prendre des notes, pas à m'intéresser à

lui, ni à sa personnalité.

Difficile de faire autrement...

Il y a quelque chose chez lui qui me fascine. Sans pouvoir dire quoi, je suis sûre qu'il y a bien plus en lui que ce côté clinquant qu'il donne à voir. Je ne peux m'empêcher de creuser : j'ai besoin d'en savoir plus.

– Je vais être honnête, monsieur Willington, commencé-je d'une voix que j'aurais voulue plus ferme. Vous n'êtes pas un suspect mais vous vous comportez comme tel. Je pense que vous avez tellement l'habitude de cacher qui vous êtes, que vous préférez ne pas répondre en détail.

Bruce hausse les sourcils et m'invite à continuer d'un signe de la main, ce que je ne me prive pas de faire.

– Ne pas montrer son jeu doit être une qualité dans votre milieu, monsieur Willington, mais ici, ça n'a aucun intérêt. Car c'est justement cette impassibilité qui me donne envie de m'accrocher, de savoir ce que vous pensez et ce que vous me cachez.

Je m'arrête, presque essoufflée par ma tirade. J'ai enfreint toutes les règles apprises à l'école de police : j'ai dévoilé mes réflexions et parlé en mon nom. Tout flic menant l'interrogatoire d'un témoin sait qu'il faut éviter au maximum le « je » et préférer le « nous ».

Et pire que tout, Bruce n'a pas la réaction escomptée. Il ne répond pas à chaud et semble réfléchir, son regard brûlant toujours posé sur moi.

– Je ne crois pas les flics honnêtes, Nina.

Sa voix est calme, comme s'il énonçait une évidence. Il n'est ni agressif ni moqueur. Je m'attendais à ce qu'il s'emporte : j'ai tout de même insinué qu'il se comportait comme un suspect ! Au lieu de cela, il me cloue le bec d'une seule réplique et entre dans mon jeu en m'appelant par mon prénom et en jouant la franchise brute.

Bravo, la bleue !

Josh s'est redressé, intéressé par la réaction de Bruce.

– Mais pour vous, officière Connors, je pourrais faire une exception, reprend Bruce. Je vous invite donc à vous... comment avez-vous dit déjà ? demande-t-il, semblant réfléchir. « Vous accrocher », c'est ça ?

Cette joute verbale inattendue semble beaucoup l'amuser. Ses yeux pétillent. Je ne m'attendais pas à ça, mais je me prends au jeu, au point d'oublier que je suis en train d'interroger un témoin. J'aime trop avoir le dernier mot.

– C'est exactement cela, rétorqué-je sans me démonter.

– J'aime les défis peut-être autant que la peinture. Je relève le vôtre. Mais sachez que je n'aime pas

qu'on fouille dans ma vie. Je n'ai confiance qu'en moi.

– Modeste, lancé-je avec un sourire en coin, consciente de complètement dépasser les limites.

Sur mes épaules pèse le regard de Josh. Pourtant, je ne lâche rien.

– Réaliste, répond-il laconique.

– Si vous étiez réaliste, vous répondriez à mes questions pour faire avancer l'enquête, tenté-je.

– Je vais enquêter, seul, de mon côté. Si vous trouvez avant moi, faites-moi signe. Je pourrai vous donner des conseils.

Cette dernière remarque, prononcée sur un ton bien trop condescendant, me fait immédiatement revenir dans mon rôle d'officière de police. Il vient de dépasser les bornes.

Pour qui se prend-il ?

Cette fois je ne joue plus. Je suis hors de moi. Le rouge me monte aux joues. Dans ma main, mon carnet est froissé tellement je me crispe.

– Vous êtes tenu de nous informer de tout ce que vous apprendrez, lui rappelé-je sèchement.

– Très bien, officière Connors, je verrais.

Quelle arrogance !

Je vais pour répliquer quand Josh intervient :

– Monsieur Willington, vous feriez mieux de collaborer. Ce n'est qu'un conseil.

– Si tous les policiers étaient aussi francs et lisibles que vous, officière Nina Connors, dit Bruce en ignorant Josh, croyez bien que ça aurait été avec plaisir. Malheureusement, je suis réaliste, comme je vous l'ai dit.

Lisible ?? Je suis lisible ?

– Si tous les...

La sonnerie de son téléphone portable coupe ma réplique. Le pire, c'est que je ne sais même pas ce que je lui aurais dit sans cette intervention. Probablement quelque chose que j'aurais regretté.

Il se détourne pour aller chercher l'appareil qui vibre sur son bureau. Ce n'est pas le moment, pourtant, le mouvement de ses hanches me trouble... Avant de décrocher, Bruce me lance, avec un dernier sourire :

– J'aurais adoré vous écouter plus longuement, mais mes affaires m'attendent. Vous savez où est la sortie. Je ne vous retiens pas.

Qu'est-ce qu'il m'énerve !

– Merci de nous avoir reçus, monsieur Willington, lui répond Josh, qui est resté d'un calme olympien tandis que je me lève, outrée par le comportement de cet homme.

Je vais m'accrocher, Willington, c'est une promesse.

3. S'accrocher

Dans la voiture, je laisse exploser ma colère et ma frustration :

– Non mais je rêve ! Pour qui il se prend, ce type ?

– Pour un homme qui n'aime pas la police, Nina, réplique Josh en souriant. Il n'est pas le seul. Tu serais surprise de constater à quel point les autorités rendent les gens nerveux.

– Oh, mais il n'était pas du tout nerveux, m'exclamé-je, sarcastique. Juste insupportablement arrogant !

Alors que nous roulons, je n'ose pas regarder Josh. Je m'attends à une remontrance de sa part d'un instant à l'autre.

Je l'aurais bien cherchée !

Je n'ai aucune envie de me faire sermonner, mais autant en finir tout de suite. Cependant, quand je relève la tête, je le découvre calme et bienveillant. La pression retombe d'un seul coup.

– Je suis désolée, j'ai dépassé les bornes durant l'interrogatoire.

Mais Josh balaie mes excuses de la main.

– C'est normal de faire des erreurs. Tu as encore beaucoup à apprendre, Nina. Mais la prochaine fois, rappelle-toi que nous travaillons en équipe, d'accord ? Tu dois me laisser te relayer.

Je hoche la tête.

– Même si je dois reconnaître que ta prestation était... intéressante, commente-t-il, avec un sourire en coin.

– Intéressante ?

– Révélatrice même, dit-il en souriant plus largement.

– Toi aussi, tu penses que je suis lisible ?! ne puis-je m'empêcher de m'exclamer.

– Je préfère le terme « sincère ». Tu m'as montré un style d'interrogatoire que je n'avais jamais vu avant.

– Ce sera peut-être un modèle étudié à l'école de police plus tard, marmonné-je.

– Ne te vexe pas, Nina. Ce n'était pas très réglementaire mais tu t'es adaptée au personnage. Grâce à toi, on sait d'où vient l'impassibilité de Willington. Même si, à mon avis, il cache autre chose qu'une haine des flics.

– Je suis d'accord et je compte bien découvrir quoi.

– Je n'en doute pas, rit-il, mais fais attention que cela ne devienne pas une affaire personnelle. Des bons flics ont gâché leur carrière avec ça.

Il a raison. Si je m'implique trop, si j'en fais un défi, je risque de ne plus faire la part des choses.

Déjà que j'ai du mal avec un interrogatoire...

Je reste songeuse un instant. Willington m'a intriguée et, maintenant, délivrée de son charisme troublant, je réalise qu'en plus de ne pas avoir été professionnelle j'ai ressenti une réelle excitation à l'idée du défi qu'il m'a lancé. Ce n'était pas de la provocation comme j'en vois souvent, violente, agressive, qui n'est qu'un réflexe de survie car sans ça, les suspects ne sont personne. « Collabore avec un flic et plus personne ne te respectera. » Mais Bruce, lui, n'a pas besoin de ça. Il n'a pas non plus l'attitude obséquieuse de l'homme d'affaires qui n'est pas tout blanc et qui voudrait le cacher derrière une attitude mielleuse.

Une énigme... que j'aurais bien pu ne jamais pouvoir résoudre si Josh n'avait pas été là. Je lui dois beaucoup sur ce coup : il m'a laissée agir tout en intervenant pour que je ne dépasse pas les limites. J'avais complètement oublié le probable enjeu politique derrière tout ça.

Mon père ne m'aurait jamais pardonné un faux pas.

– Pourquoi tu ne m'as pas arrêtée quand tu as vu que je dérapais ? lui demandé-je en écho à mes pensées.

Il répond par une question, qui me laisse sans voix :

– Pourquoi aurais-je voulu te discréditer en plein interrogatoire ?

Ses yeux sont rivés sur la route et il sourit toujours. Je ne reconnais pas le gros lourd qui me drague dès qu'il en a l'occasion quand nous sommes au poste. À sa place, je vois un policier expérimenté et bien plus posé que moi. Je pose donc la question qui me brûle les lèvres après mon mini-fiasco :

– Que fait-on à présent ?

– Notre boulot : on cherche...

Je sens qu'avec un témoin comme Bruce Willington nous n'aurons pas la tâche facile. Il est séduisant, riche et il a le pouvoir. Mais je ne me laisserai plus entraîner. Comme le dit Josh, j'ai un boulot à accomplir.

4. La rebelle et la loyale

Il est presque midi quand nous arrivons au poste.

- On déjeune ensemble ?
- Pas aujourd’hui. J’ai d’autres projets, réponds-je. Un autre jour, peut-être ! À tout à l’heure !
- Comme tu veux, mais n’oublie pas ton rapport. Tu as pris des notes, je crois ?

C’est un coup bas. Je m’apprête à répliquer vertement, mais son sourire me désarme : c’était une pique et après l’interrogatoire que je viens de lui faire vivre, c’est de bonne guerre.

Il faut vraiment que je me détende !

Même si, autour de nous, personne ne la remarque, cette complicité nouvelle me fait du bien. Nous formons une équipe.

- Tu l’auras en fin de journée, répliqués-je, en lui rendant son sourire.

Je cours jusqu’à l’arrêt de tramway le plus proche et saute dedans juste avant qu’il ne reparte. Ce n’est pas le moyen de transport le plus rapide en ville, mais c’est de loin celui que je préfère. Je me faufile au milieu des touristes pour accéder à la plate-forme arrière. J’adore observer les gens dans les rues. À cette heure-ci, tout le monde se presse pour acheter à manger aux *food trucks* ou pour trouver une place au restaurant. Il faudra que je pense à prendre un sandwich. Pour l’instant, je n’ai pas faim.

L’image de Bruce Willington ne sort pas de ma tête. Maintenant que je suis seule, j’ose repenser à la sensation de vertige que j’ai ressentie quand nos yeux se sont croisés. Je n’avais jamais connu cela face à quiconque auparavant. Cet homme est très beau, c’est indéniable.

Les yeux mi-clos, je laisse les sensations m’envahir : d’abord la douceur de sa paume sur la mienne quand nous nous sommes serré la main. Le contact quasi électrique que j’ai ressenti alors m’a traversée de part en part. Ses yeux aussi m’ont donné l’impression, à plusieurs reprises, de pénétrer au fond de ma tête. Est-ce pour cela qu’il lit si facilement en moi ? Je l’ignore. Par contre, j’ai été frappée par la sensualité qui émane de cet homme : sa démarche féline, son déhanché qui m’attire comme un aimant, son corps parfait sur lequel je meurs d’envie de poser les mains...

Non mais qu’est-ce que je raconte ? Bruce Willington n’est pas un homme lambda : c’est un témoin dans ma première enquête de terrain ! Je ne peux pas me permettre ce genre de pensées déplacées !

Le « ding-ding » du tramway me ramène à la réalité. J’ai failli rater mon arrêt.

Témoin ou pas, il me tourne la tête !

Une vingtaine de minutes plus tard, je passe la porte d’un grand bâtiment sur trois étages, situé au

milieu d'un grand parc un peu en dehors de la ville. L'endroit idéal pour une maison de repos.

Une hôtesse d'accueil me sourit dès mon entrée.

- Bonjour mademoiselle Connors !
- Bonjour Linda. Tout va bien aujourd'hui ?
- Très bien, merci.

Je traverse le grand hall et m'engouffre dans l'ascenseur direction le troisième étage. Ma sœur Elsa y vit depuis déjà cinq ans, depuis son accident. Chaque fois que je marche dans le couloir, je compte les jours : cela fait plus de soixante mois que je viens ici rendre visite à ma jumelle.

Je frappe à la porte et entre sans attendre. L'odeur des fleurs coupées me saisit dès l'entrée. J'ai tout fait pour que ma sœur ne se sente pas à l'hôpital, quand nous avons appris qu'elle allait rester ici longtemps : elle reçoit de nouveaux bouquets plusieurs fois par semaine, j'ai mis des photos pêle-mêle sur les murs et son lit est recouvert de ses peluches préférées. J'ai vraiment voulu qu'elle se sente dans son univers. C'est important. Elsa est assise sur une chaise et fixe le poste de télévision qui diffuse une série médicale.

- Salut ma puce ! Encore des blouses blanches ? Tu n'en as pas assez ?

Elle me sourit mais ne dit rien. J'ai l'habitude. Je m'active en babillant :

- Comment ça va aujourd'hui ? Le déjeuner était bon ?

Elle hoche la tête, tandis que je change l'eau de ses fleurs. Je vérifie qu'elle a assez de vêtements propres et m'assois enfin à côté d'elle.

Contrairement à moi, ma sœur a les cheveux très longs. Même si nous sortons souvent dans le parc, son teint reste pâle et ses yeux sont cernés. Je la trouve un peu faible aujourd'hui. A-t-on dû augmenter sa dose de calmants ? Je jette un œil sur la feuille de soins : la nuit s'est bien passée. Sans doute est-elle simplement fatiguée.

Même si nous sommes jumelles, Elsa et moi avons des caractères très différents. Je me suis toujours trouvée un peu trop calme et réservée, par rapport à mon exubérante petite sœur. Je suis l'aînée, de quelques minutes seulement, mais tout de même ! Quand nous étions petites, c'est toujours Elsa qui nous entraînait dans les bêtises les plus insensées. Elle était la rebelle et moi, la réfléchie. Je me débrouillais pour nous éviter la punition. En grandissant, nos deux personnalités se sont affirmées, sans jamais s'opposer. Je sortais avec les bons élèves, quand elle n'était attirée que par les mauvais garçons. Notre père a fait de son mieux, mais Elsa ne lui a pas simplifié la tâche. Il nous élevait avec des règles strictes, qu'elle prenait plaisir à détourner, quel qu'en soit le prix. Je crois qu'elle a tout fait pour le rendre fou : elle fumait de l'herbe en cachette, séchait les cours... Il a même dû aller la chercher au poste, un soir, alors qu'elle était complètement ivre. Nous n'avions que 15 ans !

D'aussi loin que je m'en souviens, elle a toujours été rétive à toute forme d'autorité. Bizarrement, même si elle ne voudra jamais le reconnaître, Elsa a beaucoup de points communs avec notre père : ils sont aussi têtus et intransigeants l'un que l'autre par exemple. Entre les deux, il fallait toujours que je me

pose en médiateur pour apaiser les tensions. Je n'ai pas pu être là à chaque fois pour plaider sa cause, malheureusement !

Quand retrouverai-je ma jumelle ?

Je brosse les cheveux d'Elsa. Bien sûr, le fait qu'elle parle mieux et qu'elle soit plus souvent sereine est un signe encourageant. Mais cette jeune femme est tellement différente de celle que j'ai connue !

– Veux-tu sortir un peu ? proposé-je.

– Pas envie.

Nous restons quelques minutes devant la télévision, puis je lui dis qu'il est l'heure que je parte. Elle me regarde prendre mes affaires et se laisse embrasser sur le front sans faire un geste. Au moment où je vais ouvrir la porte, sa petite voix me retient :

– Nina ?

– Oui, ma puce ?

– Que s'est-il passé exactement ?

Je me fige. Dire que je pensais y avoir échappé pour aujourd'hui ! Il va encore falloir ressasser les mêmes phrases et lire la même déception sur son visage. J'essaie de gagner du temps :

– Quand cela, Elsa ?

– Tu sais bien... Lors de ma chute.

Nous y voilà !

Je prends une profonde inspiration avant de répondre :

– Je n'en sais rien, Elsa. Je te l'ai déjà expliqué.

Mille fois !

– Mais tu étais là !

Ma sœur me regarde avec des yeux implorants tandis que je tente de maîtriser mon exaspération :

– Oui, c'est vrai. Mais je ne me souviens plus de rien.

Elsa est tombée dans les escaliers. Et j'étais là ! Je devrais me souvenir d'un moment aussi important ! Cet accident a bouleversé nos vies à tous les trois. Pourtant, rien. J'ai passé des jours et des nuits à tenter de faire remonter mes souvenirs à la surface, sans effet.

Alors, elle se tait et regarde par la fenêtre. J'ai à la fois une furieuse envie de sortir respirer et besoin de la prendre dans mes bras pour la réconforter.

– Ça va aller, je te le promets, dis-je en la serrant contre moi.

– Tu reviendras me voir ?

– Bien sûr, ma puce. Très bientôt.

J'ai la gorge serrée en sortant du centre. Parfois, j'aimerais la secouer, comme si cela pouvait la faire redevenir elle-même. Ce midi, je n'ai même pas réussi à lui parler de Bruce Willington. Pourtant, avant, je suis sûre que le sujet l'aurait passionnée : un beau milliardaire mêlé à une enquête de police ! J'aurais voulu partager mon trouble avec elle. Lui raconter mon cœur qui s'emballe alors que c'est interdit. Lui dire combien il m'a exaspérée durant l'interrogatoire. J'aurais pu le faire, bien sûr. Elsa ne m'aurait pas jugée. Elle n'aurait rien dit. Elle serait restée assise sur son lit, hochant parfois la tête, le regard vague.

Ma jumelle me manque.

5. Une vie (presque) normale

De retour au commissariat, je me lance dans la rédaction de mon rapport d'interrogatoire. Je n'aime pas la paperasse, mais aujourd'hui, cet exercice me fait du bien. Je dois me concentrer, rester factuelle et ne rien interpréter. Quand je remets mon exemplaire à Josh, il m'indique le bureau de mon père :

– Il veut le lire.

J'ai bien fait de m'y atteler avec toute l'attention nécessaire ! Il semble que Jack Connors se préoccupe quand même des débuts de sa fille dans son service après tout... Il me jette à peine un regard quand je lui remets le document. Mais je suis touchée que mon père veuille lire mon premier rapport.

Jack Connors n'a jamais été un homme démonstratif, tant s'en faut. Il ne sourit sur aucune des rares photos de famille que nous possédons. Mais peut-on vraiment sourire quand on élève seul deux petites filles, après avoir perdu sa femme ? Ma mère est morte en laissant derrière elle des jumelles de 5 ans. Mon père a surtout cherché à ne jamais faiblir devant ma sœur Elsa et moi. Il a préféré la rigueur et la sévérité aux débordements d'affection. Pourtant, je suis sûre qu'il a dû connaître de grands moments de solitude...

Mon portable vibre au moment où je sors du commissariat. En reconnaissant le numéro, je décroche en souriant :

– Hello Émilie.

– Salut l'officière ! Tu viens t'entraîner ?

Émilie est professeur d'arts martiaux. Elle possède son propre dojo, situé à quelques minutes de chez moi. Ceinture noire de judo, j'ai commencé le combat rapproché quand je suis entrée à l'école de police. Mon affectation à la brigade financière a fait mourir de rire Émilie, qui a pris en main mon entraînement : « Pour que tu ne rouilles pas ! » J'ai pris l'habitude de venir me défouler sur ses tatamis plusieurs fois par semaine.

– Pas ce soir. Par contre, je prendrais bien un verre. Tu m'accompagnes ?

– Avec plaisir. Mais tu dois me promettre de reprendre l'entraînement au plus vite. Ce n'est pas maintenant que tu es enfin au cœur de l'action qu'il faut te relâcher !

– Promis ! Tu me raconteras tes dernières histoires de cœur ? demandé-je innocemment.

– Oh, mais je ne sais plus où j'en étais ! s'exclame Émilie en riant. Je t'ai parlé de John ?

– Le pompier ?

– Non, le comptable !

– Tu sors avec un...

– Non, non, c'est fini !

– Ah tu me rassures ! On se retrouve au bar dans une demi-heure.

Émilie est ma meilleure amie. C'est aussi mon rayon de soleil, une vraie boule d'énergie et une croqueuse d'hommes : je ne l'ai jamais vue rester plus d'une semaine avec le même partenaire. Grande, blonde aux cheveux longs et aux yeux bleus, on la prend plus facilement pour un mannequin que pour une sportive de haut niveau.

Après cette discussion, la fatigue de la journée est déjà un souvenir. Il fait bon et je peux me rendre à pied jusqu'à notre pub préféré. C'est Émilie qui me l'a fait découvrir. J'ai tout de suite flashé sur ce bar sombre dans lequel trône un immense billard où des équipes s'affrontent à longueur de soirée. Mon amie est une championne connue et respectée, même par les plus machos des clients.

Je fais une bise au patron qui me salue d'un « officière Connors » un peu bourru. Il m'aime bien, même s'il m'a précisé un grand nombre de fois qu'il ne voulait pas se transformer en « bar à flics ». C'est devenu un jeu entre nous. Il prétend qu'il n'a rien contre la police mais que ça fait fuir la clientèle quand il y a trop de représentants des forces de l'ordre dans un bar. Aucun danger, je déteste ces endroits bourrés de testostérone que mon père affectionne. Mon amie arrive avant qu'il ait pu me chambrer.

– Salut ma belle ! me lance Émilie en me prenant dans ses bras. Alors, le terrain ? C'est comment ? Tes nouveaux collègues sont mignons ?

Je lève les yeux au ciel. Elle est incroyable ! J'emporte nos deux bières à notre table pendant qu'Émilie salue des joueurs de billard et refuse une partie.

– Tu as bien trop de choses à me raconter ! Dis-moi tout !

– Oh, tu sais... La routine : beaucoup de paperasse, des rapports à taper... L'interrogatoire de mon premier témoin...

Je joue la blasée, mais évidemment, je suis fière. Émilie mord à l'hameçon sans se faire prier.

– Ton père t'a confié ta première affaire ? Génial ! C'est quoi ? Je me doute que tu ne peux pas en parler... Tu as un coéquipier ?

J'éclate de rire devant sa mine gourmande. Elle ne perd pas le nord !

– Oui. Il s'appelle Josh. C'est un nouveau lui aussi.

– Mignon ?

– Pas mon genre. Et plutôt lourd parfois.

– Zut ! Ça t'aurait fait du bien de te trouver un copain.

– Sur mon lieu de travail ? Quelle horreur !

En plus, Josh n'a vraiment aucune chance face à l'homme qui m'a fait rêver aujourd'hui !

Évidemment, plusieurs hommes nous tournent autour pendant que nous discutons. Émilie remporte un grand succès, mais je ne suis pas en reste : elle refuse six verres et moi quatre.

– Ce n'est pas trop compliqué de travailler avec ton père ? me demande Émilie alors que nous commandons chacune un soda.

– On verra avec le temps. Pour l'instant, je suis une bleue qui doit faire ses preuves. C'est vrai avec

tous mes collègues, encore plus avec lui.

– Et... Tu as vu ta sœur depuis ta prise de poste ?

Elle sait que le sujet est sensible. Émilie est la personne de mon entourage qui comprend le mieux mon désarroi ; je suis prise entre deux feux : la haine de ma sœur pour notre père et le fait qu'il soit maintenant mon patron. Avant que j'aie pu répondre, un groupe d'étudiants vient s'incruster à notre table. Alors qu'Émilie tente de les éconduire poliment, je suis plus directe : je pose ma plaque à côté de mon verre. Ça fonctionne toujours : nos prétendants détalent tandis qu'Émilie se bidonne.

Toute la soirée, j'ai évité consciencieusement le « sujet Willington » ; il faut vraiment que j'arrête d'y penser, sinon, ça va virer à l'obsession. Heureusement, mon amie ne se rend compte de rien.

Quand je rentre chez moi, je tombe de fatigue mais j'ai le sourire. Ce moment entre filles m'a fait un bien fou. Je parviens presque à ne penser ni aux yeux marron clair ni à la fossette de Bruce Willington en me couchant. Par contre, son sourire craquant m'accompagne au pays des songes.

6. Chuchotements

Aujourd'hui est une journée particulière. Je ne voudrais être en retard sous aucun prétexte. Le commissaire Jack Connors reçoit une médaille pour l'ensemble de sa carrière. À cette pensée, mon cœur se gonfle de fierté. Le procureur de l'État de Californie viendra en personne lui remettre sa décoration, devant l'ensemble du personnel du commissariat central.

Je me lève avant que mon réveil ne sonne et fais mon jogging bien plus tôt qu'à l'ordinaire. Cette fois, je rentre me doucher chez moi. Je dois être impeccable.

Je soigne aussi ma tenue : je veux que mon père remarque que j'ai fait un effort pour lui. J'irai donc travailler en tailleur-pantalon noir et chemise blanche. Je noue mes cheveux en chignon et me maquille légèrement. Je souris au miroir en voyant le résultat : quelle transformation par rapport à hier !

Quand je pénètre dans le commissariat, c'est l'effervescence : tout le monde attend mon père. Par la porte vitrée de son bureau, je le vois qui parle avec le procureur. Quand ils sortent, ce dernier serre la main de tous les officiers présents, en terminant par moi. Il m'adresse un sourire chaleureux :

- Vous devez être très fière de votre père, officière Connors.
- Je le suis, monsieur.

Je me sens rougir. Tandis que certains de mes collègues ricanent et que les mots « fille à papa » commencent à circuler dans mon dos, mon père ne me lâche pas des yeux et hoche la tête.

La cérémonie est courte, mais très émouvante. J'applaudis à tout rompre quand le procureur accroche la médaille au revers de son uniforme d'apparat. Mon père le porte vraiment très bien. Il a une prestance incroyable. Je regarde autour de moi et lis une grande admiration chez mes collègues. Certains d'entre eux connaissent mon père depuis très longtemps. Je reconnais quelques-uns de ses partenaires de patrouille, qui ont fait le déplacement pour assister à l'événement. Tous me saluent avec gentillesse. L'agent Harry Johnson, qui a travaillé avec mon père au tout début de sa carrière, vient me demander des nouvelles :

- Eh bien Nina ! Te voici dans la cour des grands à présent.
- Eh oui, Harry. J'ai réussi !
- Bravo ! Ce n'était pas gagné avec le caractère de cochon de ton père. Sa fille dans la police !

Il rit si fort que j'en suis mal à l'aise. Des têtes se tournent vers nous.

- Mais comme tu vois, il a changé d'avis. Il voulait sans doute me protéger.
- Il pensait surtout que le terrain n'est pas la place d'une femme !

Je n'ai pas le temps de rabattre son caquet à ce vieux sexiste. Un serveur vient d'apparaître avec un

plateau plein de coupes de champagne.

– Fais bien attention à toi, petite.

Son ton est neutre mais je crois y voir comme un conseil plus proche de la menace que de la bienveillance.

Ou alors je suis encore parano...

Il s'éloigne tandis que je reporte mon attention sur mon père. Un de ses plus proches collaborateurs fait un discours dans lequel il vante nombre de ses qualités professionnelles : rigueur, ténacité, caractère fort... Je souris. Quiconque connaît mon père ne pourrait lui donner tort.

Enfin, mon père s'approche de moi.

– J'ai convié des gens importants à une réception chez moi, ce soir, pour fêter ça, dit-il en me montrant sa médaille. Je compte sur toi, évidemment.

– Mais l'enquête...

Il fronce les sourcils. Je sais déjà qu'il est inutile de chercher à échapper à ce *pince-fesses*, comme dirait Émilie. Il m'en avait probablement déjà parlé, mais avec mon entrée dans le service et le début de l'enquête, j'avais oublié. Je déteste ce genre de mondanités, dans lesquelles mon rôle se borne à sourire bêtement tandis que mon père courtise les grandes fortunes et les hommes d'influence, dans l'espoir de faire un jour partie des mêmes cercles.

– Je t'attends à 20 heures. Sois ponctuelle, dit mon père avant de passer à un autre groupe, un grand sourire aux lèvres.

Il m'a déjà oubliée, occupé à serrer des mains et à répondre à toutes les félicitations qu'on lui adresse.

– Comme toujours, papa, murmuré-je pour moi-même.

Je suis habituée : Jack Connors ne parle que pour être obéi. Mais je suis déçue qu'il ne comprenne pas que mon intérêt pour l'enquête passe au-dessus de ses besoins de représentation.

– Alors officière, on sort ce soir ?

Josh... Je ne suis pas d'humeur à écouter tes blagues...

– Et alors ?

– Rien... Je remarque qu'il y a des préférences, c'est tout ! me taquine-t-il. La fille du commissaire va soutenir son papa...

– Tu es jaloux ?

J'ai rétorqué un peu vite et un peu fort, mon père se retourne vers nous. Il nous lance un coup d'œil glacial et mon collègue bat en retraite.

Et il fait bien !

Car même si mon père me mettra toujours à l'épreuve, je suis sûre que, s'il le pouvait, il me protégerait.

Mais il ne le fera pas, sous peine d'alimenter les chuchotements derrière mon dos.

Comme les serveurs ou le voiturier, la fille du commissaire fait partie des figures imposées de chaque soirée organisée par mon père. Il aime que tout soit parfait, dans les moindres détails. À ce titre, il trouve même normal de s'occuper de ma tenue. J'ai beau lui dire qu'à 23 ans je suis assez grande pour m'habiller toute seule, il ne m'écoute pas.

Mon père a toujours pris grand soin de son apparence. Il a toujours privilégié les vêtements sur mesure malgré leur prix. Quand il n'était qu'inspecteur, il disait qu'il préférait avoir peu de costumes mais qu'ils soient de qualité. Aujourd'hui, son poste lui permet de s'en offrir beaucoup plus !

Quand je rentre chez moi, une robe de soirée m'attend devant ma porte. Bien sûr, il ne l'a pas choisie : sa couturière a fait le nécessaire. Par chance, je m'entends bien avec elle et elle tient compte de mes goûts. Ça n'a pas toujours été le cas. L'ancien tailleur de mon père me connaissait depuis l'enfance et ne m'avait pas vue grandir : malgré mes protestations, il s'obstinait à me faire porter des robes rose tendre à frou-frou. Un cauchemar ! J'ai poussé un soupir de soulagement quand il a pris sa retraite. Sa remplaçante est une perle. Elle a très bien compris mon embarras devant les exigences paternelles. Je n'oublierai jamais la manière dont elle a résumé mon souci : « Être présente oui, mais dans une tenue présentable ! »

La robe de ce soir est magnifique : elle se compose d'un bustier noir en velours et d'une jupe blanche au-dessus du genou. De jolis escarpins noirs l'accompagnent. Je n'ai besoin que d'un trait de liner pour mettre mes yeux en valeur et d'un peu de blush pour me redonner bonne mine et je suis prête.

Mais je n'ai aucune envie d'y aller !

Le taxi me dépose à 20 heures pile devant la maison de mon père. Ce n'est pas là que j'ai grandi, ni là où Elsa a eu son accident. Mon père a déménagé peu après le drame. L'endroit est plus grand, bien situé et surtout dénué de souvenirs.

En dehors des mondanités, je ne viens pas souvent ici. Cette maison n'a pas d'âme. Sans doute mon père en avait-il besoin pour se reconstruire, mais moi, je ne ressens rien : ni la douceur de ma mère ni l'enthousiasme de ma sœur. Pour moi, il ne s'agit que d'un lieu fonctionnel.

J'entre sans frapper : il y a déjà des voitures garées dans la cour et le roi de la fête doit être occupé avec les premiers invités.

Je le trouve en grande conversation avec un avocat célèbre dont j'ai oublié le nom. Il remarque à peine ma présence, comme la plupart des convives d'ailleurs : personne ne prête attention à moi.

Peut-être pourrais-je m'en aller discrètement ?

Je ne connais personne et comme à chaque fois, je risque de m'ennuyer ferme.

Je suis flic, pas figurante ! Il devrait pourtant comprendre cela mieux que personne !

Mais avant que j'aie pu rebrousser chemin, je sens une présence derrière moi. Je prépare mon plus beau sourire, me tourne, tends déjà la main... Et me fige. Bruce Willington se tient devant moi.

7. La fille du commissaire

Je reste figée par la surprise alors que Bruce Willington est toujours aussi imperturbable.

– Officière Nina Connors... J'aurais sans doute collaboré avec plus d'entrain si vous étiez venue m'interroger dans cette robe, dit-il en me regardant avec une moue amusée.

Je suis tellement troublée que je recule d'un pas, manquant de rentrer dans un groupe d'invités. Je m'attendais à tout, sauf à croiser à nouveau mon séduisant témoin. Et quand je dis qu'il est séduisant, je suis bien au-dessous de la vérité...

Il porte un costume en lin, de cette matière si difficile à repasser qu'il paraîtrait chiffonné sur n'importe qui sauf sur lui. Au contraire, il tombe sans un pli et lui va comme un gant. Sous la veste cintrée, une chemise blanche fait ressortir son teint hâlé et ses yeux dorés. Une coupe de champagne à la main, il semble parfaitement à l'aise, dans son élément. Il est toujours époustouflant. J'en ai le souffle court. Ma main, si prompte à saluer le premier venu il y a quelques secondes encore, retombe le long de mon corps, tandis que mon cœur s'emballé.

Mais que fait-il là ?

La réponse vient avant que j'aie eu à formuler la question à voix haute. Tant mieux, car je sens mes joues s'enflammer. S'il fallait que je parle, je crois que je ne trouverais pas mes mots.

– Monsieur Willington, c'est un plaisir de vous voir ici, lance mon père par-dessus mon épaule. Connaissez-vous ma fille ?

Mon père a posé la main sur mon épaule et me domine d'une bonne tête. Je sens son souffle dans mes cheveux.

– Nous avons eu l'occasion de nous rencontrer il y a peu de temps, rétorque Bruce, ses yeux plantés dans les miens.

– Parfait. Je vous souhaite une excellente soirée, reprend mon père, sans chercher à en savoir plus.

Et pour cause : tout est dans mon rapport, sur son bureau !

En s'éloignant, il me lance un regard lourd de sous-entendus. Peut-être que je me fais des idées ? La famille Willington est l'une des plus riches de la ville : rien d'étonnant finalement à ce qu'elle soit sur la liste des relations convoitées par mon père. Bruce ferait un donateur de choix dans le cadre d'une campagne électorale.

– Je suis vraiment ravi de vous revoir, mademoiselle Connors.

– On ne peut pas dire que le plaisir est partagé, lui réponds-je avec toute l'insolence dont je suis

capable.

Menteuse !

Cet homme m'attire, me donne envie de le provoquer. Et je crois qu'il l'a compris si j'en juge la lueur malicieuse de ses yeux.

Bruce Willington est l'homme le plus charismatique de la soirée. Notre « duo » attire tous les regards. Les femmes se retournent sur lui, sous le charme.

Mais je suis flic avant tout. Mon métier m'a enseigné certaines choses, par exemple, à me méfier des hommes de pouvoir. Ils sont parfois attirants mais souvent dangereux. Je le sais pour en avoir côtoyé : les « fils de » de l'école de police, les officiers à la petite autorité qui en usent au commissariat, les criminels en col blanc sur lesquels j'ai enquêté à la brigade financière...

Mon père...

Un des hommes les plus redoutables que je connaisse.

– Mademoiselle Connors ?

Plongée dans ma contemplation, j'ai complètement déconnecté de la réalité.

A-t-on idée d'avoir de tels yeux ?

– Excusez-moi, monsieur Willington, que disiez-vous ?

– Que je ne vous crois pas, affirme-t-il d'une voix assurée.

Pardon ?

– Je ne vous suis plus !

– Quand vous me dites que le plaisir n'est pas partagé, poursuit-il en captant mon regard. Je ne vous crois pas.

Il s'approche de moi avec un sourire à tomber. Il semble très à l'aise, alors que je me sens prise en faute. Il aurait été tellement facile de lui répondre si seulement j'avais écouté ce qu'il me disait ! Mais comment peut-on être aussi séduisant ? Je m'écarte instinctivement pour remettre entre nous une distance plus acceptable.

Il ne manquerait plus qu'il voie à quel point il me trouble !

– On lit en vous comme dans un livre ouvert, ajoute-t-il comme s'il entendait mes pensées.

Et comme si cela ne suffisait pas, mon père nous surveille du coin de l'œil. Ils m'agacent, l'un comme l'autre : « lisible » pour l'un, « prévisible » pour l'autre... Je m'apprête à répondre vertement à Bruce que je pourrais bien refermer l'ouvrage, mais son sourire m'arrête. Dans ses yeux, je ne lis que de la bienveillance et de la gentillesse. Mais je ne devrais même pas m'attarder sur son regard. Bruce est juste un témoin, me répété-je.

Je n'ai pas le droit de le voir autrement !

- Puis-je vous demander quelque chose ? me demande-t-il en coulant vers moi un regard mystérieux.
- Allez-y, l'encourage-je avec une assurance que je suis loin de ressentir.
- Que faites-vous dans la police ?

Il est volontairement provocateur, mais je ne me laisse pas démonter. On m'a souvent interrogée sur mes motivations professionnelles : suis-je devenue flic pour faire comme mon père ? Pour l'impressionner ? La vraie raison est bien plus simple.

- J'aime mon travail. C'est ma passion. Je crois en la justice, viscéralement.
- C'est bien ce qui m'étonne, me coupe Willington très sérieusement. Les flics que j'ai rencontrés n'étaient pas comme vous.

Toujours ses yeux qui me scrutent et semblent lire en moi... Que cherche-t-il ?

Je suis si troublée par l'intensité de son regard que j'en oublie de poser une question logique : quand et pourquoi a-t-il rencontré des collègues ? Au lieu de cela, prise dans le feu de notre discussion, je réponds par une pique séductrice :

- Je vous rassure, monsieur Willington, les témoins que j'ai interrogés n'étaient pas comme vous non plus. Vous voyez, tout peut arriver.

A-t-il remarqué que ma voix tremblait légèrement en prononçant ma dernière phrase ?

- Avez-vous toujours réponse à tout ? rétorque Bruce, les yeux pétillants de malice.
- Toujours ! m'exclamé-je avec un grand sourire, soulagée qu'il n'ait pas relevé.

Mon enthousiasme le fait rire. J'aimerais bien savoir ce qu'il voit en moi. Quand je le regarde, je vois un joueur. Mais tout joueur a une faille et je compte bien trouver la sienne.

Il me décoche un sourire à la fois rayonnant et empathique, avec un je-ne-sais-quoi de canaille au fond des yeux. De quoi faire fondre n'importe quelle femme.

Mais je ne peux pas !

Non, je ne peux pas craquer sur Bruce Willington. Il est trop riche, trop secret, trop beau aussi... D'ailleurs, comment puis-je m'imaginer que je l'intéresse ? Il peut avoir qui il veut : mannequin, héritière... Nous ne sommes pas du même monde. Je ne peux pas tout mélanger !

Une musique douce et romantique s'élève dans la pièce, comme si elle voulait balayer tous mes doutes. Si Cendrillon devait s'élancer sur la piste au bras du prince ce soir, ce serait sans aucun doute sur ces notes-là.

- Vous dansez ? me demande Bruce Willington en me tendant la main.
- Avec vous ?

– Qui d’autre ? s’amuse-t-il.

Et me tenir encore plus proche de lui ? Respirer à nouveau son parfum, dont les effluves m’ont déjà fait tourner la tête hier ? Sentir la chaleur de son corps envelopper le mien ?

– Ne me prenez pas pour une imbécile. Vous savez très bien ce que je veux dire.

– De quoi avez-vous peur Nina ?

De vous...

C’est vrai. J’ai peur de lui, de son charme ravageur et de l’effet qu’il a sur moi. Si je laisse Bruce Willington s’approcher trop près, je sens que je ne maîtriserai plus la situation.

C’est la femme ou le flic qui réagit, là ?

– C’est donc ça. Vous avez peur de moi.

– Vous êtes télépathe ? questionné-je agacée.

– D’habitude non, avec vous ça me paraît facile.

– Je croyais que vous aimiez les défis, je dois être d’un ennui pour vous...

– Détrompez-vous, Nina. Je sais que ce que je devine n’est qu’une petite partie de vous. J’aimerais savoir quelle *femme* se cache derrière la flic déterminée.

Le ton sur lequel il a prononcé le mot « femme » me fait frissonner comme s’il venait de me caresser. Son timbre est grave, sensuel. À mon grand désarroi, je sens que je rougis.

– Vous êtes bien sûr de vous, dis-je d’une petite voix pour essayer de me sortir de cette situation embarrassante.

– Tout à fait, sourit-il, et je suis persuadé que vous allez m’accorder cette danse pour me prouver que vous n’avez peur de rien. N’est-ce pas ? me demande-t-il avec un sérieux que ses yeux démentent.

Pourquoi pas après tout ?

– Une seule alors ! Je ne danse jamais avec des suspects potentiels, ne puis-je m’empêcher d’ajouter.

Il éclate de rire.

– Vous savez parler aux hommes, vous !

Quand il m’entraîne au centre de la pièce, Bruce Willington est parfaitement maître de la situation. Ce n’est pas mon cas. Il n’y a plus de « distance de sécurité » à présent. Je respire son souffle, m’imprègne de son parfum et je ne sais comment réagir à cette avalanche de sensations olfactives.

– Détendez-vous un peu, profitez de la musique, me susurre-t-il à l’oreille, me troublant davantage si cela est possible.

Pourtant, cela se révèle plus facile que je ne le pensais, car mon partenaire me guide avec fermeté et douceur, véritable mélange de virilité affirmée et de tendresse contenue. Je pourrais prendre un réel

plaisir à le suivre et même savourer la sensation de chaleur qui irradie de ses mains posées sur moi, mais dans ma tête, la petite voix de la raison hurle : « Danger ! »

Les premières secondes, ça fonctionne : j'ai pleinement conscience de danser avec un témoin, je le vois comme tel. Puis la musique nous enveloppe tout à fait. Mon corps apprivoise la proximité du sien. Son espace devient mon espace. J'anticipe ses pas, le surprends même. Il apprécie, je le lis dans ses yeux. Je ne prête plus attention à ce qui nous entoure. Nous dansons une première danse, puis une autre, sans nous parler. Finalement, de plus en plus à l'aise, je l'interroge sur les personnes qui nous entourent :

– Qui connaissez-vous dans cette pièce, monsieur Willington ?

– À peu près tout le monde, je pense, répond-il en regardant autour de lui. Enfin, eux me connaissent tous. Certaines personnes sont remarquables.

– Vraiment ? le relancé-je, amusée.

– Regardez cet homme là-bas, savez-vous qu'il vient d'épouser sa septième femme ?

– Le vieux monsieur qui tremble de tous ses membres ? demandé-je incrédule.

– Hors d'âge, certes, mais très riche. L'heureuse élue est la dame à la jupe trop voyante, juste ici. Elle est jolie, mais surtout très jeune. Loin de s'occuper de son mari, elle roucoule auprès d'un groupe d'industriels, trop heureux de parader devant une jouvencelle.

– Elle travaille son réseau, estimé-je, le plus sérieusement du monde.

– Je n'aurais pas mieux dit ! rit Bruce.

– Et l'homme seul, devant le buffet ?

– Qui ça, le trader ? C'est un pique-assiette, mais il présente bien. Il est de toutes les mondanités. Il n'a pas un sou, mais réussit à faire croire qu'il est indispensable.

La musique change et, d'un commun accord, nous rejoignons une fenêtre. Un serveur nous propose du champagne, que nous buvons en silence. Je ne le quitte pas des yeux. Après ces intéressantes indiscretions, une question me brûle les lèvres :

– Et vous, monsieur Willington, qui êtes-vous ?

Il prend son temps pour répondre.

– Un homme en charmante compagnie, qui passe une excellente soirée.

– J'avais pourtant cru comprendre que vous ne comptiez que sur vous-même ?

Je n'ai pas pu m'empêcher de lui rappeler son attitude détestable hier matin. Son regard se voile.

– C'est toujours vrai. Mais je sais aussi que les autres peuvent vous apporter des réponses nécessaires.

– C'est ce que j'ai fait hier ? Vous apporter des réponses ? Vous savez que vous parlez à un *flic* qui vous a interrogé ?

– Vous ne me laisserez pas l'oublier, n'est-ce pas ?

Encore une question pour une réponse !

– Non, jamais.

Et cela vaut pour moi aussi : ne pas l'oublier !

– N'en parlons plus, monsieur Willington, finis-je par dire pour éviter de dériver vers des sujets plus dangereux.

– Bruce, s'il vous plaît.

Mon père choisit ce moment pour capter mon regard et me faire signe. Courtois, Bruce se recule. À regret, je rejoins le commissaire. Il est temps de jouer mon rôle.

Armée de mon plus beau sourire, je serre des mains et échange quelques mots de politesse avec les gens que mon père me présente. Au bout de quelques minutes, il m'entraîne à l'écart.

– M. Willington n'est pas insensible à tes charmes, on dirait.

Je suis immédiatement dégrisée par son ton froid et détaché. Je ne sais comment interpréter sa remarque. Est-il ironique ? Méprisant ?

– Dans notre métier, poursuit-il comme s'il me faisait la leçon, il faut savoir profiter de toutes les occasions.

C'est sans doute sa manière très personnelle de me donner indirectement des conseils pour mener à bien ma première enquête. Pourtant, il me met mal à l'aise. Bien sûr, je l'ai entendu toute mon enfance répéter que sa plus grande fierté était de coincer les bandits. Mais ce soir, je pense surtout à ce que mon père m'avait dit, peu après mon entrée à l'école de police : sans entrer plus avant dans les détails, il m'avait avoué ne jamais avoir hésité à utiliser « tous les moyens nécessaires » pour coincer un coupable.

– Je compte sur toi, ma fille. Tu sauras me prouver que j'ai raison, ajoute-t-il avant de s'éloigner.

Je le regarde, dubitative. Je n'aime pas vraiment ce qu'il sous-entend.

J'étouffe ici. Qu'est-ce que j'ai fait bon sang ? J'ai dansé avec un suspect.

Il n'est pas suspect...

Peut-être mais je suis chargée d'une enquête où il apparaît.

Comme témoin.

Pour l'instant.

Sur le balcon, le souffle de la nuit me fait du bien. Quasiment tous les invités sont partis, je suis seule dehors. Je n'ai pas vu le temps passer. Cependant, trop de questions se bousculent dans ma tête : est-ce qu'il m'attire ? Oui. Comme la plupart des femmes, je suppose. Est-ce qu'il me fait peur ? Aussi. Ai-je le droit d'être attirée ? Pas pour le moment.

Je devrais répondre : jamais !

J'ai rarement été aussi troublée. Bien sûr, j'ai déjà douté avant de faire un choix, hésité face à l'un de

mes petits amis, mais je crois n'avoir jamais ressenti un mélange d'émotions aussi complexe.

Je me méfie naturellement des hommes et aucun ne peut s'enorgueillir d'avoir gagné ma confiance, même pour une nuit. Alors comment Bruce Willington a-t-il su me faire oublier mes réticences le temps d'une danse ? Pourquoi l'excitation de défier cet homme est-elle plus forte que la peur ?

Je m'accoude à la rambarde en pierre et regarde les lumières de la ville. Je laisse le calme de la nuit m'envahir. Mes pensées s'apaisent.

Tout à coup, je sens une présence derrière moi. Et, à son parfum, je le reconnais.

– Vous allez prendre froid, me dit Bruce en posant sa veste de costume sur mes épaules.

Le vêtement me procure une douce chaleur, mais je n'ose pas me retourner.

– Merci, murmuré-je.

Il s'accoude à côté de moi.

– Vous semblez pensive Nina.

Mon prénom roule sur sa langue. Lorsqu'enfin je me tourne vers lui, mes yeux s'accrochent aux siens.

– Perdue serait plus juste...

Bruce se tourne vers moi. Il avance sa main vers mon visage et repousse une mèche de cheveux que la brise faisait voler.

– Vous n'avez pas à l'être.

Ses paroles, prononcées d'une voix très douce, me donnent le vertige. Nos visages sont si proches ! L'instant est suspendu. Il approche ses lèvres des miennes, sa main se pose en une caresse sur ma nuque. Je ne pense plus, je retiens ma respiration quand sa bouche effleure la mienne. Il semble se retenir, mais moi, je ne peux pas, je ne veux plus : j'accentue la pression de mes lèvres contre les siennes. Comme s'il n'attendait que ce signal, Bruce m'embrasse avec une fougue inattendue. Ses bras musclés m'enveloppent. Nous ne formons plus qu'un et la chaleur de son corps m'embrase. Sa langue caresse la mienne dans un ballet de plus en plus rapide. Collée contre lui, j'agrippe sa chemise pour l'attirer encore plus contre moi. Il me répond en caressant mon dos du bout des doigts, me donnant des frissons. J'ai chaud, j'ai froid, je brûle. Mes oreilles bourdonnent. Je ferme les yeux. Je ne veux plus savoir où je suis. Je veux qu'il continue. Encore. On ne m'a jamais embrassée comme lui.

Quand il rompt le contact, un petit gémissement m'échappe. Il me scrute, son regard m'interroge. Je ne sais pas ce que je ressens. Je baisse les yeux. Je suis bouleversée par ce baiser. Je n'ai jamais ressenti une telle passion. Pourtant, je ne suis pas surprise. De la part d'un homme tel que Bruce Willington, un baiser est forcément intense.

Je relève la tête et croise son regard. Indéchiffrable. Le même que lors de l'interrogatoire. Je suis

instantanément sur mes gardes. Mon instinct de flic reprend le dessus. Comment puis-je être sûre qu'il ne cherche pas à me manipuler ?

À cette pensée, je perds pied. Je ne veux pas qu'on se serve de moi. Jamais. Je ne veux pas être une femme influençable.

Je recule d'un pas, les yeux toujours baissés, et fais volte-face en direction de la salle.

Ne pas relever la tête. Surtout, ne pas le regarder.

Bruce ne me retient pas alors que je rejoins la sortie. Une fois dehors, je passe devant les derniers invités et monte dans le taxi qu'ils avaient réservé en claquant la portière. Fuir. Tout de suite.

C'est vital.

8. Cadeau empoisonné

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. À peine rentrée, j'ai pris une longue douche, comme si l'eau avait le pouvoir de me faire oublier que je venais de renoncer à tous mes principes durant quelques secondes.

Mais quelles secondes !

Évidemment, rien n'y fait. Le baiser que Bruce et moi avons échangé imprègne encore chacun de mes sens : la chaleur de ses lèvres sur les miennes, son souffle, sa fougue, nos corps collés l'un à l'autre... Toutes ces sensations sont trop fortes et encore bien trop présentes dans ma mémoire pour s'effacer si vite.

Mais aussi délicieux soit-il, ce moment n'aurait jamais dû avoir lieu. Tant que je ne l'ai pas définitivement mis dans la case « Innocent », Bruce Willington ne m'est pas accessible. Il est un nom dans un dossier. Une personne pour qui je me dois de conserver l'esprit clair, neutre et objectif.

L'inverse de ce que j'étais quand il m'a embrassée...

Je n'étais pas moi-même lors de cette soirée, comme si j'avais perdu, l'espace de quelques heures, toutes les qualités qui font de moi un bon flic. Mon père a raison : notre priorité est d'arrêter les criminels, aussi beaux et attirants soient-ils.

Puisque je le sais, comme ai-je pu le laisser m'embrasser ?

Une douche froide et deux cafés ne parviennent pas à chasser les idées noires de la nuit. Je m'en veux terriblement. Mon laisser-aller est impardonnable. J'ouvre la porte, prête à m'élancer pour un jogging matinal douloureux, mais je m'arrête net : j'ai bien failli donner un coup de pied dans un pot d'orchidées de toute beauté.

Je n'en ai jamais vu d'aussi belles !

Je rentre le pot dans l'entrée. En y regardant de plus près, je découvre une carte qui a été glissée entre les fleurs :

Les baisers volés sont les plus rares et aussi mes préférés. Merci. BW

Je froisse le bristol avec bien plus de force que nécessaire avant de le jeter à la poubelle.

Une bouffée de colère m'envahit : comment Bruce Willington s'est-il procuré mon adresse ? En tant que membre des forces de l'ordre, je masque consciencieusement ces informations et vérifie régulièrement que rien ne permet de m'identifier sur Internet.

J'imagine qu'un milliardaire dispose d'autres moyens d'investigation. Est-il complètement

inconscient ?!

Folle de rage, je claque la porte derrière moi. Je me force à courir lentement pour m'obliger à me calmer. Peine perdue : j'ai à la fois envie de hurler et de frapper dans un sac de sable. Ma fureur bouillonne. Je me connais, elle va m'accompagner tout au long de la journée.

Mon téléphone sonne au fond de ma poche. Emportée par l'élan, je décroche sans prendre le temps de regarder le numéro :

– Bonjour Nina. Bien dormi ?

Il est partout !

– Comment avez-vous eu ce numéro ? Et mon adresse ?

Malgré ma colère qui bouillonne, j'arrive à poser froidement mes questions. Il faut que je sache et surtout, il est impératif qu'il comprenne qu'il a dépassé les bornes.

– Les fleurs ne vous ont donc pas plu ? demande-t-il, moqueur.

Non seulement il ne répond pas à ma question, mais au son de sa voix, il a l'air très content de lui !

J'explose :

– Comment osez-vous entrer dans ma vie comme ça ? Si vous pensez pouvoir me manipuler avec des fleurs, vous vous trompez lourdement. Vous n'obtiendrez rien de moi, monsieur Willington.

Je raccroche en appuyant bien trop fort sur mon écran.

Quel prétentieux !

Il fallait que la rage, mais aussi la peur sortent. Je me sens mieux. J'ai le réflexe d'enregistrer son numéro dans mon répertoire : je n'ai aucune envie qu'il me rappelle, mais je veux pouvoir l'identifier s'il le fait. Je coupe le son et range mon portable au fond de ma poche alors qu'il vibre à nouveau. Il peut bien s'acharner : Bruce Willington va comprendre à qui il a affaire ! Pas question de me laisser harceler.

La matinée passe rapidement. Josh et moi contactons différents spécialistes pour trouver des informations sur Charles Willington. Évidemment, tous nous renvoient vers son petit-fils et ayant droit. L'œuvre du peintre est fascinante. Contrairement à de nombreux artistes, il est parvenu à vivre très confortablement de sa peinture : ses toiles se vendaient déjà une petite fortune avant sa mort.

Le commissaire nous convoque pour en savoir plus.

– J'ai lu ton rapport. Complet mais sans réelle avancée pour l'enquête, assène-t-il, vous n'avez pas obtenu de réponses.

J'aurais bien aimé le voir face à Bruce !

Je retiens de justesse cette remarque et, à ma grande surprise, c'est mon collègue qui réplique :

– Commissaire, nous n'en sommes qu'au début de nos investigations.

Josh patiente, serein. Pas moi. Je m'attends même au pire. Je n'aime pas du tout le regard en biais de mon père.

Il avait le même avant de nous punir, Elsa et moi.

– Vous êtes nouveaux tous les deux, c'est vrai, dit mon père en faisant mine de réfléchir. Je ne tolère aucune justification fumeuse ! tonne-t-il soudain. Dans mon commissariat, les affaires se règlent vite et bien. Si vous n'en êtes pas capables, demandez votre mutation, ou changez de métier !

La dernière pique était pour moi, aucun doute là-dessus. J'ai l'habitude de ce genre de reproches en privé, mais je ne m'attendais pas à ce qu'il me les fasse aussi au travail. Je suis mortifiée.

Je jette un coup d'œil à Josh pour voir comment il prend l'attaque, mais il garde son air tranquille et affiche même un léger sourire quand il répond « Oui, commissaire ». Ni l'injustice de la remarque ni son côté blessant ne semblent avoir prise sur lui.

Quelle chance il a !

Je meurs d'envie de dire à mon père que nous n'avons rien à nous reprocher, de lui montrer sur quoi nous avons travaillé ce matin... Mais je sais par avance que cela ne servirait à rien.

Nous sortons du bureau en silence, après que mon père nous a congédiés d'un geste. Il s'est déjà replongé dans ses dossiers.

En voyant ma tête, Josh me prend à part et tente de me reconforter :

– Il nous met la pression, c'est normal. Pas d'inquiétude. Nous avons encore plusieurs interrogatoires à mener. Va déjeuner dehors, ça te fera du bien. À ton retour, nous irons poser quelques questions à M^{me} Barlow.

– N'a-t-elle pas tout dit quand elle est venue porter plainte ?

– Sans doute, sourit Josh. Mais nous ne l'avons pas entendue.

Je trouve un parc, non loin du poste. Mon coéquipier a raison : j'avais besoin d'une pause. Assise sur un banc avec mon sandwich, je consulte mes appels en absence. Le nom de Bruce apparaît une dizaine de fois. Après le savon que vient de nous passer mon père, l'épisode des fleurs m'était sorti de la tête ! En regardant l'heure du dernier appel, je constate qu'il s'est lassé au bout d'un petit quart d'heure.

Pas si motivé que ça, le milliardaire, finalement !

Je contemple l'écran muet avec une pointe de satisfaction. Il est comme les autres ! Mon téléphone se remet à vibrer à ce moment précis. Un numéro inconnu.

– Allô ?

– Nina, s’il vous plaît, ne raccrochez pas. Je vous appelle de mon bureau, car j’avais peur que vous ayez définitivement bloqué mon numéro. J’ai vraiment passé une excellente soirée. J’ai bien compris à quel point vous m’en voulez ! Si vous n’aimez pas les orchidées, je peux les changer !

Il a parlé tellement vite que je n’ai pas reconnu sa voix tout de suite. Je ne lui connaissais pas ce ton tendu. Il semble désolé de ma réaction. Est-il sincère ? Mon intuition me dit que oui. Mais cet homme a la capacité de me retourner la tête ! Puis-je vraiment me fier à ce que je ressens ?

– Nina ? Vous êtes toujours là ?

C’est curieux ce ton presque anxieux de la part d’un homme aussi sûr de lui.

– Oui, réponds-je en tentant d’organiser mes idées. Je réfléchissais.

– À quoi ?

Il est sans doute rassuré que je n’aie pas raccroché, car à présent, j’entends surtout de la curiosité dans sa voix. Il est temps d’avancer un pion. Je tâche de penser en stratège, mais pour cela, il me faut oublier l’effet que me fait Bruce. Je me force à respirer avant de répondre, trop calmement :

– Au talent de votre grand-père, tenté-je, pour tester sa réaction.

Je ne dois en aucun cas perdre de vue la raison de ma rencontre avec Bruce Willington. J’ai passé la nuit à me le répéter en espérant que cela suffise : cet homme est témoin dans mon enquête ! Le seul pour le moment. Je dois donc, selon les conseils du grand commissaire Connors, « saisir toutes les occasions ».

– Il n’en manquait pas, commente Bruce. Puis-je vous poser une question à mon tour ?

– Je vous en prie... l’invité-je, à nouveau sur mes gardes.

– Où est la femme avec qui j’ai dansé hier soir ? Relâchez-la, s’il vous plaît !

Je ne peux retenir un petit rire. Je sais que Bruce ne me dira rien de plus, mais il ne peut pas m’en vouloir d’avoir essayé ! Je constate avec soulagement qu’il n’est plus aussi incisif et sur ses gardes que la première fois où je l’ai interrogé.

– Nina ?

– Oui, monsieur Willington ?

– J’aime vous entendre rire.

Le feu me monte aux joues. Il a prononcé cette phrase sur un ton si sensuel que mon corps se remémore immédiatement ce qu’il a ressenti à proximité du sien hier soir. Mon cœur se met à battre plus vite. Je dois me contrôler pour ne pas perdre pied.

Comment fait-il pour me troubler autant ?

Je dois mettre un terme à cette conversation puis l’analyser et voir comment je peux en tirer profit. Faisant preuve d’un self-control quasi surhumain, je parviens à articuler, d’une voix bien plus douce que je ne le voudrais :

- Je vous souhaite une excellente journée, monsieur Willington.
- Vous également, Nina. La prochaine fois, pensez à me dire pour les orchidées.
- Vous dire quoi exactement ?

Encore une fois, il a réussi à me déstabiliser. Il savait qu'en piquant ma curiosité, il ne me laissait pas mettre fin à la conversation.

- Me dire si vous les aimez, Nina, entends-je à l'autre bout du fil, avant qu'il ne raccroche.

Je reste plusieurs secondes, le téléphone à la main, avant de reprendre une respiration normale. Je laisse mon cœur se calmer.

Encore une fois, Bruce Willington a pris l'ascendant sur notre conversation. Je me suis fait avoir...

Mais le pire, c'est que j'y ai pris du plaisir.

9. Un air de défi

Josh et moi nous rendons au domicile de Judith Barlow. En cherchant sur Internet, mon coéquipier a découvert un fait intéressant dont mon père ne nous a pas parlé : cette femme était plus qu'une grande admiratrice de Charles Willington. Elle a longtemps été son modèle, son égérie.

Judith Barlow est une riche vieille dame. Avant de parvenir jusqu'à sa porte, nous passons un système de vidéosurveillance sophistiquée et devons décliner notre identité devant un gardien. Une domestique en uniforme noir et blanc nous attend pour nous conduire auprès de « Madame ».

Selon le dossier d'enquête, notre deuxième témoin a 75 ans. La femme devant moi en paraît facilement dix de moins. Elle prend soin de son apparence : ses cheveux intégralement blancs sont retenus en un chignon impeccable, elle est maquillée de manière à atténuer les effets de l'âge, sans toutefois donner l'impression qu'elle abuse des cosmétiques. Son tailleur rouge souligne une taille fine et des jambes musclées. En un mot, elle est splendide.

Quand elle nous accueille, elle nous adresse un sourire franc et sympathique. Nous entrons dans une pièce rendue très lumineuse par une grande baie vitrée. De là, on a une vue plongeante sur la baie. Le spectacle est saisissant. Cependant, je suis bien plus surprise par une présence inattendue autour de la table : Bruce Willington est assis devant une tasse de thé. Il tourne les yeux vers moi et mon cœur s'emballa à nouveau. Notre baiser me revient immédiatement en mémoire : ses lèvres sur les miennes, sa fougue, nos langues qui se mêlent... Il fait brusquement très chaud.

Je suis d'autant plus mal à l'aise que Josh est à mes côtés. Je suis sûre qu'il a remarqué mon moment d'arrêt quand j'ai reconnu Bruce.

Il va forcément se douter de quelque chose !

J'attrape carnet et stylo, prête à prendre bonne note de tout ce qui va se dire. Et surtout sans prise directe avec le regard de Bruce.

– Monsieur Willington, quelle surprise ! s'exclame Josh.

– La police voit-elle un inconvénient à ce que je rende visite à une amie ? rétorque Bruce avec un air de défi, avant d'avaler une gorgée de thé.

– Nullement, le rassure Josh en souriant.

Bruce se lève pour nous saluer. Je serais bien incapable de dire s'il partage mon agitation intérieure : il est redevenu l'homme d'affaires impassible que nous avons rencontré la première fois. Je ne lis absolument aucune émotion dans son regard, alors que le contact de sa main me donne des frissons.

À le voir installé, je comprends que Judith et Bruce sont proches : à côté de lui, un livre d'art ouvert visiblement sortide la bibliothèque qui recouvre tout le pan du mur au fond de la pièce. Sa veste est

négligemment posée sur le canapé.

Ainsi, lui aussi a décidé de venir prendre ses informations à la source. C'est logique. Mais s'ils se connaissent aussi bien, comment Bruce prend-il le fait que Judith ne l'ait pas informé en premier et qu'elle ait préféré aller voir la police ?

Josh nous présente mais je reste légèrement en retrait. Malgré mon envie d'intervenir, j'ai compris : je laisse faire mon collègue et j'apprends. Le sourire de Judith Barlow s'élargit :

– Vous êtes les deux officiers de police chargés de mon affaire ? s'enquiert-elle aimablement, très mondaine. Je ne veux pas vous ennuyer, mais je suis rassurée de voir que le commissaire a pris ma plainte au sérieux.

– Naturellement, madame, répond Josh, affable. Pouvez-vous nous en dire plus sur la provenance de cette toile ?

Mon coéquipier a le don de se mettre immédiatement au diapason de son interlocuteur. Il sait tout à fait comment parler à cette vieille dame très riche.

– Eh bien, comme je l'expliquais à Bruce... commence-t-elle en coulant un regard affectueux vers lui, c'est dommage, vous auriez été là il y a seulement quelques minutes...

Je la regarde avec étonnement : elle minaude. Judith a pleinement conscience d'être le centre d'attention et elle en profite.

– Nous sommes navrés de vous faire répéter, madame Barlow, mais c'est important.

Josh prend un ton plus ferme pour recentrer l'entretien sur l'enquête. J'observe avec admiration la façon de faire, à la fois délicate et déterminée, de mon collègue.

– Bien sûr, oui, je comprends. Vous devez faire votre travail. Eh bien comme je le disais, j'ai acheté cette toile dans une minuscule galerie d'art dans Haight-Ashbury.

– Vous souvenez-vous de son nom ?

– Elle portait le nom de son propriétaire, je crois... dit Judith en fronçant les sourcils. Ma mémoire n'est plus aussi bonne qu'avant, s'excuse la vieille dame avec un sourire contrit. C'était juste après la mort de ton grand-père, précise-t-elle en regardant Bruce.

Il ne relève pas. Il ne dit rien. Même s'il n'en a pas la posture, je jurerais qu'il est sur ses gardes. Certes, il reste parfaitement maître de son apparence décontractée, mais j'ai le sentiment qu'il s'agit d'un masque. Si tel est le cas, il est très fort. J'ai plusieurs fois eu l'occasion d'observer des suspects, de « vrais » suspects, feindre la désinvolture. Aucun d'eux n'était à ce point indéchiffrable.

– Doherty, je crois, s'exclame Judith. Oui, c'est ça, la Doherty Gallery dans Haight-Ashbury.

Je prends note.

– Merci. Nous allons vérifier. On ne sait jamais : plusieurs faux proviennent peut-être de là-bas.

– J'espère que vous trouverez. C'était il y a des années...

– Vous souvenez-vous combien vous l’avez payée ?

L’information est dans le dossier, mais je comprends que Josh veuille s’en assurer. Le montant nous a fait tiquer tous les deux : Judith a dit à mon père qu’elle avait acquis la toile pour trois cent mille dollars.

C’est le prix de mon appartement et je suis endettée pour vingt ans !

Judith confirme et ajoute :

– C’était un prix relativement abordable pour une œuvre de Charles.

– Connaissez-vous cette œuvre ?

– Non. C’était la première fois que je la voyais. Mais elle était vraiment très proche de ses autres tableaux. J’ai cru à un premier jet... Elle semblait moins aboutie que d’autres. Je me suis dit que peut-être il n’avait pas voulu l’exposer de son vivant... Tu sais combien il était perfectionniste, ajoute Judith à l’attention de Bruce.

Le marchand d’art hoche la tête. Il valide un fait, rien de plus. Mais lequel ? Le perfectionnisme de son grand-père ou son refus d’exposer une toile inachevée ? Impossible de trancher.

– Quand je l’ai vue dans la vitrine, poursuit Judith Barlow, j’ai immédiatement reconnu son style. J’étais tellement triste ! dit-elle, la voix brisée. Quand je l’ai découverte, j’ai eu l’impression que notre cher disparu m’apparaissait.

Elle ne quitte pas Bruce des yeux. Il semble que Judith aimait beaucoup l’homme dont elle fut le modèle. Son émotion semble bien réelle. Pourtant, je ne peux m’empêcher de me dire qu’elle en fait un peu trop pour un homme disparu il y a quinze ans.

Cette vieille dame distinguée m’intrigue. Pour la définir, j’hésite entre la gentille grand-mère un peu trop protectrice et autre chose, qui m’échappe. En tout cas, je trouve qu’elle en fait trop.

À vrai dire, je ne comprends pas non plus l’attitude fermée de Bruce : alors que je l’ai senti sensible au téléphone, il est à présent aussi froid qu’un iceberg.

– À l’époque, vous n’avez pas demandé de certificat d’authenticité ? questionne Josh, imperturbable.

– Oh non ! s’écrie Judith, choquée. J’ai voulu acheter un souvenir, pas faire un placement.

Je ne peux m’empêcher de réagir. Levant la tête de mon bloc-notes, je demande :

– Pourtant, vous vouliez bien la vendre ? C’est bien comme ça que vous avez su qu’il s’agissait d’un faux, n’est-ce pas ?

Elle ouvre la bouche, puis la referme, prise de court. Un coup d’œil à Josh me rassure : il me fait signe de poursuivre ; je l’ai devancé, mais nous allons dans le même sens. En attendant que Judith se ressaisisse, je croise le regard de Bruce. Cela n’a duré qu’une seconde, mais ses yeux ont souri. Je suis sûre qu’il se pose la même question.

J’ai hâte d’avoir ma réponse, maintenant.

– Vous avez raison, officière Connors. Pour ne rien vous cacher, je souhaite aider mon fils Ben à s’installer en ville. Il est médecin humanitaire, précise-t-elle, avec une pointe de fierté maternelle dans la voix.

Je reprends mes notes : Ben Barlow. Un nouveau nom pour l’enquête.

La vieille dame poursuit, intarissable :

– Mon fils a voyagé partout dans le monde pour venir en aide aux populations en guerre. C’est un héros. Aujourd’hui, il a décidé de revenir aux États-Unis. C’est un grand bonheur. Le moins que je puisse faire est de lui procurer l’argent pour s’installer.

Josh et moi échangeons un regard : payer une maison à son fils, « le moins qu’elle puisse faire » ?

Qu’est-ce que ce doit être quand elle fait un excès !

Le sourire qu’il m’adresse prouve que nous pensons la même chose.

– Savez-vous que Charles n’est pas le seul artiste de la famille Willington ? Bruce a autant de talent que son aïeul. S’il s’en donnait seulement la peine...

J’ai perdu le fil de la conversation de Judith mais le mot « artiste » me fait relever la tête. Judith a posé les mains sur les épaules de Bruce. Ce dernier coupe court au discours de son hôtesse d’un mouvement de tête. J’ai envie d’en savoir plus :

– Vraiment ? Vous peignez, monsieur Willington ?

– Plus depuis longtemps, rétorque-t-il, avant d’attraper sa veste et d’embrasser Judith sur la joue. Merci beaucoup pour le thé. Je dois y aller.

– Déjà ? Quel dommage, j’espérais que nous dînerions tous les deux ! s’exclame-t-elle, déçue.

– Une autre fois, très bientôt, lance Bruce depuis la porte du salon. Ce soir, j’ai d’autres projets. Officière Connors, officier Campbell, je vous souhaite une excellente soirée, conclut-il en nous serrant la main.

J’ai rêvé ou il m’a fait un clin d’œil ?

Elle le regarde s’éloigner, avant de préciser :

– Vous avez dû remarquer le système de sécurité que j’ai fait installer. Une dame âgée qui vit seule attire les convoitises, vous comprenez ? J’ai la chance d’avoir de l’argent, mais je ne reçois pas beaucoup de visites. Alors, je préfère me protéger...

– Nous comprenons tout à fait, conclut Josh, amène. N’hésitez pas à contacter le commissariat s’il se passe quoi que ce soit, madame Barlow.

– Je n’y manquerais pas, jeune homme.

Dans la voiture, Josh et moi échangeons nos impressions :

– Il faut interroger le responsable de la galerie, dis-je.

- Si elle existe toujours, pourquoi pas ? Mais j’ai peur que nous ne fassions chou blanc. Je connais bien le quartier et ne me souviens d’aucune galerie dans ce secteur.
- Ne viens-tu pas de New York ? demandé-je, surprise.
- En effet, sourit mon collègue.
- Et pourtant, tu connais bien San Francisco ?
- Vous m’avez démasqué, officière Connors, se moque Josh. J’avoue : j’ai une vie en dehors de la police.
- Touché ! Désolée d’avoir été indiscreète.
- Pas du tout ! Et toi, Nina ? Que fais-tu hors du commissariat ?

Les images du baiser de la veille remontent à ma mémoire et je me sens rougir. Josh interprète aussitôt mon embarras et lève les mains en signe d’apaisement :

- Si tu ne veux pas en parler, je comprends. Je m’excuse d’ailleurs si j’ai été un peu lourd au bureau depuis ton arrivée.

Je le regarde avec une surprise non feinte. Josh ne me doit rien. Mais c’est agréable, et ça fait tomber une nouvelle fois la tension entre nous. J’apprécie son attitude.

C’est la journée des excuses aujourd’hui ?

- Tu sais, il n’y a rien de passionnant à dire…
- Vraiment, mademoiselle Connors ? J’ai pourtant entendu dire que tu étais à une soirée de gala hier, glisse-t-il en garant la voiture.

Oh mon Dieu ! Il sait !

Ma tête bouillonne. Comment est-ce possible ? Il n’y avait plus personne dans la salle quand Bruce m’a embrassée, j’en suis sûre ! J’ai croisé les derniers convives devant la porte. Est-il possible que…

- C’était une soirée organisée par mon père. J’y suis présente et je parle aux invités, c’est normal ! m’enflammé-je, préférant parler la première. À tous les invités, je veux dire…
- Eh ! Du calme ! plaisante Josh. J’ai juste entendu dire que ton père avait fêté sa remise de médaille avec du beau monde ! Tu as quelque chose à cacher ou quoi ?
- Moi ? Pas du tout, rétorqué-je, en sautant hors de la voiture alors que nous arrivons au commissariat.

Je commence immédiatement la rédaction de mon rapport. D’une part, je tiens à ce que mon père voie que notre enquête progresse, d’autre part, je n’ai aucune envie de continuer la conversation avec Josh. Il me laisse tranquille jusqu’au soir et me souhaite juste une bonne soirée en partant. Je quitte le commissariat soulagée.

En route vers mon appartement, je réfléchis. Il faudra que je trouve un emplacement de choix pour les orchidées : elles sont splendides, même si la manière dont je les ai reçues était pour le moins maladroite. Je pourrais les contempler durant quelque temps avant de passer à autre chose lorsqu’elles auront fané. C’est une bonne façon de clore le débat et de classer notre baiser comme un « moment délicieux mais impossible à renouveler ».

Je hoche la tête, fière de ma décision, quand mon téléphone vibre à nouveau. C'est Bruce. Je ne réponds pas, mais il rappelle plusieurs fois. Excédée, je finis par décrocher :

– Vous me harcelez, monsieur Willington ? m'enquiers-je, instinctivement sur mes gardes.

Je me reprends aussitôt : après notre conversation ce midi, j'y vais peut-être un peu fort. Heureusement, mon approche agressive ne le désarme pas. Il répond à ma question par une autre :

– Souhaitez-vous toujours en savoir plus sur mon grand-père, officière ?

Son ton est badin. Il m'agace : il sait très bien que oui !

Il sait attirer mon attention ! Pourtant, une partie de moi aurait voulu entendre autre chose...

Mais puisqu'il semble vouloir jouer avec moi, je prends une voix taquine pour lui demander très sérieusement :

– Bien sûr. Vous avez des « révélations » à faire, monsieur Willington ?

Je souris. Son appel titille ma curiosité.

– Rien de fracassant, j'en ai peur, rétorque Bruce sur un ton presque ennuyé. Mais vous m'avez questionné sur mon grand-père et je suis d'accord pour vous en dire plus.

– Ah ? J'en suis ravie. Puis-je vous demander ce qui vous a fait changer d'avis ? Je suis vraiment curieuse de le savoir.

– Je me suis dit qu'il fallait laisser une chance à la police de faire son travail.

Je commence à le connaître : je n'en crois pas un mot.

– C'est trop aimable, lancé-je, pince-sans-rire.

Il ne relève pas et poursuit :

– En tant que l'ayant droit des œuvres de Charles Willington, ces faux me portent préjudice.

Là, il est sérieux. Il répond à ma première provocation lors de l'interrogatoire à son bureau : je ne suis pas surprise qu'il ait un intérêt financier à savoir qui est le faussaire. Cependant, je suis persuadée qu'il y a autre chose.

Lors de l'interrogatoire, je l'avais provoqué en laissant entendre qu'il tirerait peut-être profit de ces contrefaçons. Mine de rien, j'ai ma réponse. Je le laisse poursuivre, le cerveau en ébullition.

– En diffusant ces toiles, on salit le nom et la réputation de mon grand-père, reprend-il. Il faut que cela cesse et surtout, je veux savoir d'où viennent ces copies. Je suis prêt à vous dire tout ce que vous voulez savoir. J'ai l'intuition, précise-t-il après un silence, que même si vous faites partie de la police, vous êtes la bonne personne pour cette mission.

– Vraiment, je suis flattée que, « même si je fais partie de la police », vous m'accordiez votre confiance, monsieur Willington, lancé-je avec une pointe d'ironie. Puis-je savoir sur quoi vous basez

votre... intuition ?

– Vous m’avez dit que vous ne lâchiez jamais rien, répond-il très sûr de lui.

Je ne m’attendais pas à une réponse si spontanée.

– C’est un peu rapide comme portrait de moi, vous ne trouvez pas ? remarqué-je, un grand sourire aux lèvres.

J’aime bien qu’il me voie ainsi !

– Rassurez-vous, vous êtes bien plus charmante que ça, me susurre-t-il d’une voix qui me fait rougir.

Concentre-toi !

J’ai en ligne un témoin, prêt à coopérer. Je dois sauter sur l’occasion !

– Souhaitez-vous venir au poste afin que je prenne personnellement votre déposition ? Je vous attends, proposé-je.

– En fait... J’allais vous proposer autre chose, lance mystérieusement le beau milliardaire.

Je lève les yeux au ciel.

Ça ne pouvait pas être si simple !

– Pourquoi ne viendriez-vous pas chez moi ? me demande-t-il le plus naturellement du monde.

Pardon ?

– À votre bureau ?

Oui, il n’a pu vouloir dire que ça.

– Non, chez moi, sur mon bateau. J’habite dans la marina.

Danger ! Danger !

J’ai la bouche sèche. Rien ne m’a préparée à rencontrer Bruce dans son environnement familial. À l’école de police, on nous apprend dès le premier cours qu’il ne faut surtout jamais accepter ce type de proposition.

Il faut à tout prix que je reprenne le contrôle de la discussion. Je respire profondément avant de demander d’une voix volontairement neutre :

– Oh... Vous me convoquez, monsieur Willington ?

– Je vous invite, mademoiselle Connors, rétorque-t-il de sa voix la plus charmeuse.

Encore une fois, c’est tout sauf déontologique... Où est la petite voix dans ma tête qui devrait me hurler de refuser, sur-le-champ ? D’habitude, elle est la première à tout faire pour me remettre dans le

droit chemin. Mais depuis notre baiser, une autre voix a pris sa place et son discours est tout autre :

Pourquoi ne pas accepter après tout ? Bruce n'est pas suspect. Et son baiser était très agréable...

Est-ce que je deviens dingue ? Comment puis-je seulement me poser cette question ? Pourtant, c'est vrai : pour l'instant, je n'ai aucun élément qui pourrait faire de Bruce un dangereux criminel. Je ferme les yeux. Immédiatement, son regard doré apparaît.

Quels yeux magnifiques et captivants !

Oui, il est très beau. Il a même un physique parfait. Il est aussi charmant, intrigant, intelligent et plein d'humour. Mais est-ce suffisant pour mettre ma carrière en péril ? Quoique personne ne serait au courant... Il est tard. La marina est hors du périmètre du commissariat. Et puis Bruce n'a rien fait de mal ! D'ailleurs, puisqu'il veut parler, je pourrais sans doute lui demander pourquoi il s'est montré tellement silencieux chez Judith cet après-midi.

J'ai envie de passer du temps avec lui...

C'est pour l'enquête avant tout. Il est prêt à coopérer, il me l'a dit. Alors... Tant que personne ne le sait, où est le mal ?

– Nina ?

Je suis en proie à un tel débat intérieur que j'en ai presque oublié que Bruce attend ma réponse. Sa voix, et surtout la façon suave dont il prononce mon prénom, me fait sursauter.

– Je suis là, dis-je d'une voix trop douce.

Ma respiration s'accélère.

– Je sais, oui, sourit Bruce. Mais serez-vous sur mon bateau dans une heure ?

Je lâche ma réponse comme on se jette à l'eau :

– Si vous me donnez l'adresse, avec plaisir.

Je suis sûre que je rougis : j'ai beaucoup trop chaud tout à coup.

– Alors, à tout à l'heure.

Il me donne le numéro du quai et raccroche. Je suis toute chamboulée, mais bizarrement euphorique. J'ai la sensation d'avoir pris la bonne décision, même si je ne sais pas du tout où elle va me mener. Je rentre chez moi et mets immédiatement le pot d'orchidées au centre de la table. Le résultat est du plus bel effet.

Malgré ma nuit agitée, tout signe de fatigue m'a quittée. Une bonne douche me calme un peu, mais je suis toujours sur un nuage. Mes sens sont en alerte car j'ai besoin d'être lucide, mais j'ai aussi envie de lui plaire. Je ne pensais pas ressentir un jour un tel mélange de sensations. Ce n'est pas désagréable.

Qu'est-ce qu'on met pour aller interroger quelqu'un en soirée ?

J'ai une pensée pour Elsa : depuis que nous avons l'âge d'en porter, ma jumelle a toujours voulu de la belle lingerie. Je me moquais souvent de ses dessous extravagants, mais ce soir, je me demande ce qu'elle m'aurait conseillé... Je choisis un ensemble noir très simple, orné de fines dentelles.

Ai-je l'intention qu'il le voie ?

Rouge de confusion, je chasse immédiatement cette pensée de mon esprit, pour me concentrer sur ma tenue. Ne devrais-je pas plutôt annuler ? C'est une folie. Je devrais téléphoner à Josh pour lui demander de convoquer Bruce demain.

Mais si je fais ça, il ne dira plus rien.

Alors que je suis devant ma penderie, une robe fluide à mi-cuisse avec un décolleté sage me tombe presque dans la main. Je l'aime beaucoup. Son originalité tient à sa couleur : un très joli vert émeraude qui met mes yeux et mon teint de rousse en valeur. À ce moment-là, j'ai comme un déclic : il faut que je me lance. J'en ai envie. Je fonce.

Je ne veux pourtant pas en faire trop. Une fois habillée, j'attache mes cheveux et me maquille très légèrement. Enfin, j'enfile des ballerines plates. Je suis prête. Je ne prends ni mon arme ni mon badge, je n'ai pas le droit de les avoir en dehors du service.

Au moins une règle que je ne transgresse pas...

Un ultime doute m'envahit : et si je faisais une énorme bêtise ? Pour éviter de trop réfléchir, j'attrape mon sac et me précipite dehors en claquant la porte. Oui, je m'enfuis. Oui, j'ai un peu peur de cette soirée. Mais j'aime ça.

10. Choisir

Le trajet en tramway est un peu long mais il me dépose presque devant le bateau de Bruce. Est-il besoin de le préciser ? Il s'agit du plus gros bateau amarré sur le port. C'est plus une villa flottante qu'un bateau de plaisance. Mais je ne découvre pas que Bruce a de l'argent. Il est milliardaire. J'imagine qu'il peut s'offrir toutes sortes d'habitations...

Il m'a vue arriver et m'accueille sur la passerelle. Je tressaille en le voyant : comment allons-nous nous saluer ? Je ralentis ma marche et l'observe, il s'est changé. Il est terriblement craquant avec son jean noir et sa chemise ouverte de deux boutons sur son torse hâlé. J'ai immédiatement envie d'y poser les mains.

– Bonsoir Nina. Je suis heureux que vous ayez accepté mon invitation.

J'ai l'impression qu'il est aussi intimidé que moi. Mais j'ai peut-être seulement besoin de me rassurer.

Il m'ouvre la barrière qui délimite l'accès à son bateau et m'invite à monter sur la passerelle. L'a-t-il fait exprès ? Il a évité tout contact physique. Je suis soulagée. Je ne sais pas du tout comment j'aurais réagi si, par exemple, il m'avait fait la bise.

– Bonsoir... Bruce.

L'émotion transforme ma voix : rauque, je la reconnais à peine. Prononcer son prénom, seule avec lui, en le regardant dans les yeux me rend toute chose. Nous montons sur le bateau et je constate que l'intérieur est encore plus luxueux que l'extérieur. C'est effectivement une maison, avec beaucoup d'espace et une vue omniprésente sur la baie qui nous entoure. Ce bateau dépasse de loin tout ce que j'ai pu voir en matière de luxe.

Il me prend par la main et me fait faire le tour du propriétaire. J'aime sentir sa main dans la mienne, mais j'ai tellement de choses à regarder que je n'ai pas le temps de m'attarder sur ce que je ressens. Même si je savais que de telles résidences sur l'eau existaient, je suis très impressionnée. Chaque pièce fait deux à trois fois la taille de mon appartement. Même la salle de bains ! Bruce ne s'est refusé aucun confort : magnifique salon en cuir et bois précieux, jardin d'hiver donnant sur la baie, bibliothèque digne d'un vieux film, cuisine high-tech, jacuzzi, hammam, sauna... Tout est beau, cher et agencé avec beaucoup de goût.

Et tout tient vraiment sur un bateau ?

Durant toute la visite, il m'a laissée avancer dans les pièces, me reprenant la main pour me guider le long des couloirs. Je marche à ses côtés en faisant attention à ne pas le toucher. Cela n'en rend sa proximité que plus troublante. Quand je croise son regard, je fais exprès de ne pas baisser les yeux. Nous nous mesurons du regard en souriant.

– Ça vous plaît ? me demande-t-il alors que nous nous installons sur le canapé.

– C'est magnifique, murmuré-je. Mais pourquoi un bateau ?

– J'aime profondément l'océan. Il me procure une grande sensation de liberté, dit Bruce, les yeux tournés vers l'horizon. Et puis, j'ai l'impression que je pourrais partir n'importe où, n'importe quand... Mais peut-être ne devrais-je pas dire ça devant un officier de police ? me lance-t-il avec un charmant sourire.

– Qu'avez-vous contre nous, monsieur Willington ? rétorqué-je, en levant les yeux au ciel.

– Contre vous, Nina ? Rien du tout. Je n'aime pas la police, c'est vrai. Mais parlons d'autre chose, voulez-vous ? Je ne voudrais pas gâcher cette soirée. J'ai pris la liberté de mettre du champagne au frais et... de nous commander à dîner.

Je le regarde avec un demi-sourire.

– Je ne me souviens pas avoir accepté un dîner...

– Je reconnais avoir usé d'un stratagème pour vous faire venir, admet Bruce sans se départir de son sourire.

– Vraiment ? Je pourrais tourner les talons et partir, le provoqué-je.

– J'espère sincèrement que vous n'en ferez rien, Nina. C'est ma manière de vous demander de faire la paix. J'aimerais faire table rase de toutes mes maladresses : ma mauvaise humeur lors de votre passage au bureau, la façon dont j'ai trouvé votre adresse...

– Notre baiser ?

– Non, ça, je ne le regrette pas, dit-il en plongeant ses yeux dans les miens.

Mon cœur se met à battre la chamade. Nous sommes si proches que je peux sentir son parfum. Encore une fois, il m'enivre. Je retiens mon souffle... Bruce se lève pour aller chercher à boire. Je souris pour masquer ma frustration. J'avoue, j'ai vraiment espéré qu'il me prenne dans ses bras et qu'il m'embrasse.

Je dois respirer profondément pour me rappeler pourquoi je suis là : mon témoin a des révélations à faire sur mon enquête. Il ne faut surtout pas que je me laisse aller !

Bruce me tend une coupe et lève la sienne :

– À cette soirée.

– À votre grand-père, rétorqué-je pour lui rappeler le motif de son invitation.

Le dîner est délicieux et se déroule comme dans un rêve. Bruce raconte son enfance, les cours de dessin auprès de Charles, qui lui a transmis son savoir et sa passion.

– Avec lui, je préférais aller au musée plutôt qu'au parc. Chaque exposition était un voyage fabuleux.

Les yeux de Bruce se sont illuminés dès qu'il a commencé à parler de son grand-père. Je suis sûre qu'il existait une immense complicité entre eux. J'aime le découvrir ainsi. Je l'encourage à poursuivre :

– Il devait être un merveilleux professeur.

– Il avait ses humeurs. Charles n'était pas quelqu'un de simple, mais c'était un personnage brillant.

– Vous l'aimiez vraiment beaucoup, n'est-ce pas ?

C'est une évidence. Je ne pose la question que pour l'encourager à poursuivre car il semble avoir du mal à enchaîner. Il hoche la tête.

– Était-ce sa bague ? demandé-je en pointant le bijou à son doigt.

– Oui. Il me l'a donnée un peu avant de mourir. Elle ne me quitte jamais.

Sa voix s'est légèrement tendue. Pour ne pas le perdre, je le ramène au présent :

– J'ai remarqué que vous y touchez instinctivement quand vous semblez préoccupé. Comme ce soir...

Ou comme cet après-midi.

Son regard se voile.

– Bien observé, officière, commente-t-il avec un petit sourire.

– Pourquoi ne disiez-vous rien quand Judith parlait de Charles ?

Bruce me lance un sourire énigmatique :

– Il est rare que je parle de lui aussi librement. Tout comme j'ai du mal à entendre des gens parler de lui aussi intimement que le fait Judith. Ne vous méprenez pas : je l'aime beaucoup. C'est une amie sincère qui m'a soutenu notamment au moment de la mort de mon grand-père. Mais c'est sa vie privée. Bien sûr, je me doute qu'ils devaient avoir une relation... privilégiée, mais je n'aime pas qu'elle en parle ainsi devant moi.

Je hoche la tête. Il boit une longue gorgée d'eau avant de reprendre :

– Avant que vous ne me le demandiez, Charles a perdu sa femme peu après la naissance de mon père. Je ne l'ai pas connue.

Il me parle ensuite de la vie de son grand-père. Charles Willington n'a pas toujours été riche. Il s'est construit tout seul, avec son art en fil rouge. Il a tâché d'inculquer ses valeurs à son petit-fils.

– Mon père est mort quand j'avais 5 ans. Ma mère était fantasque. Je n'ai jamais manqué de rien, mais elle jetait l'argent par les fenêtres. À côté d'elle, Charles était un modèle de stabilité, malgré des côtés parfois tourmentés.

Il paraît vraiment très fier de lui. On ne saurait trouver famille plus différente de la mienne. Certes, j'ai perdu ma mère au même âge que Bruce son père, mais c'est tout ce que nous avons en commun.

J'en suis là de mes réflexions quand Bruce appuie sur le bouton d'une minuscule télécommande. Un air de jazz envahit la pièce. Nous venons tout juste de finir le dessert : un fondant au chocolat à tomber.

– J'ai remarqué que vous étiez une excellente danseuse, hier soir, dit-il en me tendant la main.

– J'avais surtout un très bon cavalier.

– Vous dansez ?

– Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée, Bruce.

Il lève vers moi un regard surpris : moue comique et sourcils outrageusement relevés.

– Vraiment ? Je ne le dirai à personne, promis, susurre-t-il avec un sourire charmeur.

Je m'en doute. Il n'a aucune raison d'ébruiter mon passage sur son bateau. Le bon sens voudrait que je le remercie pour cette excellente soirée et que je rentre chez moi pour mettre mes impressions sur papier. Mais plus j'y pense, moins j'en ai envie. Je me lève et regarde la porte pour me donner du courage.

– Vous avez vraiment envie de partir tout de suite ? Prenez au moins un café.

– Avec plaisir.

Je suis touchée par la gentillesse de Bruce et étonnée par le soulagement que je ressens en m'asseyant à nouveau. Il me tend un café fumant à l'arôme puissant. Il a disposé un chocolat et un sucre, me propose du lait... Il fait tout pour que je me sente à l'aise et j'apprécie. Son attitude me rassure. Je ne perçois aucune agressivité, juste de la bienveillance. Il ne me propose plus de danser, n'insiste pas. Je me sens... en confiance. Ça, c'est nouveau. Je n'ai jamais ressenti cela avec un autre homme.

Je bois mon café en silence, jusqu'à la dernière goutte. Quand je repose ma tasse, ma décision est prise. Je me lève et souris :

– Bruce ? Vous voulez bien remettre la musique, s'il vous plaît ?

Il me lance un sourire radieux :

– Avec plaisir, Nina.

– Vous vous souvenez ? Vous avez promis de ne le dire à personne, murmuré-je.

Nous dansons au milieu du salon, entourés par les lumières de la baie. La musique est douce et sensuelle. Le corps de Bruce contre le mien m'affole. Son torse, que je n'ai cessé de caresser du regard toute la soirée, est enfin à portée de paume, de même que ses muscles si bien dessinés sous sa chemise.

C'est la première fois qu'un homme m'attire à ce point.

Je me sens particulièrement bien. Presque... à ma place, dans les bras de cet homme que je ne connais pas et qui, je le sais, a des secrets.

Mais n'en avons-nous pas tous ?

Puis-je vraiment lui faire confiance ? La seule chose dont je sois sûre, c'est que j'aime être avec lui ce soir. Autour de nous, la musique se fait langoureuse. Nous sommes collés l'un à l'autre. J'ai la tête dans son cou, le nez sur son parfum. Les yeux clos, je me laisse guider.

Après un moment, je relève la tête pour chercher son regard, deviner son état d'esprit, quand un détail attire mon attention.

– Que cachez-vous, monsieur Willington ? demandé-je, un ongle dans l'échancrure de sa chemise.

Il me regarde sans comprendre. Mon attention s'est portée sur le haut de son épaule sur laquelle je

discerne un dessin. Plus exactement, une partie d'un dessin. Je fronce les sourcils.

Un tatouage ?

J'effleure le haut de sa clavicule du bout des doigts. Bruce attrape ma main. Je me laisse faire, accaparée par ma découverte. Il y a bien un motif, mais on le distingue à peine quand il est de face.

– Vous voulez vraiment savoir ce que c'est ?

– Oui !

Bruce s'éloigne de moi et commence à déboutonner sa chemise.

– Qu'est-ce que vous faites ? paniqué-je.

– Mon tatouage recouvre mon dos. Je continue ou c'est trop indécent pour vous ? rit-il.

– Retournez-vous alors... s'il vous plaît.

Je n'ai rien trouvé d'autre que ça pour essayer de « normaliser » une situation qui est devenue hors de contrôle. Quand Bruce obtempère avec un sourire sans rien dire et me tourne le dos, je me demande si c'était une bonne idée : ces muscles qui roulent à travers la chemise n'ont rien à envier à ceux du côté face.

Je ne peux détourner le regard et quand il fait tomber sa chemise, je sursaute presque. Un immense tatouage tribal couvre près des trois quarts du dos du beau milliardaire. Un enchevêtrement de courbes qui convergent en un même point. On dirait un être vivant, une partie de lui-même, qu'il cache au regard des autres. Mes mains sont attirées comme par un aimant. Je m'approche et parcours le motif des doigts.

– C'est vraiment très beau, Bruce...

– Merci.

– C'est surprenant aussi. Qu'est-ce que ça représente ?

– Tout et rien à la fois, répond-il, évasif. Tu as vraiment envie de parler de mon tatouage ? me demande-t-il en se retournant vers moi.

– Je...

Depuis que je l'ai rencontré, je me suis juré de percer à jour le mystère qui entoure cet homme. Je suis sûre que ce tatouage que je viens de découvrir est une des clés qui me permettront de mieux le comprendre. Tout comme celui qui le porte, ce dessin recèle une part d'ombre. Mais tout à coup, je ne sais pas quoi dire, oui j'ai envie d'en savoir plus mais je me vois mal l'avouer alors qu'il plonge ses yeux en moi.

Ça me paraît soudain trop intime.

– Dansons, chuchote Bruce à mon oreille en enserrant à nouveau ma taille.

Sauf que cette fois il n'a plus de chemise !

Je me laisse pourtant entraîner encore une fois, j'ose même poser ma joue sur son torse nu, savourant la douceur de sa peau.

– Nous sommes si différents, vous et moi, Nina.

– Pourquoi dites-vous cela ? le questionné-je en tâchant de capter son regard, même si pour cela je dois m'écarter.

Je lis l'évidence dans ses yeux. Il ne semble même pas comprendre qu'il faille me l'expliquer :

– Vous êtes flic, je les déteste. Vous aimez la justice, elle ne m'aime pas. Je n'ai plus de famille, vous vouez une admiration à votre père que j'ai du mal à comprendre. Vous vous méfiez des hommes, j'en suis un...

Je souris pourtant.

– L'évidence... Alors que faisons-nous ici ce soir, Bruce ?

– Je sais pourquoi je suis là, dit-il en plongeant son regard dans mes yeux. Je sais très bien ce dont j'ai envie. Mais toi, Nina ? De quoi as-tu envie ?

Il a chuchoté ces derniers mots qui se perdent dans la musique. La pression de ses mains sur mes reins s'est légèrement accentuée. Un mouvement précis pour un message très clair : il a envie de moi. La petite voix dans ma tête se réveille enfin pour me rappeler une nouvelle fois que je ne devrais sans doute pas être là. Bruce est témoin, je suis flic. Bruce est riche, pas moi.

Bruce a envie de moi et j'ai envie de lui.

Je chuchote à mon tour :

– Je ne sais pas ce que je fais là, mais si tu ne m'embrasses pas maintenant, je vais me rappeler que je dois te fuir.

Il m'attrape par le menton et je vois une ombre passer dans ses yeux.

– Je ne veux pas que tu me fuies, Nina. S'il te plaît.

Bruce Willington hésite car je suis un danger pour lui comme il l'est pour moi. Pour la première fois, je nous sens d'égal à égal. Je n'avais besoin de rien d'autre pour me laisser aller.

Enfin !

Dans un même mouvement, nos visages se rapprochent et nos lèvres se joignent. Ce deuxième baiser est bien plus sauvage que le premier. Aucun de nous ne pense aux conséquences. Seul compte le moment présent et nos corps avides l'un de l'autre.

Nous nous embrassons longuement. Nos corps se rapprochent, se collent l'un à l'autre. Nos langues, nos mains s'appriivoisent, prêtes à en découvrir davantage. Je sens que Bruce contient de moins en moins son impatience.

Sans que je sache exactement comment, ses mains sont passées dans mon dos. Il descend la fermeture Éclair et le tissu fluide glisse sur ma peau jusqu'au sol.

Je suis en sous-vêtements devant Bruce Willington !

Je ne m'appesantis pas sur ce constat. Je suis allée trop loin en choisissant d'écouter mon corps plutôt que ma raison. Je ne vais pas reculer maintenant.

Il est trop tard.

De mes mains avides, je parcours son torse, alors qu'il s'est mis à m'embrasser dans le cou. Sous sa peau lisse, son ventre se dessine comme un labyrinthe à suivre du bout des doigts. Un parcours qu'il me tarde de découvrir...

Bruce me prend soudain dans ses bras, il me porte à travers le bateau pour enfin arriver dans sa chambre. Il me dépose sur le lit et son corps recouvre le mien. Il me regarde avec une admiration qui ne me semble pas feinte. Ses doigts me parcourent du cou à la poitrine pour atteindre mon ventre en une légère caresse qui attise un brasier en moi.

– Ne pense plus, Nina, chuchote-t-il à mon oreille avant de m'embrasser langoureusement avec une lenteur et une passion qui me rendent folle.

Le contact de ses doigts sur mes seins à travers le fin tissu achève de me faire perdre pied. À partir de cet instant, et jusque tard dans la nuit, plus rien ne compte pour moi hormis le corps de Bruce Willington.

Le désir que je lis dans ses yeux fait écho au mien. Bruce passe ses mains sur mes seins, dont il pince la pointe avec avidité à travers le tissu. Nous nous embrassons encore avec la même fougue. J'ai à la fois envie qu'il ne s'arrête jamais et besoin qu'il passe à autre chose. Je l'imagine déjà plus sauvage.

Comme s'il avait lu dans mes pensées, il accélère le rythme. Ses doigts se fauillent dans mon dos pour décrocher mon soutien-gorge. Il me le retire avec dextérité.

Lorsque mes seins apparaissent, son sourire le trahit : il aime ce qu'il voit. Et j'adore savoir que je lui plais. Il m'attrape par le menton et relève ma tête pour capter mon regard. Ses pupilles ont pris une teinte plus foncée qui donne à mon beau milliardaire une tout autre prestance.

Pour ces yeux-là, une femme peut faire n'importe quoi...

Il me regarde longuement, en silence, mon souffle s'accélère.

Je suis en petite culotte et ballerines tandis qu'il n'est que torse nu, je me redresse légèrement et avance mes mains vers son pantalon. Mais Bruce ne me laisse pas faire, il attrape mes poignets qu'il joint au-dessus de ma tête, tout en effleurant ma poitrine de légers baisers qui déclenchent des décharges électriques dans tout mon corps.

Je gémis de frustration, j'ai envie de beaucoup plus !

– Pas d'impatience...

Sa voix grave et profonde me fait chavirer. J'ai les jambes en coton et les mains moites. Bien sûr que

je suis impatiente ! D'en voir, d'en toucher, d'en respirer plus...

– As-tu toujours envie de fuir, Nina ?

Son ton, à la fois provocateur et charmeur, me fait frissonner.

– Non.

Ma voix ne tremble pas. J'ai rarement été aussi sûre de mon choix.

– De quoi as-tu envie ? demande-t-il en plongeant dans mes yeux.

Encore ce regard envoûtant...

– De toi, murmuré-je dans un souffle.

Je tends les bras vers lui, mais il me pose une question étrange :

– Es-tu prête à me faire confiance ?

Il semble vraiment attendre ma réponse avant de faire quoi que ce soit d'autre. Que veut-il dire par là ? Suis-je prête à me laisser aller avec cet homme ? Mon corps n'a aucun doute et c'est lui que je veux écouter.

– Oui.

Comme s'il n'attendait que ça, ses lèvres s'abattent sur les miennes, ses mains se font plus pressantes, enserrant ma poitrine, la cajolent, descendent plus bas, frôlant mon intimité.

Cette fois, il me laisse tirer sur son pantalon. Bruce comprend le message, se relève pour l'enlever tandis que je fais voler mes ballerines au bas du lit.

Alors que je suis toujours allongée sur le dos, offerte, mon amant marque un temps d'arrêt, les yeux brillants. J'en ai des frissons de la racine des cheveux à la pointe des pieds.

Enfin, son corps recouvre à nouveau le mien, j'ai envie de lui, maintenant. Ma culotte et son boxer sont la dernière barrière qui nous sépare. Je voudrais lui hurler de les déchirer mais sa bouche se pose sur mon mamelon me réduisant au silence. Il le suce, le mordille et l'aspire avec avidité. La sensation est extraordinaire : j'ai l'impression d'une avalanche de sensualité. Je suis comme assaillie de toutes parts, incapable d'identifier la provenance exacte de mon plaisir : il n'y a plus de gradation, je suis sensible de partout. Ma respiration est saccadée et des gémissements incontrôlables sortent de ma bouche. Mes mains s'agrippent à présent aux draps. Tout mon corps se tend.

Je pourrais jouir comme ça et je suis sûre qu'il le sait !

Bruce prend son temps. Avec une lenteur exaspérante, il s'empare de mon autre mamelon et le titille lui aussi du bout des lèvres. Je me sens à sa merci, offerte et surtout prête à tout pour qu'il continue. C'est très troublant. Je répète son nom comme un encouragement, mais il ne tient aucun compte de mon

impatience. Ses mains caressent mon ventre, l'intérieur de mes cuisses ou remontent même vers mes épaules.

Exaspérant !

Quand il se redresse, mon corps se propulse instinctivement vers lui. Pourquoi est-il parti ? En le sentant passer un doigt sous l'élastique de ma lingerie, je comprends qu'il se décide à s'intéresser au dernier bout de tissu qui me protège de ses assauts torrides.

Mais je ne veux surtout pas être protégée !

Ma culotte glisse le long de mes cuisses. Je n'ose plus bouger, tendue à l'idée de ce qu'il va arriver. Mon désir est à son paroxysme, plus aucune barrière ne me retient. Je ne pense plus, je ne suis que pulsion et désir. Je pousse un cri libérateur quand la main de Bruce se pose enfin sur mon sexe. Je suis en feu. Toujours sans le moindre empressement, ses doigts se glissent entre mes lèvres intimes et, quand il agace mon clitoris, des vagues de plaisir montent en moi.

Cette fois, c'est sûr, je vais devenir folle.

Entre deux gémissements, je tourne la tête vers lui et l'implore du regard. Mon message est clair :

Qu'on en finisse ! J'ai envie de toi maintenant !

Ça ne me ressemble pas, mais je ne peux pas lutter contre la brûlure que je sens au creux de mon ventre.

Je vois bien qu'il en est conscient. Pourtant, Bruce n'a nullement l'intention d'arrêter tout de suite de me torturer. Au contraire. Il veut que je reste sur le fil du plaisir, à deux doigts de l'orgasme.

La chambre est bercée par la pénombre de la nuit, je ferme les yeux, cherche mon souffle. Il y a encore quelques heures, j'aurais ri au nez de toute personne me prédisant une nuit torride avec cet homme. À présent, allongée sur son lit, je souhaite juste qu'elle ne s'arrête jamais. Je n'ai qu'une seule envie : qu'il fasse de moi ce qu'il veut, pourvu qu'il continue de me donner du plaisir. Et que je puisse lui en donner à mon tour...

Quand je rouvre les yeux, son sourire rassurant est juste au-dessus de moi :

–Tu es belle... murmure-t-il en prenant mon visage entre ses mains.

Je m'accroche à son cou pour rapprocher ses lèvres des miennes. Son compliment m'est allé droit au cœur mais menace de me faire retrouver la raison : qu'un homme puisse me toucher à ce point avec des mots qui ont traîné dans toutes les bouches me fait peur. Heureusement, quand il m'embrasse, c'est tout mon corps qui réagit et je peux me laisser aller à toutes ces sensations inédites sans me poser plus de questions.

Et, quand enfin il se relève pour enlever son boxer, je peux voir à quel point son sexe est tendu. Je n'avais guère de doute sur le désir que je lui inspirais, mais cette fois, il est bien visible. Il est nu devant

moi et je regarde avec convoitise ce sexe droit et fier. Je me rapproche du côté du lit où il se trouve, tends la main pour le caresser et en éprouver la douceur dans le creux de ma paume. Comme le reste du corps de Bruce, je trouve son sexe beau. Je n'ai aucune honte à avouer que j'aime le toucher et le sentir palpiter à mon contact. Folle de désir, j'ose même implorer Bruce à haute voix :

– Viens...

– Patience... dit Bruce, alors qu'il s'éloigne pour prendre quelque chose dans la table de nuit à côté de son lit. Il en sort un préservatif dont il se hâte de déchirer l'emballage. J'observe ses gestes alors qu'il le met.

Je bous. J'ai l'impression que rien ne saurait calmer l'incendie qui me ravage. Alors qu'il s'approche de moi, je n'ose pas encore l'enserrer avec mes jambes, ou appuyer sur ses fesses avec mes mains. Mais il joue à rester à l'entrée de mon ventre brûlant sans bouger, puis s'éloigne de quelques centimètres, pour revenir aussitôt, toujours sans se décider à s'enfoncer en moi.

Encore plus exaspérée, j'affermis autant que possible le son de ma voix et lance :

– Viens !

Mais le résultat est plus un gémissement qu'un ordre. Il relève la tête en souriant. Ses muscles qui bougent en cadence, juste sous mes yeux, me fascinent. Je répète ma demande à bout de souffle, en ajoutant une formule de politesse :

– Viens, s'il te plaît...

Sait-on jamais...

Enfin, il semble avoir entendu ma supplique. D'un lent mouvement de reins, il me pénètre, m'arrachant un long cri d'extase. Il me possède, sans bouger pendant ce qui me semble une éternité. Je palpète, tout mon être pulse autour de lui. Je pense enfin avoir atteint la jouissance, quand il reprend ses va-et-vient, cette fois à une cadence plus soutenue. Je suis à la merci de ses moindres mouvements, véritable poupée de chair entre ses bras. Bruce ne me quitte pas du regard et semble deviner exactement quel rythme imposer pour que je ressente toujours plus de plaisir. Je sens mon corps se tendre peu à peu, mon ventre se soulever, mes doigts se crispent sur les poignets de Bruce. Ses coups de reins se font plus rapides et l'orgasme me submerge soudain. Je ne peux m'empêcher de crier comme jamais je n'aurais osé le faire auparavant tant le plaisir qui m'envahit est fort. Quelques divines secondes plus tard, Bruce jouit à son tour et s'allonge à mes côtés, un sourire aux lèvres, le bras en travers de ma poitrine. Il me caresse doucement. Nous sommes tous les deux bercés par une douce torpeur.

Dans un demi-sommeil, j'entends Bruce se rendre dans la salle de bains attenante à la chambre. Il me rejoint quelques minutes plus tard et surprend mon regard sur son corps nu. Son tatouage est toujours aussi intrigant. Alors qu'il se rallonge à côté de moi, je passe un doigt dessus :

– Tu l'as fait il y a longtemps ?

– Assez oui, répond-il en me tournant le dos.

Je contemple le dessin alambiqué dont il émane une puissance qui se marie particulièrement bien avec

le reste de son corps. Il fait partie de lui, un peu comme s'il n'avait pas été dessiné sur sa peau, mais que les motifs étaient apparus naturellement.

Il se tourne vers moi. Je lui souris, la tête sur ma main. Son regard est encore tellement intense qu'il me ferait rougir si mon corps ne portait pas encore son empreinte. Je le sens partout sur moi. Il m'imprègne comme un parfum puissant qui m'enivre. Traçant la courbe de mon sein du bout des doigts, Bruce murmure :

– J'aime ce que cette soirée m'a révélé...

Je frissonne à son contact. Mon désir, pourtant apaisé il y a quelques minutes à peine, renaît, plus fort et plus pressant que jamais. Ses lèvres sont si proches des miennes que ce serait un crime de ne pas les embrasser. J'y pose un premier baiser presque chaste, puis me laisse entraîner. Ma langue rencontre la sienne et joue avec. Les muscles de Bruce se tendent, tandis qu'il me rend mon baiser puissant, la main posée sur ma nuque.

La chaleur monte à nouveau entre nous. Mais cette fois, j'ai envie de prendre une part un peu plus active à notre jeu. Mes lèvres toujours collées aux siennes, je me redresse, jusqu'à lui faire face. Ses yeux brillent d'excitation. Je passe mes mains partout sur son corps. Après mes mains, je pose ma bouche sur son cou, sa nuque, ses épaules et son torse.

Comme il est beau !

Bruce caresse mes cheveux tandis que je continue de le découvrir.

– Tu es belle Nina, murmure Bruce.

Il ne peut pas me voir puisqu'une masse de cheveux roux couvre mon visage. Tant mieux. Encore une fois, je ne m'attendais pas à ce compliment qui sonne si sincèrement dans sa bouche. Il me bouleverse sans que je sache pourquoi. Une puissante envie de le sentir à nouveau en moi me gagne. Quand je redresse la tête, je sais que mon regard ne laisse aucune ambiguïté. Il semble même surpris, mais ravi, par ce qu'il voit.

Sans lui laisser le temps de réagir, je le prends par les épaules et l'immobilise sur le lit. Il sourit :

– Serait-ce une arrestation en bonne et due forme, officière ?

J'étouffe un petit rire. Cet homme est surprenant : il arrive à faire de l'humour de façon si sexy que je ne m'arrête pas sur le mot « officière » et sens au contraire une nouvelle vague de désir monter en moi. Je n'ai pas envie de lui répondre, mais je souris. Je passe au-dessus de lui et m'assieds délicatement sur son ventre. Pour la première fois, je le domine de toute ma hauteur.

Je l'interroge du regard. Il comprend immédiatement ma demande implicite et me montre le tiroir de la table de nuit. Je l'ouvre et en sors un préservatif.

Les mains tremblantes, je déchire l'emballage, les yeux braqués sur son sexe à nouveau tendu. En maîtrisant mon impatience, je déroule le préservatif sur son érection, qui révèle l'intensité de son désir.

Mes mouvements hésitants semblent décupler son excitation. Je l'entends gémir. J'aime le voir ainsi, dans l'attente. Je le trouve plus vulnérable, d'une beauté touchante. Mais je ne me sens pas capable d'attendre plus longtemps.

Sans le quitter des yeux, je reviens sur lui, son sexe tendu à l'entrée de mon sexe. Au moment où je le reçois en moi, nos cris de plaisir se confondent. Bruce attrape mes hanches et me fait aller et venir en cadence. Ses doigts m'agrippent comme s'il avait peur que je m'enfuié à nouveau. D'abord à l'affût de la moindre sensation, je tente de maintenir un rythme lent, avant de me laisser totalement aller. Nos corps avides l'un de l'autre se couvrent de sueur. Je le griffe, me penche pour me coller contre lui... Il me prend dans ses bras et se redresse. Nous nous embrassons avec passion. Le plaisir nous atteint tous les deux au même moment.

Nous restons longtemps immobiles, collés l'un à l'autre, de peur de briser la magie de ce moment. Mon cœur bat la chamade, et selon ce que je sens, le sien aussi.

Il finit par s'écarter en m'embrassant dans le cou. C'est doux, délicat et tendre. Encore une fois, je suis saisie par une émotion inattendue. Bruce me prend par la main et m'emmène jusqu'à la salle de bains. Je me sens à la fois épuisée et engourdie par le plaisir que nous venons de prendre.

Nous prenons une douche plus que coquine puis Bruce m'enveloppe dans une épaisse serviette de bain et me soulève dans ses bras. Il me porte jusqu'au lit et m'installe sous la couette. Je sens vaguement sa présence à mes côtés avant de sombrer dans un sommeil profond.

11. Tellement troublée !

J'ouvre les yeux d'un seul coup. Je suis allongée dans le noir.

Pourquoi fait-il si sombre ? Quelle heure est-il ? Est-ce le matin ? Pourquoi je ne vois pas le jour filtrer à travers mes volets ?

Parce que ce ne sont pas « mes » volets. Ni mes draps. Ni mon lit. Celui-ci est bien plus confortable. Avant que j'aie pu bouger, un bras s'abat sur mon torse. Si tout ne m'était pas revenu en mémoire, j'aurais sans doute hurlé. Mais bien sûr, je me souviens : la soirée, puis la nuit avec Bruce. Il dort encore profondément, comme me l'indique sa respiration lente et régulière.

Je reste immobile, tous les sens déjà en éveil. Puisque je ne vois rien, je décide de refermer les yeux. J'ai besoin de faire le point. Immédiatement, les images et les sensations ressenties au moment de l'orgasme m'assaillent. Elles sont d'une telle intensité que j'en frissonne alors que je ne fais qu'y penser. Jusque-là, aucun de mes amants n'avait réussi à me faire jouir aussi fort.

Sans doute parce que je n'ai jamais fait confiance à aucun d'entre eux...

Il me faut plusieurs minutes pour absorber cette nouvelle réalité. Pour la première fois hier soir, moi, Nina Connors, j'ai fait confiance à un homme au point de m'abandonner totalement.

Pourquoi lui ?

Tous les hommes que j'ai connus étaient soit de pâles copies de mon père, autoritaires, mais sans charisme, soit son opposé, fantasques mais sans envergure. Bruce Willington est très différent : il a déjà tout et peut presque tout se permettre. On dit que les opposés s'attirent. Dans notre cas, rien n'est plus vrai : j'appartiens à un ensemble qu'il déteste, il est, d'une certaine manière, ce que je cherche à combattre.

Il est témoin, pas suspect.

Je secoue la tête pour y faire le vide. J'ai déjà passé en revue l'ensemble de ces arguments, avant d'accepter l'invitation à dîner de Bruce. Mon cœur l'avait emporté sur ma raison, puisque je suis dans son lit ce matin. Pourtant, les mêmes pensées contradictoires me hantent toujours. Je suis à nouveau assaillie par le doute.

- Salut, mademoiselle l'officière de police, marmonne une voix ensommeillée.
- Bonjour, monsieur Willington, dis-je sur un ton faussement cérémonieux.
- Bien dormi ?
- Oui. Impossible de me souvenir quand nous nous sommes endormis...
- Facile : nous avons pris une douche ensemble. C'était après.

Malgré moi, je me sens rougir à l'évocation de notre douche commune. Instinctivement, je cherche nos vêtements des yeux. Bruce éclate de rire lorsqu'il s'en rend compte.

– J'ai pris le temps de tout ranger ! Je ne voulais pas que tu te réveilles dans le désordre de notre nuit, précise-t-il avec un clin d'œil.

À nouveau, j'hésite entre sourire et exaspération. Les mots « officière de police » me ramènent à mon enquête.

Pourquoi faut-il qu'il se montre si... horripilant ?

– Je te taquine, répond-il à la question que je n'ai pas posée.

Il va vraiment falloir que je travaille ma « lisibilité » !

– Je reconnais qu'avant le petit déjeuner ce n'est pas très fair-play. Tu veux un café ?

Il s'est levé et passe devant moi pour se rendre à la cuisine. Il est nu. Bien que j'aie fait connaissance avec son corps cette nuit, sa plastique parfaite ne cesse de me surprendre. Sa peau hâlée appelle les caresses, tout comme ses boucles dans le cou sont une invite à y glisser les doigts. Il surprend mon regard :

– On peut aussi se passer de petit déjeuner, si tu préfères, susurre-t-il d'une voix pleine de promesses.

Son regard m'enveloppe et mon ventre s'embrase. Cette fois, le rouge envahit complètement mon visage. Pour couper court à mon embarras et ne plus voir son sourire coquin qui pourrait me faire chavirer à tout instant, je me lève d'un bond.

– Un café, c'est parfait, merci. Je peux prendre la salle de bains ?

– Je t'en prie. Tes vêtements t'y attendent.

Mon trouble semble beaucoup l'amuser. J'imagine que moi aussi je pourrais en rire, si au fond de moi une question ne tournait en boucle : pourquoi ai-je accordé ma confiance à Bruce Willington ? J'ai beau m'asperger le visage d'eau glacée pour me remettre les idées en place, la réponse ne m'apparaît toujours pas clairement.

Dans la salle de bains, les souvenirs de notre étreinte sous la douche reviennent et avec eux, un agréable fourmillement au creux des reins. Bruce est vraiment un amant formidable : sensible, attentionné, prévenant...

Dominateur...

Encore une énigme de cette nuit : alors que jamais je n'ai autorisé un de mes amants à prendre la moindre initiative à ma place, j'ai laissé Bruce Willington faire absolument ce qu'il voulait de moi... Pour mon plus grand plaisir.

Je m'habille rapidement et mets de l'ordre dans mes cheveux, du bout des doigts. Ça ira. Il faudra que

je repasse chez moi me changer de toute façon. Impossible d'aller travailler dans cette robe ! Je n'ose imaginer les commentaires de Josh si j'arrivais vêtue ainsi.

Avant de quitter la salle de bains, je me regarde longuement dans le miroir.

Cette nuit était magique, mais cette histoire ne peut pas avoir de suite. Ma morale professionnelle me l'interdit. Mes valeurs me hurlent de tout arrêter. Je sais qu'il faut que j'y mette un terme. Ma raison a repris le dessus, et même si je sais que cela ne sera pas facile, il faut que je prenne cette décision et que je m'y tienne.

Cette nuit était unique.

Je prends une profonde inspiration et pars rejoindre Bruce, la mort dans l'âme.

Il m'attend dans la cuisine, accoudé au bar, les cheveux encore en bataille et les yeux à peine ouverts. Il ne porte qu'un jean et une chemise qu'il n'a pas encore boutonnée. Il est encore plus craquant comme ça.

En souriant, il pose une tasse de café fumant devant moi et me fait signe de m'asseoir en face de lui. Je bois en silence, la gorge nouée.

- Tu veux manger quelque chose ? Il y a un vendeur de beignets fabuleux juste en face.
- Non, merci. Il faut que j'y aille, dis-je, sans le regarder.
- Oh, je vois : le devoir t'appelle, c'est ça ?

Son ton légèrement sarcastique me rappelle que Bruce n'aime pas la police. Il n'aime pas ce que je suis. Cette pensée me donne le courage de parler :

- Je pense qu'il vaut mieux en rester là.

Bruce ne répond pas immédiatement. Mais quand il le fait, il ne me facilite pas la tâche :

- Pourquoi ? Tu as passé une mauvaise soirée ? Ce n'était pas bien ?

S'il savait ! Ça n'a jamais été aussi bien.

Je croise son regard et comprends que je suis bien incapable de répondre. Au lieu de cela, je me lance dans une explication rationnelle :

- Écoute, Bruce, tu es un témoin important dans une affaire dont je m'occupe et...

Il hausse un sourcil et me coupe :

- Quel rapport avec la nuit dernière ?

Il m'agace à faire semblant de ne pas comprendre !

- Bruce, je ne peux pas tout mélanger ! Je suis flic, je t'ai interrogé...

– Et alors ?

– Que se passera-t-il si je découvre que tu me caches des choses ?

La question est sortie toute seule, mais en la prononçant, je comprends que c'est exactement ce dont j'ai peur. À ma grande surprise, Bruce éclate de rire. Ses yeux pétillent d'insouciance. Alors que je le regarde avec des yeux ronds, il me prend délicatement le menton et relève ma tête. Son beau regard doré me trouble un peu plus.

Je n'avais pas besoin de ça !

– Nina, est-ce que cela changera quelque chose à ce que nous avons vécu cette nuit ? Je sais que tu penses comme moi : nous avons passé un moment intense et... hors normes. Je me trompe ?

Il a raison. Mais il n'a pas répondu à ma question. Je me dégage doucement de son étreinte : si près de lui, je ne suis plus sûre de rien, surtout pas de moi ! Au lieu de lui donner une réponse, je lui fais promettre de ne parler de notre soirée et de la nuit qui a suivi à personne.

– Je n'ai pas l'habitude de confier ce genre de choses. Et à qui veux-tu que j'en parle ?

C'est vrai, je connais son histoire aussi bien par son dossier que grâce à la discussion que nous avons eue hier soir : Bruce n'a aucun proche à qui se confier.

– Sois tranquille, officière, lance-t-il en insistant lourdement sur mon titre, je garderai le silence !

Je sens bien qu'il est blessé, même si j'ai un peu de mal à saisir pourquoi. Il se doute bien que je ne vais pas renoncer à mon enquête !

Il y a de nouveau une barrière invisible entre nous, comme lors de notre première entrevue. Bruce Willington toise l'officière de police Connors. Il est temps de partir.

– Il faut que j'y aille, répété-je, incapable de trouver une autre formule.

– Bonne journée, officière.

Son ton froid est heureusement démenti par ses yeux rieurs. Au moment où je passe la porte, il m'enlace et dépose un doux baiser sur mes lèvres.

Durant ce bref instant, j'oublie tout : mon enquête, mes valeurs, mes conflits intérieurs... Seules comptent nos langues qui se mêlent en une danse sensuelle. J'ai un mal fou à rompre le charme.

– Les baisers volés, officière Connors,... sont ceux que je préfère.

Je souris encore lorsqu'il referme la porte.

Prendre la décision de mettre fin à cette histoire et m'y tenir... Tu parles !

Après m'être assurée que personne ne m'a vue sortir du bateau, je saute dans un cab pour rentrer me changer. Malgré le peu d'heures de sommeil, je me sens pleine d'énergie.

Chez moi, mon premier réflexe est de mettre mon portable en charge. Alors que j'enfile un jean et un chemisier, j'entends plusieurs sonneries. J'écouterai mes messages en chemin, sinon, je vais être en retard. Inutile de me faire mal voir alors que ma deuxième semaine n'est même pas finie. Une fois sur la route, je peux enfin écouter ma messagerie.

Émilie me propose d'aller prendre un verre d'une voix enjouée, puis, dans un deuxième message, espère que j'ai passé une soirée de rêve.

– Sinon, conclut-elle, tu n'as aucune raison de ne pas m'avoir rappelée !

Je pense pouvoir dire que ma soirée était encore mieux que ça. D'ailleurs, j'ai hâte d'en parler avec elle. Je suis sûre qu'elle saura me conseiller. Je lui envoie un texto pour lui proposer de me rattraper le soir même. Mon téléphone bipe à nouveau, je n'avais pas vu qu'il me restait un message.

Je ne suis pourtant restée injoignable qu'une seule soirée !

C'est Josh. Un camion passe dans la rue au moment où il commence à parler. Je ne distingue rien d'autre que « Willington ». Rien de tel pour me ramener au présent ! Je m'arrête pour écouter à nouveau l'enregistrement. Il date de ce matin : « Rappelle-moi au plus vite, Nina. J'ai découvert que les Willington et toi êtes bien plus liés que tu ne peux le croire. »

Tout se met à tourner autour de moi. L'espace d'une seconde, un voile noir se forme même devant mes yeux. Au loin, j'entends une voix me demander :

– Mademoiselle ? Vous vous sentez bien ?

Alors que je secoue machinalement la tête, on me met quelque chose dans la main :

– Vous avez laissé tomber votre téléphone !

Je ne m'en étais même pas rendu compte. Je remercie mon bienfaiteur sans le voir et parcours les quelques mètres qui me séparent du commissariat dans un brouillard complet.

Je n'y comprends rien : en quoi suis-je liée avec les Willington ? À moins que... Josh serait-il déjà au courant de ma nuit avec Bruce ? Impossible ! Je suis sûre d'avoir pris toutes les précautions nécessaires. Brusquement, un souvenir de mon adolescence me revient : alors que je sortais avec mon petit ami au bowling, j'ai eu la « surprise » de croiser des collègues de mon père plusieurs fois ce soir-là. Serait-il possible que...

Non ! Je suis une adulte à présent !

Tout mon être rejette cette possibilité : m'imaginer espionnée à mon âge m'est insupportable.

Sans compter la honte de voir mise en place publique ma relation avec un suspect !

Témoin. Bruce n'est que témoin. Je me répète cette phrase en boucle comme un noyé s'accroche à une bouée. Pourtant, si hier soir, en tête-à-tête avec lui, cela a suffi à me convaincre, c'est loin d'être le cas

ce matin.

Je rentre dans le commissariat, fébrile et tremblante. Je ne salue personne, trop occupée à chercher mon coéquipier du regard. Est-ce la fin de ma carrière ? Et toujours cette question : comment ai-je pu faire confiance à Bruce Willington ? Et en quoi, moi, Nina Connors, suis-je liée à cet homme ?

Une autre phrase me revient en mémoire, cette fois-ci prononcée par Josh. « N'en fais pas une affaire personnelle », m'avait-il prévenue. Je ne l'ai pas écouté et maintenant...

Il est trop tard pour les regrets.

**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

Également disponible :

Secrets interdits - 2

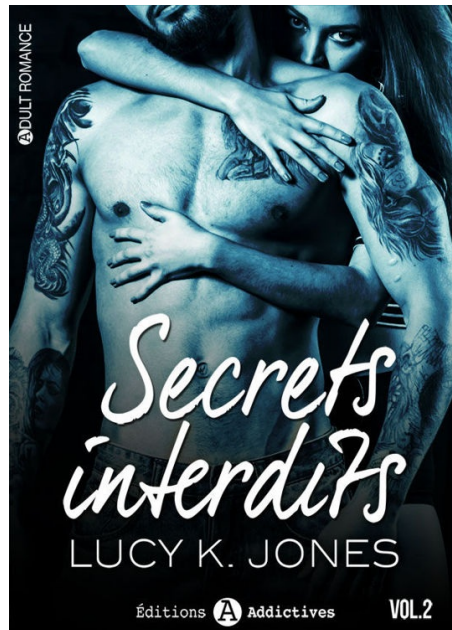
Laisser un homme mettre sa carrière en danger ? Hors de question ! Nina est bien trop indépendante pour ça !

Mais quand elle rencontre Bruce Willington, l'amant aux nombreux secrets, tout vole en éclats.

Il est charmeur, sexy et dangereux : ses baisers et sa passion lui font tout oublier.

Et si elle va au bout de son enquête, perdre Bruce pourrait être le prix de la vérité !

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Janvier 2017

ISBN 9791025735060